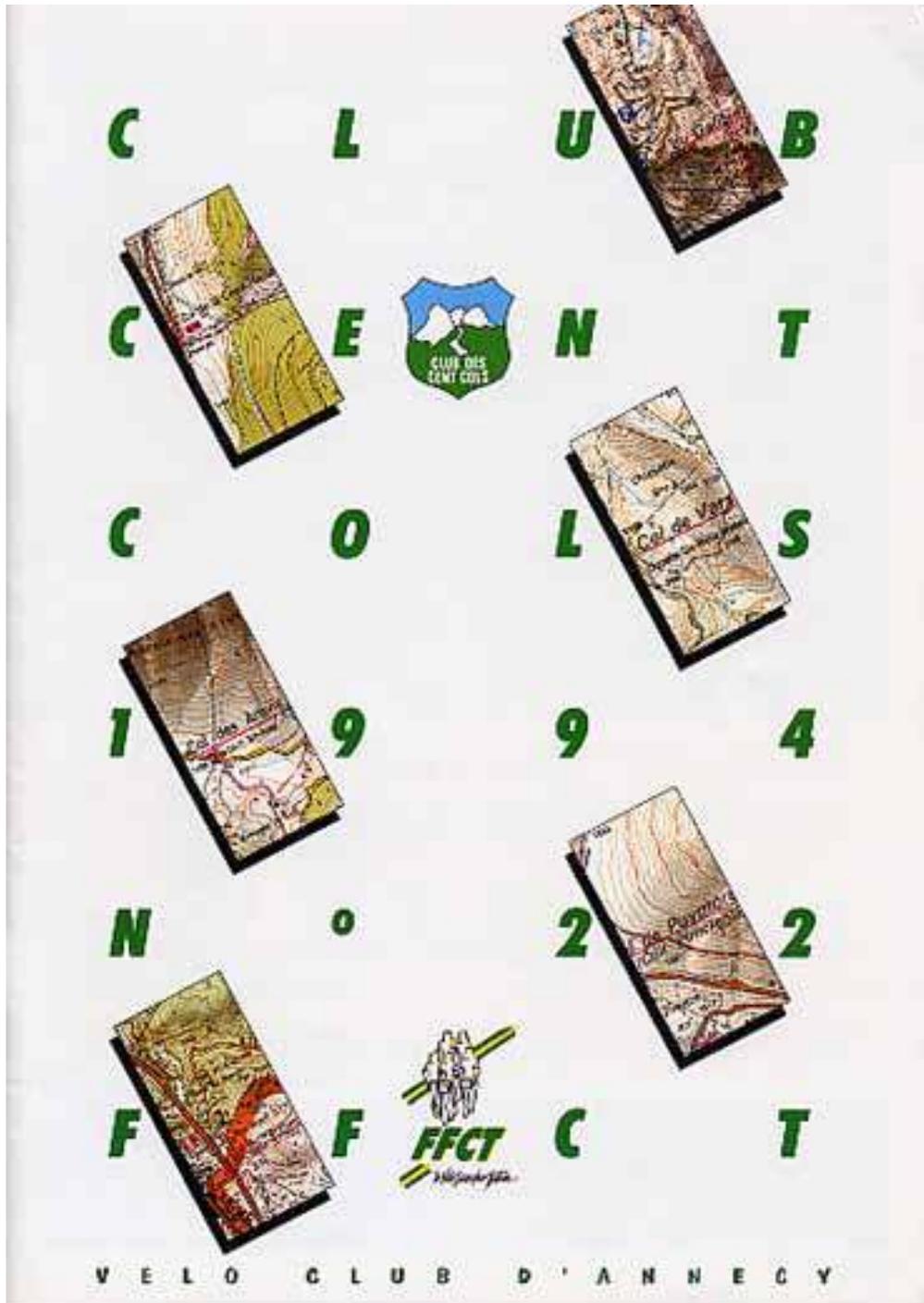


REVUE N°22, 1994



SOMMAIRE

Editorial	3
Editorial bis	4
Le Col du Conte de Noël	5
A mon vélo.....	6
J'aime le vélo.....	7
A l'assaut du Pic du Midi de Bigorre	8
A chacun sa drogue.....	9
Les cents cols, c'est facile !.....	10
Un col banal.....	11
Ballade Franco-Italienne	12
Les deux vieux.....	14
Les Septembre de Montbrun	15
Bodi, Gabi... ravis !.....	18
Pour tous les cols que la pluie a gâchés.....	21
Messagerie rose au pays des gueules noires.....	22
1936.....	24
Voyager	26
Rencontres aux sommets	27
Ma col... ique abécédaire !.....	28
Et pan dans l'mille	29
Légende indienne	30
Mon Marie-Blanche du jour de l'an.....	31
Souvenirs... Souvenirs... L'attentat de Sarajevo	34
«L'exploit» La Cordillère des Andes à vélo	35
Parpaillon 78	36
Et je me croyais le plus fort...!.....	38
Valle di Fraele: exploitation d'un «Topo 2» (1).....	39
Vélocitatis splendor	41
Chemins de Croix	43
A vélo à plus de 4000 d'altitude !.....	45
Une saison 93 bien remplie	47
Saint Bernard, pardonnez-leurs s'ils ne passent pas par là.....	48
Circuit V.T.T. en Andorre... ..	49
De Suze-le-Château au Ventoux Point de vue d'un «100 cols».....	50
Une nouvelle série de cols...Embours (suite & fin ??).....	54
«Cyclo échangerait 3 cols contre 3 côtes»	55
Avis de recherche	59
Cols d'Italie en série.....	60
La Réunion «L'Ile aux fortes sensations»	61
Le temps des randonnées	63
Le Mont du Chat par le Chemin des Ecoliers.....	65
Quarante cols autour de «leur» concentration	66
Les délices de Capoue et les Ponts Pidou.....	68
Les caprices de la montagne.....	69
Pourquoi un Tour de France des 100 Cols ?	71

EDITORIAL

Décidément, quelle chance de militer avec les cyclotouristes en général et les 100 cols en particulier. Dans un pays où les hommes politiques se déconsidèrent jour après jour.

Dans une France terre d'accueil où la xénophobie et le racisme sont banalisés. Dans les banlieues de nos grandes villes où la violence devient la seule façon de dialoguer. Dans notre société où le travail reste un privilège. Dans un monde où la guerre, le culte de l'argent, le fanatisme de la religion, l'intérêt des plus forts et les abus de pouvoir, sont le quotidien de la vie et l'ordinaire de nos médias, dans tout ce gâchis, dans le gaspillage innommable, cette gabegie de la force sur le droit, chez nous, donc, il reste encore, caché dans les campagnes ou au coeur de la ville, à l'abri du bruit, des lieux de bonheur.

Oui, il reste encore beaucoup de vrais humanistes, beaucoup d'abbés PIERRE ou de Carl ROGERS, beaucoup de jeunes courageux, volontaires et travailleurs, beaucoup d'hommes et de femmes qui, sans bruit, sans discours, sans tribune ni soutien, vivent leurs vies, partagent leurs peines et leurs joies, construisent l'avenir sans se soucier des modes, des pressions de l'argent ou du qu'en dira-t-on. Grâce au sport notamment, grâce au cyclotourisme, grâce à la richesse des hommes et des femmes de notre Confrérie, je suis certain que le côté positif, merveilleux, généreux, sociable de l'homme l'emportera sur l'aspect apparent actuel. Des milliers de lettres reçues et de contacts, des preuves quotidiennes de la qualité de la plupart de nos membres me conduisent à croire que nous sommes faits pour vivre en osmose avec les autres, si nous-même tendons la main, sans préjugé et sans à priori. Il est nécessaire que les 100 cols, restent un de ces îlots de tolérance, d'amitié, de rigueur, de joie de vivre et de bonheur dont nous avons tous besoin. Il ne tient qu'à nous tous, de donner à des amis sportifs, l'envie de venir nous rejoindre.

Merci, ami(e) des 100 cols de l'énergie, du dynamisme, de l'amitié que vous donnez dans votre vie quotidienne. Quelle source de jouvence et d'espérance ! A bientôt sur la route...

Henri DUSSEAU

EDITORIAL BIS

Depuis une vingtaine d'années, je regarde attentif et silencieux vivre notre «cyclotourisme». Je n'avais d'ailleurs aucune raison pendant cette période de juger ou de critiquer... Etait-ce nécessaire ? ou utile?. Il y déjà tant de gens capables d'écrire notre monde! Aujourd'hui, j'ai très simplement envie de vous dire, mes chers amis «100 Cols» deux choses: Notre cyclotourisme a bien évolué, notre sport est maintenant reconnu et attractif (si en escaladant un col nous sommes des contemplatifs, nous sommes aussi et surtout des sportifs !). Notre Fédération et sa gestion ont beaucoup progressé. Je pense qu'il faut saluer tout particulièrement l'une des nôtres (Joëlle BRIOT), responsable de la revue fédérale. Joëlle fait beaucoup pour notre discipline, elle doit surtout continuer dans cette voie. Si les fausses querelles s'estompent (c'est bien), je ressens malgré tout, à la lecture de certaines de vos lettres, amis cent cols», un besoin de prêcher la tolérance.

Je crois effectivement que votre démarche est saine, mais très sincèrement réfléchissez; si au lieu de prêcher vous étiez tout simplement tolérant! Peut être qu'un pédaleur «sans garde-boue» est aussi véritable cyclotouriste que vous! Notre confrérie des 100 Cols c'est aussi et surtout l'amitié. A travers le rassemblement d'hommes si divers, soyons les promoteurs, les préservateurs d'un certain état d'esprit, d'un état de sensibilité où l'amour, la beauté, l'amitié seraient soigneusement garantis. Ces richesses chez nous, mes chers amis, elles existent. Nous ne devrions pas avoir à les cultiver, elles sont naturelles. Par contre, nous nous devons de garder jalousement intactes leurs origines, leurs essences et faire que ces substances balaient la méchanceté et l'égoïsme pour nous rapprocher les uns des autres. C'est ce bonheur que je vous souhaite dans nos cols pour 1994.

Jean PERDOUX

LE COL DU CONTE DE NOËL

Après une bonne nuit peuplée de rêves nous nous réveillons Marie-Claire et moi-même prêts à escalader notre dernier col de l'année en ce jour de Noël.

L'approche se fait en voiture. L'extérieur est bien givré. Arrêt à Entrechaux où nous pénétrons dans le premier bistro. Marie-Claire prendra un chocolat et moi un grand café comme à mon habitude.

Les V.T.T sont sortis du coffre, vérifications d'usage: pression des pneus, tension des chaînes, regard sur les câbles. Tout est OK, nous installons les accessoires, le sac à dos est lesté du repas de midi, du quatre heures, des chambres à air et de l'outillage.

Dernier coup d'oeil sur la carte et en route, nous sommes du côté Nord du Ventoux et il fait froid. Heureusement notre équipement léger et chaud est très agréable à porter. La route est encore goudronnée et légèrement montante ce qui amène à notre corps une bonne température idéale pour pédaler.

Le goudron luit mais ne glisse pas: nos larges pneumatiques y sont pour quelque chose. Le géant de Provence nous écrase de tout son poids et la neige qui le recouvre descend très bas.

Le col du Comte sera enneigé, mais pour l'instant ne nous posons pas de questions, vivons notre bonheur d'être là à cet instant, il sera temps de voir tout à l'heure. Pour le moment nous prenons un réel plaisir de pédaler dans un silence presque complet. Les bas côtés commencent à être enneigés mais la route toujours goudronnée est exempte de neige.

Premier arrêt, je sors le thermos de café, Marie-claire pourtant pas trop café se fait un plaisir d'en boire une tasse, cela réchauffe et c'est bien agréable.

Nous distinguons dans la neige les traces d'animaux qui ont fréquenté ces lieux, il y a peu de temps.

Nous enfourchons à nouveau nos V.T.T, le goudron finit ici, heureusement la terre est couverte d'une couche de neige durcie par le gel ce qui est de bonne augure pour la suite des événements. En levant la tête l'on aperçoit dans l'échancrure de deux replis du Ventoux le passage du col qui culmine à 1004 mètres; encore quelques efforts et nous pourrions aspirer au repos sommital. Voici le sommet, à notre droite une cabane de berger où règne une effervescence peu particulière, ce n'est pourtant pas la concentration Nationale du Club des cent cols. Un grand monsieur habillé en Père Noël vient nous saluer et sous la barbe blanche nous reconnaissons Jean-Louis notre président, suivi d'André portant les lorgnons de l'oncle Picsou et brandissant un grand panneau «Sécurité et cyclo le même combat».

Voilà les rois Mages: Henry notre président d'honneur en Gaspard et nous devinons Kleber en Baltazar, et Roland en Melchior tenant un coffre rempli de roues libres.

Tout de blanc vêtu Gérard, Vatel d'un jour, suivi des marmitons Mikaël et Frédéric portant de grandes soupieres, Anne-Marie habillée en lavandière, Christine en porteuse d'eau de St Antonin Noble Val, Marie-Thé transportant la baratte bretonne aidée par Guillaume vêtu du costume F.F.C.T, le distinguant pour sa 1ère place à la finale du critérium national.

Tiens deux Blanche-Neige ! Caro et Nathalie suivies des sept nains, nos vaillants petits de l'école cyclo. A deux pas fermant la marche, Jean.Paul, maître des bergers avec le reste de l'école cyclo déguisée en agneaux, agnelles, brebis; un âne et un bouc clôturent le cortège mais nous ne saurions les reconnaître. Ce mélange de crèche provençale et de personnages de dessins animés est assez surprenant au sommet d'un col.

Il est vrai que c'est Noël et que Marie-Claire va rentrer au club des 100 cols ! Aujourd'hui elle fête son 100ème ! Quelle joie pour nous de voir nos amis réunis pour le seul bonheur que nous procure la pratique de la bicyclette.

La neige qui fait son apparition nous fait tous précipiter à l'intérieur de la cabane.

Une lueur au fond de l'abri nous envahit et l'on voit Velocio, notre père à tous ayant pour auréole une roue de bicyclette; Il a, à sa droite, le père Vidal brandissant la table des sept commandements de notre Maître, et à sa gauche, Suzanne l'épouse du père Vidal qui fait scintiller de tous ses feux le fameux tandem Baralumin.

Marie-Claire me réveille doucement et me glisse à l'oreille: «il fait beau aujourd'hui en ce jour de Noël, tu sais j'aimerais rouler, et Si l'on allait faire le col du Comte en Vaucluse ?»

Jack SABATIER N°557
Milhaud (Gard)

A MON VÉLO

pour le remercier de m'avoir hissé au club des cent cols

Si j'étais Jupiter, tu serais le soleil
Et je te donnerais un éclat manifeste ;
Tu serais Oasis si j'étais Monsieur Teste ;
Si j'étais Brentano, tu serais Lorelei !

Si j'étais hidalgo, lyre au cœur, glaive au poing
Dans les vers haletants de quelque épithalame
Je te dirais : «Dona vous déchirez mon âme»;
Et Si j'étais le Cid : «Va, je ne te hais point...»

Mais je ne suis Hélas ! ni Dieu ni gentilhomme ;
Banni des légions du Parnasse et de Rome,
Je ne suis même pas le héros valérien...

Et n'étant pas chargé d'un mandat d'anathème,
Au terrible Hernani je ne ressemble en rien
Et ne sais, Mon Vélo, que te dire: «Je t'aime «.

Eddius N°1733
St-Jean-du-Gard

J'AIME LE VÉLO

J'aime le vélo pour lui-même et pour ce qu'il m'apporte de joie de vivre.

Mon vélo est pimpant, il brille au soleil ;
il est léger.

Mon vélo est joli; ses roues en métal
léger tournent autour de larges fiasques
où se reflètent les herbes des talus.

Mon vélo est fidèle, je le prends quand je
veux, je l'emmène où je veux; il reste avec
moi jusque sur les sentiers écartés.

Mon vélo est silencieux; il me laisse
écouter le vent, le ruisseau, le corbeau qui
croasse et le coup de bec du pic-vert.

Mon vélo est noble. il a sa place bien à lui
sur la galerie de l'auto. L'auto est la servante
de mon vélo.

Mon vélo est l'antidote de la passivité.
Il n'offre que ce qui est mérité.

Pierre Roques N°150
Gourdan-Polignan

A L'ASSAUT DU PIC DU MIDI DE BIGORRE

C'était à la mi-août. Le matin, nous étions plutôt indécis en enfourchant nos fidèles montures. Le temps était gris et ne laissait présager rien de bon dans un proche avenir.

Nous décidâmes d'aller dans un premier temps jusqu'à Ste Marie de Campan, pour opter ensuite pour Aspin ou Tourmalet suivant la météo.

Le ciel se dégagant au fur et à mesure de notre progression dans la vallée de Campan, c'est à droite et vers le géant des Pyrénées que nous bifurquâmes finalement.

Il y avait beaucoup de monde à pédaler sur cette route de légende, dans les deux sens, et juchés sur les montures les plus diverses, certains ahanant même péniblement sur de lourds V.T.T. Les durs kilomètres entourant la Mongie furent négociés sans encombre, et nous arrivâmes enfin au sommet du Tourmalet (2215m) sur le coup de midi. C'était l'heure idéale pour manger, aussi nous nous engouffrâmes dans le refuge-auberge, et peu de temps après nous étions attablés devant une garbure, suivie d'un ragoût de poule avec pommes de terre, bref, un repas pas vraiment léger, mais de quoi faire sans encombre la descente sur Bagnères de Bigorre.

En quittant l'auberge, je fis homologuer ma carte B.P.F puis je m'attardais quelque peu sur le 1ivre d'or de l'établissement signé par Alain Prost lui-même lors de «l'étape du Tour» courue quelque temps auparavant.

C'est en sortant sous un soleil maintenant radieux que Jean-Louis me baratina pour aller gravir le Pic du Midi, en me disant que c'était l'occasion idéale, qu'il fait beau, qu'on avait le temps, qu'il me manquait des cols de plus de 2000 mètres, que c'était bête d'être montés jusque là et de ne pas en profiter pour aller jusq'en haut, qu'il faudrait revenir exprès, etc...

Nous nous engageâmes donc sur ce chemin poussiéreux et caillouteux et néanmoins à péage (5F pour les vélos), le préposé nous recommandant même de bien faire attention à ne pas crever. Au début cela se passa plutôt bien, la pente étant raisonnable et le chemin dans un état acceptable. Puis, après le col de Sencours (2378m) le pourcentage augmenta, le chemin devint de plus en plus chaotique, les roues patinaient dans la poussière, le tout sous une chaleur franchement accablante. De plus, les voitures ne nous ménageaient pas, nous laissant guère de place et nous projetant de la poussière en abondance, comme pour mieux nous narguer. Heureusement de nombreux marcheurs, connaisseurs en matière d'effort gratuit, gravissaient eux aussi la même ascension et ils ne nous ménagèrent pas leurs encouragements. Il faut dire que nous étions les seuls à grimper à vélo. Nous n'en vîmes pas d'autres non plus en descendant. Où étaient donc passés les nombreux vététistes aperçus le matin même sur les pentes du Tourmalet?

Le ciel très dégagé laissait entrevoir une perspective à couper le souffle sur les sommets Pyrénéens. Et du souffle, il en fallait pour en finir avec cette ascension qui semblait interminable. La sueur perlait de plus en plus. Si on lâchait le guidon pour boire, c'était la chute assurée. Bref, une véritable aventure dans l'anonymat total. Et soudain le dérailleur arrière faillit, la chaîne sauta, d'où une halte forcée. Jean-Louis n'ayant rien vu, je dus la remettre moi-même, et repartir malgré le fort pourcentage, Dieu seul sait comment!

Nous atteignîmes finalement le col des Laquets (2650m) où une boisson enfin fraîche me récompensa de tous mes efforts. Les autres consommateurs nous regardaient d'un drôle d'air, gratifiant notre ascension d'épithètes flatteurs et admiratifs.

La descente fut à l'image de la montée, chaotique et poussiéreuse, à tel point que revenus au Tourmalet on avait peine à deviner la couleur initiale des vélos.

Le retour vers Bagnères de Bigorre fut une formalité, seulement troublée par une circulation automobile intense et quelque peu désordonnée.

A CHACUN SA DROGUE

Je suis un Cyclo-Camé.
Je me shoote à chaque sommet
Au «Cent Cols» et à l'Air pur,
Toujours en manque de «Cols Durs».

Marie-Juana : malsaine!
Je préfère la Madeleine
Aussi mon champ de pavots
C'est le col de Boucharo.

Se griser dans les descentes,
Ou s'éclater sur les pentes,
Sniffer l'air de la montagne,
Cà c'est la vie de cocagne!

Me désintoxiquer ? non!
Gravir les Monts c'est trop bon!
Et si je meurs d'overdose,
Qu'un grand col en soit la cause.

Rudy PLOMB N°3303
Herchies (Belgique)

LES CENTS COLS, C'EST FACILE !

D'aucuns pensent qu'il est long de franchir les cent cols requis pour intégrer le CCC. Que nenni ! On peut se contenter de quatre sorties dominicales pour en terminer avec ce pensum. Une seule solution, la muletade, à VTT ou en randonneuse suivant ses goûts (1).

Commençons par acquérir le guide Chauvot et ses différents additifs de manière à travailler dans l'exhaustivité. Première étape qui sera peut être la plus difficile, le Chauvot étant épuisé (le guide) (la réédition tant attendue sera-t-elle pour 94?). Nous avons besoin aussi de TOPO n°2 (2), ainsi que la carte Didier Richard n°26 «Au pays d'azur». Sont décrits dans ce fascicule TOPO n°2 une trentaine de circuits muletiers, et en particulier un circuit dans l'Estérel : 32 cols en 85 km, 8 à 9 heures de parcours. Cette boucle, déjà bien juteuse peut encore être densifiée : partons d'Agay, et modifions le circuit de manière à passer en plus les quelques cols délaissés par René Poty et Michel de Brébisson. On doit pouvoir friser la quarantaine de cols franchis en 100 km. Compter au moins 10 à 12 heures; problème : trouver le meilleur rapport longueur de journée/chaleur, et amener de l'eau, beaucoup d'eau, l'Estérel est sec comme un coup de trique, ce qui fait par ailleurs que les pistes forestières sont fermées à tout randonneur au moindre souffle de Mistral (supplice de Tantale...). En tout cas voilà 40% de chemin parcouru.

Deuxième étape : Raon... l'Etape justement (Vosges). Il nous faut le n°1 de TOPO, ET LA CARTE IGN AU 250000° 3616 OUEST; inspirons-nous du circuit TOPO «RAON L'ETAPE». Dans le sens des aiguilles d'une montre, ce circuit franchit tout ce qui est homologué comme col sur les crêtes entourant cette vallée de la plaine; au lieu de descendre à Raon sur plaine, ratissons le Donon. Bilan 27 cols en 100 km. 11 heures de parcours arrêts inclus : j'ai essayé, on peut. Nous avons donc fait la totalité des cols de cette carte 3616 Ouest (à l'exception du col de Rouge Vêtu). Je recommande l'hébergement au motel de Raon l'Etape, l'architecture vaut le détour: chaque logement est en forme ovoïde de cocon, le tout faisant penser à quelque progéniture d'une improbable «alien»... Très curieux !

Changeons de massif pour la troisième étape et dirigeons-nous vers le Perthus (Pyrénées Orientales). Après tout il n'y a que la France à traverser... en diagonale... Nous reprenons notre bible (TOPO) pour réaliser le circuit E2 du tome 1 : 26 cols en 90 km que nous avalons en une journée de randonnée. A signaler une fantastique variante dans ce secteur; mais se déroulant en traversée et non en boucle ; Il s'agit, au départ de Boulou (ou de Laroque des Albères), de grimper comme décrit dans le circuit E2 de TOPO n°1 au col de l'Ouillat, puis, au lieu de redescendre sur le Perthus, de traverser les Albères pour arriver à Banyuls! Cet itinéraire comporte des passages difficiles mais offre des points de vue exceptionnels et permet à un chasseur de col un peu attentif de passer près de 30 cols... (55 km, une grosse, grosse journée...). Il constitue par ailleurs la dernière étape du «Raid Pyrénéen VTT» de Georges Véron, ouvrage exceptionnel décrivant la traversée intégrale des Pyrénées Atlantiques/Méditerranée en 22 étapes (3).

Faisons maintenant nos calculs : $40 + 27 + 26 = 93$, nous y sommes presque : ne reste plus qu'un détail, les «plus de 2000». Nous avons le choix entre au moins deux boucles très courues: la crête Sestrières-Susa, bien connue depuis que Georges ROSSINI l'a intégrée dans la traversée Antibes/Thonon (4, 5, 6, 7 et bien d'autres...). «L'option haute» proposant 14 plus de 2000 en 70 km (ne pas oublier ses vêtements imperméables, j'ai fait deux fois cette crête pour y prendre deux fois la pluie).

Autre possibilité, les crêtes entourant le col de Tende (8). La situation est là plus floue (je ne connais pas cet itinéraire). Cette immense boucle au départ de TENDE peut en fait se scinder en deux, moyennant redescende (et remontée) du col de Tende (48 épingles paraît-il) pour donner deux circuits, TENDE «OUEST» et TENDE «EST». Pierre CHATEL (9) annonce pour la grande boucle 27 cols dont 18 à plus de 2000 en 9 heures (VTT) ou 12 (randonneuse) ; Abel LEQUIEN (10) se demande s'il est un «cyclo lent», lui qui a mis 13 heures à VTT pour les 27 cols (dont 18) et les 85 km de grande boucle. Michel BOUCHE a, quant à lui, été obligé de bivouaquer en altitude ! (11) il décrit une quinzaine de cols; Jean Jacques LAFFITTE s'est contenté de la partie EST (circuit Dc1) 21 cols dont 13 à plus de 2000 en une «longue journée»; le col de Tende étant

compté deux fois, on tombe sur un total de 27 cols dont 17 «+2000» en 110 km environ... Une chose est sûre, il y a beaucoup de cols et c'est long! Quel que soit le choix que l'on fasse Sestrières-Susa ou que l'on se «contente» de Tende «EST», voilà en quatre sorties la barre des cent cols franchie haut la main, moyennant l'achat de TOPO n°1, 2, voire 3, trois ou quatre cartes, ainsi que quelques déplacements à travers la France (et l'Italie!)...

Alors, pas si dur que ça, ce club des Cent Cols! Ah, j'oubliais : plusieurs centaines de kilomètres d'entraînement pour pouvoir boucler ces randonnées sans problème... Mais par la suite vous savourerez le plaisir de ne grimper qu'UN col dans la journée!!!

Bernard POMMEL N°3094
Aubenas (Ardèche)

- (1) Tribune libre en forme d'autocritique, Jean Paul ZUANON, TOPO n°2.
- (2) TOPO n°1, 2, 3, en vente chez les auteurs : René POTY 74540 Chainaz-les-Frasses.
- (3) Le raid pyrénéen VTT, Georges VERON Altigraph Édition.
- (4) Sopra la montagna, François RIEU, Cyclotourisme, n°362, pp.46-47.
- (5) Sestrières et Chaberton, Charles WINTER, Revue du Club des Cent Cols, n°21, pp.17-18.
- (6) La route des crêtes de l'Assietta, Pierre CHATEL, Revue du Club des Cent Cols, n°21, p.19.
- (7) De Cesana à Suza par la montagne, Jacqueline COLIN, Revue du Club des Cent Cols, n°10.
- (8) Le col de Tende 1871 m, Paul ANDRE, Revue du Club des Cent Cols, n°15, p.57.
- (9) Sestrières - Suza (!) Pierre CHATEL, Revue du Club des Cent Cols, n°17, p.25.
- (10) Entre ciel et terre, Abel LEQUIEN, Revue du Club des Cent Cols, n°21, p.24.
- (11) Les 24 heures cyclo pédestres de Tende, Michel BOUCHE, Revue du Club des Cent Cols, n°19, pp.36-37.
- (12) De la Brigue à la Brigue... par les chemins buissonniers, Jean Jacques LAFFITTE, Revue du Club des Cent Cols, n°15, p.54.

UN COL BANAL

Quand je monte un col, je pars devant quelques kilomètres avant la fin.
Une fois arrivé, je chronomètre l'avance que j'ai prise.

Mon père prend des photos du paysage.

En ce qui concerne ma mère, elle monte doucement en tirant mon petit frère dans une carriole, ce qui la fait beaucoup transpirer.

Pierre-Yves MICHEL 11ans (le plus jeune de nos membres) N°3400
Amplepuis (Rhône)

BALLADE FRANCO-ITALIENNE

La journée s'annonce belle en ce mois de septembre. Ma voiture est garée à PLAIMPINET, juste après le pont qui enjambe la CLAREE.

Il est 9 heures l'air est frais. J'enfourche mon VTT, le sac au dos contenant le repas de midi et de quoi me couvrir. Repassant le pont, je prends la rue à gauche qui vire ensuite sur la droite pour attaquer la montée vers les chalets des ACLES, par une route forestière caillouteuse.

Le paysage est très beau. La route grimpe assez raide, puis devient plus plate, pour descendre même un peu.

J'arrive à l'oratoire de ST ROCH où le guide du Briançonnais m'indique de prendre à gauche, un sentier qui monte au col des ACLES, altitude 2212 mètres. Effectivement un panneau confirme cette information, il précise même que c'est interdit aux motos.

Le sentier s'élève dans un bois de pins. Je mets pied à terre à plusieurs reprises, pour arriver à un ancien casernement qui est en ruine; Seule la source sortant sous une voûte donne un peu de vie à ce lieu sinistre. J'y remplis mon bidon. Je suis au col des ACLES sur la frontière italienne. La carte Michelin indique le PASSO DELLA MULATTIERA 2412 mètres, un col italien assez proche de là sur la droite.

Le sentier est plus large et plus roulant, je m'élançais vers ce nouveau col, que j'atteins facilement. Un troupeau de beaux moutons s'affole à mon arrivée, les chiens me font un accueil bruyant et pas très sympa! Là aussi un casernement italien est à l'abandon, avec un petit monument.

Le panorama sur la vallée de BARDONECCHIA s'étale devant moi. Très beau paysage avec un grand ciel bleu et un fond de montagnes magnifiques.

Les chiens ont alerté le berger qui arrive, je lui fais un signe de la main et reprends le sentier qui me ramène au col des ACLES. De là un autre sentier peut rejoindre le col de l'Echelle. Mais je descends par le même sentier jusqu'à l'oratoire ST ROCH pour reprendre à gauche la route forestière vers les chalets des ACLES.

Il est midi, je m'installe sur un coin d'herbe pour le repas tiré du sac. Très beau paysage montagnard, un troupeau de moutons et de chèvres est sur le versant opposé, j'entends le tintement des clochettes.

Un large chemin de terre s'enfonce dans le bois, après les chalets, pour remonter dans la vallée où j'ai repéré un autre col.

Le PAS DE L'OURS à 2480 mètres d'altitude.

J'emprunte ce joli chemin à l'abri des pins. Le plaisir ne durera pas longtemps. Un sentier prolonge le chemin. Quelques arbres sont couchés en travers. Je franchis ces obstacles, qui se multiplient pour former un barrage infranchissable. Que s'est-il donc passé dans ce fond de vallée?

Des rochers sont mêlés aux arbres couchés, c'est une hécatombe? En fait c'est une énorme coulée qui a provoqué ce massacre.

Le versant assez raide porte les cicatrices de ses blessures qui ont tout emporté. Plus de sentier, je me retrouve dans le lit d'un torrent sec, avec des passages sablonneux et rocaillieux.

Je pousse mon VTT. Le PAS DE L'OURS m'apparaît sur la gauche. Un sentier assez raide y accède. Je rejoins ce sentier toujours en poussant, pour déboucher au col sur la frontière.

Une vue splendide s'offre à mes yeux, vers l'Italie.

La vallée de BARDONECCHIA est en face, les glaciers avec la pointe SOMMEILLER en fond, où j'ai l'intention d'aller en 94. Côté français, sur l'autre versant, je vois le Mont CHABERTON avec les cols de DORMILLOUZE et de la LAUSE, des plus de 2000 m que je connais déjà. Il faut descendre malgré la beauté du paysage. Je rejoins le lit du torrent. Un autre col à 2566 mètres indiqué sur ma carte n'est pas très loin. Une heure au moins de montée; ça me tente. Son nom n'est pas mentionné. Il donne sur l'Italie vers OULX. Mais je n'aurai pas le temps de le faire aujourd'hui. Par prudence je lui tourne le dos.

La descente dans le lit du torrent n'est pas agréable. Je retrouve enfin le chemin roulant, passe aux chalets des ACLES où le berger a regroupé son troupeau.

Nouveau passage devant l'oratoire de ST ROCH et belle descente jusqu'à PLAMPINET, malgré des passages assez pierreux.

Il est 16 heures lorsque j'arrive à ma voiture. Une très belle journée en montagne s'achève. Dommage que mes amis Maurice et Léon n'aient pu se joindre à moi.

A trois cela aurait été mieux, ne serait-ce que pour la sécurité. Ce sera pour une prochaine fois.

J-C. MOUREN N°1870

Aix-en-Provence (Bouches du Rhône)

LES DEUX VIEUX

Installés sur un banc de la petite place
Deux vieux messieurs parlaient pour se passer le temps
Riant de tout et rien comme ils faisaient en classe
Du temps de leur jeune âge, au temps de leur Printemps.

Ce matin-là, par chance, un curieux personnage
Était passé, furtif, par les rues du vieux bourg
Donnant, sans le savoir, à leur long verbiage
De quoi s'alimenter pour trois ou quatre jours.

«C'était pas un coureur, je te le dis, Pépère:
T'en connais toi beaucoup qui te disent bonjour,
Qui te serrent la main sans faire de manières?
Alors, tu réponds rien ou t'es devenu sourd?

T'as peut-être raison, mais t'as pas vu, l'Ancien
Qu'il avait un vélo un peu comme Bobet
Un maillot coloré qui ressemblait au sien
Musclé tout comme lui, pas du tout enrobé?

C'est vrai qu'il était beau, mais tu oublies, Pépère
Cette grosse sacoche à l'avant du guidon,
Et le phare devant, le feu rouge à l'arrière
Et puis le Beaujolais qu'avait dans son bidon ?

C'est par Dieu énervant, t'exagères l'Ancien!
C'était un vrai sportif, t'es bien le seul qu'en doutes.
Pour venir par chez nous, sais-tu, ça monte bien
Et de la ville ici, elle est longue la route!

J'ai pas dit le contraire, écoute mieux, Pépère
Mais crois-tu qu'un coureur se serait arrêté
Pour photographier le lavoir des commères ?
C'est quand même trop fort ce que t'es entêté!»

Et toute la journée, sur la petite place
Se déroula la joute entre amis polémistes
Amusant les gamins qui suçotaient des glaces
En rêvant d'être aussi, un jour, cyclotouristes.

Rolland ROMERO N°1269
La Voulte (Ardèche)

LES SEPTEMBRE DE MONTBRUN

Les montagnes ne se rencontrent pas. Ceux qui les gravissent, à défaut de se rencontrer sur des routes pentues, ont parfois une étrange coïncidence dans leurs pensées. Ainsi presque au même moment ou Rolland ROMERO faisait trotter sa plume, de mon côté sur un cahier de route j'écrivais :

«Te souviens-tu Jeannot? c'était lors de nos «joyeuses pédalées dans les BARONNIES et que belle était «la vie. Te souviens-tu des palabres, à MONTBRUN! «avec nos deux bons vieux amis. Ils caricaturaient «si bien le monde et nous enchan- taient par leurs «simples mais si justes propos...»

C'était à MONTBRUN - la - VERTICALE. Il y avait, face à la mairie une petite place déjà accrochée à la pente. Place partagée entre voitures et surtout pétanqueurs.

Au hasard de nos chasses aux cols, nous laissions notre voiture à l'ombre des feuillages pour la retrouver en fin de journée, au retour de nos pérégrinations. C'était toujours en septembre. Dans l'air trônaient les vapeurs de lavande largement distribuées par les distilleries aussi fumantes qu'odorantes.

Sur cette fraîche placette, sagement la voiture nous attendait en goûtant peut-être tour à tour le calme de la matinée puis les rires et les éclats de voix des adeptes de la petite boule. Et aussi, sous le regard de deux bons retraités qui siégeaient, une grande partie de la journée, sur un banc de bois. C'était là leur domaine! Au soir, rentrant de notre première randonnée en ce pays, ils n'avaient pas tardé à nous questionner sur notre provenance, quand bien même le 74 de la voiture leur avait déjà mis la puce à l'oreille.

- Alors ?... on vient faire de la bicyclette chez nous ? disait l'un des deux, ajoutant : il y a pourtant de beaux coins en Savoie. Poursuivant l'amarrage des vélos sur le toit de la voiture, Jeannot de répondre :

- vous savez, les routes c'est comme les femmes, on croit toujours que les plus belles sont ailleurs... C'était parti...

- C'est pour ça que vous laissez les vôtres à la maison... et moi de répondre :

- Elles ne sont pas loin : au BUIS. Elles nous préparent une soupe au pistou (1) . Le deuxième quidam de poursuivre avec son chaud «assent»

- Au moins vous, vous savez les occuper à de saines besognes. Mais la soupe au pistou c'est pas du savoyard ?

- Nous on ne fait pas de la gastronomie raciste.. tout ce qui est bon y passe! fut ma réponse.

Les vélos étaient chargés. Nous allions embarquer. C'est alors que l'un des deux vieux reprit :

- Vous avez bien le temps. La soupe au Pistou c'est pas en cinq minutes qu'elle se fait. Et puis si vos femmes sont «bazarettes» (2) et que des rigolos sont venus leur faire conversation faut pas vous presser.. vous risquez d'être en arrivant de corvée aux «pluches»!

C'était une invitation. Alors on a pris place sur le banc de bois. Celui des deux qui semblait être le plus âgé, encore qu'il avait le regard aussi pétillant qu'une braise de chêne-vert, s'adressait à Jeannot :

- Té le jeune, va chercher de l'eau à la fontaine là, à côté. Laisse couler un moment dans le pot pour rafraîchir, on va vous offrir un anis-maison, fabrication clandestine. Et si tout à l'heure les flics qui sont souvent planqués au carrefour de REILHANETTE vous font souffler.. motus vous ne direz pas où vous avez dégusté... Juré !

De la «biasse» (3) accrochée au dos du banc, l'autre sortait une bouteille contenant le jaune breuvage. Ni du 51, ni du Ricard, ni du CASA... mais du véritable «made in MONTBRUN» Divine boisson

Après le col de MACUEGNE, le désert d'ALBION, après L'HOMME MORT, c'était la résurrection.

Et la conversation de continuer.. continuer. Si bien qu'une fois partis, car il fallait bien rentrer et avoir passé REILHANETTE (sans avoir vu les flics) nous devons mettre les phares pour franchir le col des AYRES puis celui de FONTAUBE après avoir vu scintiller les premières lumières de BRANTES.

Quant à la soupe au pistou... elle restait à faire. Le vieux de MONTBRUN avait la vista ! Les femmes étaient allées avec les enfants à la piscine. Et la piscine n'était pas proche. On en rencontrait du monde en allant puis en revenant.

Bon... nous avons fait chauffer... l'ouvre-boîte pour calmer les appels au secours de nos estomacs, affirmant à ces dames que ces sacrés cols des BARONNIES nous avaient refilé un appétit de moine en fin de carême. Sans toutefois mentionner le vaste «creux» causé par les «pastagas». Et Jeannot prenant le ton de sincérité qui est de mise pour un bon avocat concluait :

- Vous ne trouvez pas, Père, que l'eau de la fontaine de MONTBRUN possède des vertus fortement apéritives ?

Là, un ange a passé.

Ainsi pendant encore deux septembre de suite nous avons retrouvé nos bons amis de MONTBRUN.

Or, même si nos itinéraires cyclos n'avaient pas toujours ce magnifique village comme plaque tournante, nous nous arrangions pour y passer plusieurs fois. Avec dans le coffre de la voiture quelques bonnes bouteilles pour trinquer et même pour faire glisser de solides casse-croûtes.

Et les discussions allaient bon train. Grâce à la verve de nos deux amis cela était un régal. Tout passait en revue, ça brocardait ferme ! de la politique (sauce humour) aux sports et bien entendu le sexe féminin qui occupait encore largement l'esprit, sinon le corps de nos deux gaillards. Il y en avait un qui durant l'hiver, touché par la maladie, avait dû faire un séjour forcé dans un hôpital de Marseille. Il en avait ramené, avec la santé, que les bons et croustillants souvenirs. Heureuse nature ! L'autre nous parlait «d'en haut», de la SAVOIE, ayant une fois avec une mémorable virée de pompiers, osé s'expatrier jusqu'à Annecy et même... Genève. Mais il était perdu avec les itinéraires suivis. Grâce à mes «MICHELIN» déployées sur le capot de la voiture, je lui donnais une éblouissante (!) leçon de géo, lui faisant comprendre que la Haute Savoie, l'Ain et la SUISSE c'est du presque tout comme !... raison pour laquelle il nous voyait parfois en 74 ou en 01 mais pas en GE/CH because la frontière!

Bref... pastis et côtes du Ventoux à l'appui, une bonne amitié était née entre nous quatre. Ce qu'ils n'arrivaient pas à comprendre c'était notre soif (d'un autre genre) d'escalader les cols à vélo. Surtout Jeannot. Pour un avocat c'était pas... convenable!

- Vous vous mettez minables. A forcer comme des «bulldozer» (tout de même... et notre style si aérien !) vous n'arriverez jamais à la retraite. Prenez exemple sur nous. On n'est pas mieux à l'ombre sur notre banc?

Et pas moyen de leur faire admettre que moi j'étais déjà retraité.

- Si c'est vrai, tu as pas dû casser trois pattes aux canards pendant ta carrière pour être encore si frais (j'étais flatté)

Quand arrivait notre ultime passage aux derniers jours de septembre c'était le (les) pastis des au revoirs.

- Salut les amis, à l'année prochaine. Et surtout pas de folies. Revenez costauds car le VENTOUX faut pas compter sur nous pour le raboter. A moins qu'il se F... dedans avec leurs sacrés engins nichés sur ALBION !

Et l'année suivante nous sommes revenus. Lors d'une première randonnée à vélo nous avons remonté l'OUVEZE, basculé au col de PERTY, passé celui de St-Jean pour descendre sur MEVOUILLON et grimper au col d'AULAN. Puis, par les gorges du TOULOURENC nous retrouvons MONTBRUN. Il faisait lourd. Nous avons gagné la petite place où nous savions que sur le banc de bois, nos deux vieux copains seraient là.

Le banc était vide!

Plus haut, les pétanqueurs faisaient « péter » les carreaux. D'autres admiraient ou ricanait. Nous avons approché et questionné.

- Ouais pardi, on vous reconnaît, vous êtes les Savoyards. - Pas de chance vos copains sont plus là, y'en a un qui est à côté... au cimetière. L'autre il vaut guère mieux. Alors ils l'ont foutu dans une boîte de vieux du côté de MALAUCENE. Ah... basta !

L'eau fraîche de la fontaine chantait. On a rempli les bidons, enfourché les vélos. En passant à REILHANETTE, il y avait deux flics au carrefour. Ça nous a donné un poids au coeur. Le soir arrivait.

Après le col des AYRES nous nous sommes arrêtés pour goûter, une fois de plus, la beauté de BRANTES et la magistrale domination du VENTOUX. Et cela n'avait pas le même charme. Après le faux-plat c'était FON-TAUBE, le DERBOUS, presque à sec, nous amenait à COSTE.

Au BUIS, la table était installée dans le jardin. Il y avait une odorante soupe au pistou.

Pourtant...

Une des femmes a dit :

- On croirait qu'elle n'est pas bonne cette soupe, vous n'en mangez presque pas ?

- l'avocat a repris son air très sincère, décrétant :

- Il a fait si chaud dans les cols, alors nous avons bu beaucoup de flotte et.. ça gonfle ! Demain elle sera appréciée votre soupe...

Tous les deux nous sommes allés nous allonger dans l'herbe. En face de nous, la vertigineuse arête du St-JULIEN fermait l'horizon, mais nous étions sur le banc de bois de MONT-BRUN, écoutant encore les bons mots de nos vieux copains.

Et la nuit est tombée...

Dans le TOULOURENC, l'ANARY, les eaux bondissantes ont continué à cascader vers l'OUVEZE. Avec nos amis de MONTBRUN, d'autres êtres plus proches encore sont partis.

Ce n'était plus un au-revoir mais un Adieu.

Il n'y a plus eu, pour nous, de SEPTEMBRE dans les BARONNIES.

«Te souviens-tu Jeannot «C'était lors de nos joyeuses pédalées...».

(1) soupe au pistou : soupe au basilic avec bien d'autres (bonnes) choses

(2) femmes très bavardes

(3) besace

Paul MAILLET N°856
Bellegarde (Ain)

BODI, GABI... RAVIS !

Bodi et Gabi cherchaient.

Bodi lui, voulait en premier lieu une Randonnée permanente, si elle comportait des cols, un maximum de cols, il appréciait, accessoirement s'il y avait des BPF, il ramassait. Gabi lui, voulait en premier lieu des BPF et plus exactement ceux de Saône-et-Loire qui lui manquaient pour compléter sa province Bourgogne et, s'il pouvait en même temps grimper des cols, un maximum de cols, il ramassait; accessoirement, si tout cela s'insérait dans une Rando Permanente, il appréciait.

Donc, Bodi et Gabi cherchaient si tout cela ne pouvait pas s'amalgamer. Enfin, torturer le «Où irons nous», la michelin 69 et le Chauvot, ils ont bien sûr fini par trouver. Un savant triturage de la Randonnée Permanente Beaune-Solutré-Beaune organisée par le vélo Club beaunois (M. Jaillet) leur a permis de prévoir 358 km répartis sur 3 jours leur laissant augurer une jolie récolte de 17 cols et 7 BPF. Belle moyenne, ont-ils conclu après la mise au point de leur projet.

La première journée commençait bien: Bodi et Gabi s'étaient transportés en Auto jusqu'à Beaune et avaient garé leur véhicule dans une station-service accueillante. Il était 11 h du matin, il faisait soleil, tout baignait. «M... s'écrit soudainement Bodi, j'ai oublié mes tendeurs et je ne peux pas fixer mes sacoches arrières». Étonnant chez ce garçon qui totalise plus de 40 ans de voyages cyclos. Heureusement, la station-service a pu réparer l'oubli et les voilà partis; Ils ont traversé Chalon-sur-Saône la fleurie et à la sortie trouvé une charmante terrasse ombrée par de beaux platanes pour le pique-nique du midi. «M... s'écrit Bodi, j'ai oublié mon bidon». Incroyable non, chez le cyclo de longue expérience qu'est notre Bodi, mais: «bof, on trouvera bien un bidon chez un commerçant quelconque».

Premier contrôle de la RP à Laives; les commerces sont rares mais il y a les PTT et Bodi aime les PTT; y avoir consacré toute sa vie professionnelle laisse des traces. Sur la porte du dit Bureau des PTT, une pancarte: GREVE, néanmoins la porte s'ouvre, la préposée nous inspecte à travers son hublot, oui elle fait grève, mais pour les cyclos pas de problème pour le coup de tampon «c'est pas pareil» nous explique t-elle (c'est vrai : pour le tamponneur, le tampon du cyclo, c'est de la joie dans le travail et jamais du travail même dans la joie). La cliente qui attendait derrière n'a pas apprécié ! Après cela Bodi et Gabi abandonnent le tracé de la RP pour une première variante qui va leur livrer le Col de Navois et le Col des Chèvres ; Ils retrouvent la RP à Brançon (BPF) avec le col de Brançon pour la reprendre aussitôt et franchir le col de Beaufer, le col de la Préole et arriver à Lugny, la halte du soir, 92 km étant avalés.

Peut-on trouver un bidon à Lugny ? Question qui préoccupe Bodi. Renseignements pris, il y a un garage qui FAISAIT du vélo. Ha ! Oui mais le garagiste interrogé a tout liquidé ; Aïe! mais il offre gentiment de commander l'article. Avec force remerciements l'offre a été refusée, pensez-donc, le bidon n'était pas livrable pour le lendemain matin 8 heures.

8 heures, c'est précisément l'heure du départ de la deuxième journée de leur «petit tour», comme l'a expliqué Bodi à l'hôtelière qui s'enquerrait des projets de nos deux compères.

Les cols de la Pistole, de la Croix, de la Percée (avec un petit aller et retour de 800 m sur la droite), des Quatre Vents sont avalés pour arriver à Cluny, sur le parcours de RP retrouvée. Cluny, merveilleuse petite ville, avec vieux quartier piétonnier, son immense abbaye, son haras, tout cela, Bodi et Gabi le parcourent à pied, leurs traditionnelles chaussures de cuir noir ne leur posant aucun problème à ce sujet. «Tiens un vélociste !», et Bodi amoureux des teintes discrètes, toujours vêtu de gris de pied en cap, chevauchant sa chère mule 650 noire, se retrouve arborant un magnifique bidon rouge Coca-Cola, quelle horreur!

Reprenant leur variante, Bodi et Gabi sont accueillis comme de preux chevaliers par la fille du château à

Berzé le Châtel (BPF) puis par le col du Bois Clair se dirigent vers Milly-Lamartine. Tout à coup un grondement naît dans le lointain, enfle et tonne. Est-ce un tremblement de terre ? «C'est le TGV» clame Bodi qui sprinte. Trop tard, le TGV a déjà filé, il est passé sous la route et n'est déjà plus qu'un lointain et mince serpent miroitant.

A Milly-Lamartine, Bodi et Gabi consacrent quelques instants à la maison d'enfance du poète Lamartine. A Pierreclos, Gabi demande à Bodi ce qu'il pense d'une variante dans la variante pour aller cueillir le Col des Enceints, 8 km AR. Bodi accepte mais par la suite en rebattra les oreilles à son compagnon, vous comprendrez bientôt pourquoi.

Enfin voici Solutré (BPF) et sa célèbre roche. C'est la pointe sud de la RP. Normalement, celle-ci repart vers le Nord. Bodi et Gabi eux, virent plein Ouest vers le Col du Carcan. Se présente alors une fourche de deux petites routes sans aucune indication ; Bodi irait bien à droite, Gabi lui, irait bien à gauche. Cent mètres plus loin des cantonniers obligeants indiquent qu'il vaut mieux aller à gauche, car ils viennent de gravillonner la route de droite, de toute façon ça grimpe des deux côtés. Effectivement, 646 m d'altitude seulement, mais un véritable escalier dont chacun de nos deux compères comptent péniblement les marches, chacun de son côté, et chose incroyable, Gabi a vu de ses yeux vu, arriver Bodi à pied; le Gabi en fut complètement estomaqué.

Cependant, au bout de la descente qui s'ensuivit, nouvelle discussion : le col de Grand Vent est là à 2 km hors parcours. Comme Bodi est bon avec Gabi il accepte cette nouvelle option tout en remarquant: «4 km de plus, ça en fait 12 avec ceux de ce matin !» Après cela, voici le col de la Croix de l'Orme et puis il y a Trambly et une nouvelle option : le Pas de la Sue à 2 km. Alors là Bodi grogne carrément; Rouler droit devant, il aime. Soleil, vent, pluie, ça passe, mais toutes ces circonvolutions de son compagnon pour gratter un col par-ci, un col par-là «c'est pas du boulot». Ce coup-ci ça fait 16km de plus que prévu». Gabi reconnaît en son for intérieur que son coéquipier n'a pas tout à fait tort, que l'étape s'allonge, que l'heure avance, mais il n'a garde de le dire; Il se tient coi, d'autant qu'il sait que l'attrait d'ajouter un col à la collection sera le plus fort. «L'hôtel du soir a été retenu» dit tout haut Gabi, «donc où est le problème?»

Par la suite il y aura encore le col de la Croix d'Au terre, le col des Vaux, un petit coup de fil à l'hôtel pour prévenir du retard et l'arrivée à Saint Gengoux le National (BPF), après 172 km, 12 cols, 3 BPF et un nombre incalculable de côtes. Parlez maintenant du Mâconnais à Bodi et Gabi ! Et comme l'a fait sèchement remarquer le 1er au 2ème «Tu ne me feras pas faire ça tous les jours».

La 3ème journée devrait être plus calme, elle le sera, sauf qu'un fort vent de 3/4 face les mettra «a l'ouvrage» comme dit Bodi. Mais qu'est ce bruit déjà entendu? «c'est Le TGV clame Bodi qui stoppe net sur le pont enjambant les rails. C'est impressionnant ce TGV qui fonce sur eux, et qui au dernier moment leur jette un grand coup de corne et file sous leurs pieds. Nos deux cyclos ont bien regretté de n'avoir pu répondre au salut du conducteur du monstre d'acier.

Bref voici Mont-Saint-Vincent, (BPF) perché sur sa bosse. Ce sera le premier coup de tampon de la journée à 600 m d'altitude et avec un vent d'enfer. De là, une route pratiquement directe va atterrir à Buxy lieu de contrôle de la RP. Mais à mi-parcours la ligne TGV coupe la route et Bodi s'arrête; Bodi est aimanté par le TGV. Il sera comblé, une minute d'attente et deux TGV se croisent, là sous ses pieds, Bodi est content. Telle-ment content qu'il mènera le train le restant de la journée contre vents et bornes.

Après Buxy, il n'y avait plus qu'à suivre l'itinéraire de la RP. Mais c'eût été négliger la Rochepot (BPF). Bodi était bien passé là en 1953 dans un de ces grands brevets qu'il affectionnait à l'époque, mais il ne s'intéressait pas au BPF qui lui semblaient alors inaccessibles ; Depuis Gabi l'a converti. Après les options acceptées la veille par Bodi, Gabi aurait mauvaise grâce à ne pas accepter celle proposée par Bodi. Ce fut donc dans la bonne humeur que nos deux randonneurs entrèrent dans Beaune, terme de leur périple, après 94 km.

«Contrat rempli» a énoncé sentencieusement Bodi. «Une province de plus» a ajouté Gabi, «Et combien de cols ?» a demandé Bodi, «17» a répondu Gabi. Ils étaient ravis. Ne restait que le retour.

- Perdoux dans leur collargie*, leur dusseurtation a alors roulé sur leur collection des -2000, +2000 et potyti et patata... Vous voyez le topo !

* du latin collum et du grec argia, fig. rêverie, songerie, propre aux membres de la confrérie des 100 cols.

Guy BARILLET N°2959

Reims (Marne)

POUR TOUS LES COLS QUE LA PLUIE A GÂCHÉS

Pour ceux que «grâce» à elle, on a loupés...

Pastichant D. Barbelivien, j'essaie d'imaginer toutes ces conquêtes que j'espérais, mais qui, hélas n'ont pu se transformer en souvenir. La pluie, on a beau dire que c'est une des composantes normales de notre activité comme le vent, la chaleur; le froid, les montées (et les descentes!), les coups de barre, je ne l'ai jamais beaucoup aimée ; malgré son caractère naturel, je le range plutôt dans les aléas indésirables avec les crevaisons, les chutes, les chiens, les autos, les giratoires, les ralentisseurs et les panneaux «toutes directions» qui ne mènent jamais où l'on va. J'ai donc toujours axé mes ballades vers le sud et la retraite atteinte j'ai émigré dans le même sens. Hélas depuis quelques années le sud n'est plus ce qu'il était et mes randonnées s'en ressentent.

SEPTEMBRE 1991. Pluie sur Gap, alors la lassitude aidant j'écourte mon périple de 2 jours, le Buech ce sera pour plus tard. Une chance peut être car sitôt rentré première crise au pancréas, prélude au passage sur le «billard».

OCTOBRE 1992. A peine débarqués nous nous fourvoyons dans un raccourci très «col-lant» et même pas «colifère» en lisière de la Sainte Victoire. Les garde-boue font leur boulot... et même un peu trop. Le lavoir de Puylobier tombe à pic pour soulager nos montures de quelques kilos de terre bien grasse. Quelques jours après, orage sur l'Estérel mais pas de lavoir en vue, alors comme de toute façon René doit rentrer prématurément je n'insiste pas non plus puisque je suis en «rodage». Décidément je n'arriverai pas à explorer ce massif, car déjà en 1982, avec Gilles nous avons dû nous contenter d'une brève visite pour cause d'incendies.

SEPTEMBRE 1993. A deux jours près nous avons loupé l'orage qui a ravagé la Vallée des Merveilles et emporté le pont de St-Dalmas-deTende ; seul problème, pour passer un peu de muletiers par la Centrale EDF, son court de tennis et la voie ferrée. Pendant une semaine c'est le «grand beau» mais à l'approche de Gênes ça se gâte ; le Monte Beguia et ses antennes sont noyés dans le crachin; plus loin c'est le déluge et c'est transis et trempés malgré les pèlerines que nous arrivons à l'étape. Un hôtel heureusement mais pas de repas car la ville a été inondée et partout on pompe, on nettoie, on déblaye. Le lendemain ça continue et les journaux locaux annoncent des morts et de gros dégâts à 50 km à la ronde. Alors encore une fois retraite prématurée et improvisée malgré la tentative «rachett» des chemins de fer italiens; là au lieu de pester comme les années précédentes les quelques dizaines de cols et diapos perdues me semblent une perte dérisoire par rapport à ce que j'ai vu: la boue partout engluant tout, les autos défoncées ou même emportées par les torrents,... et les victimes bien sûr! Rétrospectivement tout ce que la télé a montré depuis quelque temps, particulièrement sur les régions que le vélo m'a permis de découvrir (Vaison, Porto-Vecchio, Camargue, Ardennes, Aude...) tout cela prend une autre dimension. J'avais bien sûr été touché mais on nous montre tellement de catastrophes un peu partout, en France et ailleurs... que là je l'ai vécu sans en souffrir et j'apprécie aujourd'hui encore le privilège que j'ai eu et que j'ai encore une fois rentré, d'être au sec et de n'avoir rien perdu d'essentiel.

Au lieu de regretter comme ces dernières années ce que j'avais perdu, j'apprécie au contraire ce que j'ai gagné. Bien sûr, ce n'est jamais très réjouissant de renoncer à des projets auxquels on a rêvé, surtout lorsque avec l'âge l'avenir se réduit (n'est-ce pas Michel, Marcel, Paul et d'autres sans doute qui cette année ont eu les mêmes problèmes). L'important c'est d'être encore là et de toujours garder l'envie de rêver à d'autres belles ballades futures... avec le soleil bien sûr.

Pierre CORDURIE N°351

Salies de Béarn (Pyrénées Atlantiques)

MESSAGERIE ROSE AU PAYS DES GUEULES NOIRES

Lorsqu'on les collectionne on n'aime guère repasser plusieurs fois devant le panneau signalant un col. C'est un peu comme si on demandait à un chasseur d'exécuter plusieurs fois de suite le même lapin.

Avec beaucoup de réticence j'escalade pour le moment le Trélis déjà passé la veille. Si j'accepte la punition c'est uniquement pour en éviter une plus sévère. Me revoici dans la haute vallée de l'Auzonnet et la cicatrice des mines de charbon à ciel ouvert balafre la montagne. Approchant du col du Mal Pertus également exécuté hier je décide de l'éviter et pour cela je ne trouve pas mieux que de continuer sur la D 906 d'où, en principe, une petite vicinale ordinaire doit me conduire à Laval et de là, à Malbosc. Quelle idée saugrenue! Me voici prisonnier d'un grand axe qui plonge dans une véritable fosse abyssale dont je sors exténué, vidé, assourdi, asphyxié. La petite route recherchée tarde à apparaître, ce n'est qu'après de longs kilomètres qu'elle se manifeste enfin. Ce qu'il y a sur la carte ne ressemble pas du tout à ce que je découvre sur le terrain, le moral est en baisse. Si j'avais su je serais repassé au Mal Pertus, tant pis pour les principes!

Apparemment je traverse une banlieue de La Grande Combe d'après le nombre de cabanons et de pavillons qui sont édifiés tout au long du petit chemin. J'ai la pénible impression de ne pas avancer alors que les aiguilles de la montre semblent battre des records de vitesse. Voici Laval... je suis au coeur d'un complexe industriel étonnant. Je me demande bien où je vais aboutir? Un panneau indique la direction de Malbosc, c'est tout bon. La route plonge dans un nouveau gouffre dont j'arrive à m'extraire sans trop d'effort, je commence à m'habituer à ce style de montagnes russes. Malbosc me voilà! C'est un hameau somnolent sous le soleil. Un chien soulève péniblement la tête pour lâcher à regret un aboiement qui le laisse sans force. Un rideau s'écarte pour laisser filtrer un regard et le grand silence que j'ai troublé retombe pesamment. Pas un seul panneau indicateur. Comment retrouver la N 106 ? J'essaie une venelle, elle conduit dans un champ, sa voisine me mène dans une cour privée et la troisième me permet de sortir du village. Un superbe mûrier m'offre un dessert mérité, le moral remonte un peu. Flûte, plus de chemin : l'herbe, des cailloux et le néant absolu. Que faire? Je remonte dans le pays à la recherche d'une quatrième voie : INEXISTANTE... Je m'entête et je recommence, bien décidé à passer. A la limite du néant j'examine attentivement cartes et environs. Mais c'est bien sûr... les Houillères ont dû modifier la géographie.

Aucune force au monde n'est en mesure d'arrêter un cyclo qui a décidé de passer où il veut. Je devine les traces de la route sous mes roues et je vais trop vite dans ce très mauvais passage. Mon pneu avant rend l'âme dans un soupir déchirant. Je change de chambre à toute allure et je continue un peu moins vite. Tiens une voie ferrée... Youpi elle existe sur la carte et semble avoir la même orientation. Par contre le chemin s'est définitivement évaporé. Je traverse une vaste étendue charbonneuse pour aboutir dans, une prairie encombrée d'herbes hautes, sèches et dures comme des branchages. Je pousse le vélo en jurant comme un charretier et je passe en force en laissant derrière moi une belle trace bien nette. De l'autre côté de la voie ferrée un pont me fait de l'oeil... Mais oui il y a le Tarnon d'Alès à passer je l'avais oublié celui là. Profitons de l'occasion. Je porte le vélo pour passer la voie et je découvre que le pont n'est plus routier mais réservé à une voie annexe. Tant pis pour lui, il n'avait pas à changer de fonction sans prévenir. Je passe quand même et je suis sur l'autre rive. La N 106 ronfle de toutes ses voitures lancées à toute allure juste au-dessus.

Au moment où je m'apprête à y rentrer mon pneu avant se trouve mal une seconde fois: cette fois c'est une belle épine qui s'y est plantée. Il me faut une seconde fois changer de chambre à air. Dans cette poussière de charbon j'arrive à me camoufler mieux qu'un Marine débarquant en Somalie. J'en ai assez de cette partie de cache cache et je me demande quand je vais enfin pouvoir faire du vélo. 100 mètres de N 106 et je découvre avec ravissement la jolie D 383 qui grimpe allègrement vers la Croix des Vents. Enfin un col... Un vrai, un tout nouveau qui m'offre la raideur de sa pente. Dans le calme de l'escalade je pense à mon aventure. J'en arrive à me demander s'il n'y a qu'à moi qu'il arrive des choses pareilles! Et si par hasard il y avait dans la Confrérie un cyclo ou une cyclote qui soit immunisé contre ce redoutable virus, combien je serais heureux de partager avec lui ou elle la découverte de nouveaux cols en toute quiétude. Je fais défiler la

liste des membres les plus anciens, sans aucun doute c'est parmi ces derniers que je risque de trouver le partenaire vacciné, et soudain un nom me revient à la mémoire: COLLANDRE-TARREYRES: née en 1879 et résidant près du Puy.. voilà la femme parfaite, celle qui fait certainement l'affaire. Vous allez me dire... «et la différence d'âge?»... ce à quoi je peux répondre que je ne suis plus très jeune même si je me comporte comme un gamin.

Pourvu que le Comité de lecture sélectionne mon envoi. Grâce à la revue transformée à l'occasion en véritable bouteille à la mer je lance mon appel. Peut-être l'an prochain nous vous raconterons comment nous avons réussi à ne pas nous perdre dans le labyrinthe des cols du Beaujolais. Pour moi ce sera bien la première fois !

René CODANI N°1882
Lardy (Essonne)

1936

1936 - Année de l'instauration des congés payés sous le front populaire ~qui vient de remporter les élections législatives. Disposant de 15 jours de vacances, je m'inscris avec quatre autres sociétaires de la section de Lille du Touring Club de France à la 5ème semaine du Circuit de France organisée par le TCF sur le parcours Nice-Evian. L'itinéraire est laissé au choix des participants. La seule obligation consiste au passage obligatoire aux trois sites du col du Lautaret, de Flumet et du Grand Bornand.

Nous étions 202 cyclos au départ de Nice, venant de tous les coins de l'hexagone et aussi deux belges. Tandis que trois lillois avaient adopté l'itinéraire le plus court, j'avais avec André Laurent, choisi au contraire le chemin le plus long passant par les grands cols et par les sites les plus prestigieux.

Nous n'avions aucune expérience de la haute montagne. Tout au plus avais-je cinq ans plus tôt rayonné durant trois journées dans les Vosges. C'est donc un parcours très accidenté que nous avons réalisé. Nous nous retrouvâmes ainsi à Gattières, à Vence, à Gourdon, aux gorges du Loup, à Gréolières, à Trigance, aux gorges du Verdon, à Castellane, aux gorges de Cians, à Benil, à Guillaumes, au col des Champs, notre premier 2000, un muletier car la route n'allait pas plus loin que Chastelonnelle et qui nous provoqua le lendemain de sérieux troubles intestinaux consécutifs à l'absorption de l'eau des sources de la montée du col.

Il faisait si chaud et c'était si agréable! Ce furent ensuite le col d'Allos précédé du muletier menant au lac d'Allos, le Parpaillon, aller-retour, le tunnel au sommet étant complètement obstrué par la neige très tardive en 1936, Maurin, le col de Vars, St-Veran, le col d'Izoard, Briançon, Ailefroide et le Pré de Madame Carle, vers les Écrins, le col du Lautaret, le col du Galibier par la mémorable ancienne route et son tunnel et enfin la vallée de la Maurienne pour atteindre Bonneval sur Arc et escalader le col de l'Iseran où nous vécûmes sans doute la journée la plus marquante de notre activité cyclo.

Le col de l'Iseran se trouvait donc à notre programme et cinq cyclos seulement parmi les 202 inscrits l'avaient en prévision. Déjà à la sortie de St Michel de Maurienne, des organisateurs nous attendaient. Nous songeons, d'abord, à un contrôle secret, mais c'était pour nous inciter à ne pas emprunter le col, celui-ci étant impraticable en raison de l'épaisseur de neige. Bien entendu nous n'écoutons pas ces bons conseils et nous voici à Bonneval qui est déjà à 1830 m. Nous trouvons d'abord une route à peu près abordable mais qui cesse de l'être après deux ou trois kilomètres d'ascension. Nous poussons le vélo pendant 300 ou 400 mètres puis la neige devenant plus épaisse nous sommes obligés de le coltiner, ce qui n'est pas une sinécure quand on songe qu'il est lesté d'une sacoche très garnie à l'avant et de sacs arrière non moins garnis.

Nous ne progressons pas tout à fait au hasard car l'on devine le col de loin, mais néanmoins nous zigzaguons pour trouver ou espérer trouver l'accès le moins pénible. Le tout est rendu plus difficile par les semelles ultra lisses de nos souliers cyclistes. Alors que nous éprouvons les plus grandes difficultés à progresser nous croisons une équipe de randonneurs pédestres portant l'un des leurs sur une civière. Nous voyant avec nos vélos, ils nous conseillent le demi-tour prenant leur blessé comme critère de l'impossibilité de parvenir au sommet avec les bicyclettes. Mais, nous étions jeunes, nous étions inconscients, peut-être quelque peu fanfarons et nous étions dans cet ISERAN tant convoité ! Et nous poursuivons notre ascension non sans que nos marcheurs nous fixent le petit mouvement rotatif de l'index sur la tempe, marquant notre degré de folie! Et nous pâtiissons de plus belle dans cette nature hostile. Dans les passages les plus risqués, il n'est pas rare de gravir quelques mètres pour en dégringoler ensuite le double. La progression est très lente et alors que l'on commence à distinguer le chalet tout en haut, deux montagnards surgirent d'on ne sait où, nous rejoignant et nous proposant de porter nos bicyclettes. Tant pis si notre amour propre en prend un coup, mais nous acceptons. Eux portant nos vélos, nous libérés de tout, nous nous faisons néanmoins mettre une demi-heure dans la vue. Quand nous abordons le refuge nous y trouvons une dizaine de montagnards, y compris nos deux porteurs. Ils nous font fête et nous assurent que nous sommes les premiers à franchir le col dans ces conditions. Cela nous vaut une collation gratuite et bien nécessaire après cette aventure.

Mais nous ne pouvons nous attarder car il est déjà bien tard et nous avons prévu le logement à Bourg St

Maurice. Après avoir remercié nos hôtes nous terminons les derniers mètres d'ascension. Là au sommet, nous éprouvons une satisfaction extrême du haut de ces 2770 m qui fut durant de très longues années notre toit. Les premiers kilomètres de la descente ne nous rassurèrent pas davantage. S'il n'y avait plus à se hisser et à hisser le vélo, il y avait un problème d'équilibre sur la neige verglacée. Mais se laisser glisser avec le vélo est plus rapide que d'escalader.

Et nous avons la surprise après trois ou quatre kilomètres de trouver une route dégagée par le chasse-neige nous permettant de se mettre en selle et de descendre prudemment, d'abord, entre deux hauts murs de neige. Et nous avons enfin la route sèche qui nous fait accélérer l'allure. Nous passons à Val d'Isère et à Tignes où l'on ne parlait pas encore de barrage. Quel changement avec le paysage actuel ! Nous atteignons enfin Bourg St Maurice, mais il était temps car le soir tombe; Ouf! quelle journée ! Notre circuit se poursuit encore par le col du Cormet de Roselend en muletier depuis les Chapieux, le Défilé d'Entre-roches, les gorges de l'Arly, Flumet, le col et l'Abbaye de Tamié, Annecy, le Grand Bornand, le col de la Colombière en muletier car il n'y avait pas la moindre trace de route depuis le minuscule hameau de Venay, Cluses, Samoëns, le fer à cheval de Sixt, les Gets, le Praz de Lys, la vallée d'Abondance, le lac de Montriond, Thonon, les châteaux de Larringes et de Ripaille et Evian. Sans compter le lendemain matin avant le bouquet terminal, l'ascension de la Dent d'Oche (2222 m) dont les derniers kilomètres à pied !

Maurice VERTONGEN N°1009
Tournai (Belgique)

VOYAGER

Ce mot qui court souvent sur nos lèvres, décrypte sans aucun doute un besoin inconscient de rêve ou de fuite, de rencontre ou d'éloignement, de curiosité ou de réalisation de soi-même, et franchir le simple pas de l'envie, devient un acte magique, un moment privilégié même!

De nombreux magazines et émissions relatent ces défis, voire ces paris, parfois qualifiés d'extraordinaires que les hommes lancent aux milieux naturels; ainsi, hors des foules, loin des contraintes et des énervements, utilisant leurs seules réserves physiques et mentales, ils s'en vont braver les éléments qu'ils ne dominent pas... encore! ... afin de s'assurer de leur identité, de se rassurer sur leurs capacités, ou d'emmagasiner un maximum d'émotions,... peut-être indispensables à la survie de l'espèce humaine, si je puis me permettre une telle affirmation!!

Le monde est fait pour l'aventure.

Chaque recoin de la planète recèle des beautés originales, chaque ailleurs permet d'apaiser une soif de savoir ou d'occuper sa force, bref de trouver chaussure à son pied si l'on décide de partir, sur un coup de tête ou un coup de coeur! Nul n'a donc vraiment besoin de se déplacer aux antipodes ou de fouler les quatorze plus de huit mille de la Terre pour aiguïser sa curiosité ou ses fibres musculaires, comme il n'est pas nécessaire de zapper une multitude d'activités de loisir, diverses et alléchantes certes, pour cultiver son humeur vagabonde ou faire le plein d'images et d'histoires qui meubleront «les soirées d'hiver»!

«Il avait glissé, grimpé, roulé, cherché, marché, persévéré surtout; voilà le secret de tous les triomphes...». Victor HUGO.

Cet été, utilisant ces engins que l'homme a mis des milliers d'années à imaginer pour démultiplier la puissance de ses muscles jambiers grâce à un système non moins complexe de pédales, manivelles, plateaux dentés, chaîne à maillons, roues, et qui permettent des déplacements plus aisés, plus rapides et surtout plus lointains, je retrouvais en compagnie de Gégé, ces lieux qui émerveillent tant avec leurs spectacles alpestres! Cette fois-ci, nous avons jeté les dés sur des terres austro-italiennes: le Vorarlberg, le Tyrol et le Haut Adige.

Pénétrer les massifs montagneux en empruntant les itinéraires aux multiples virages et têtes d'épingle, avec l'une des plus reposantes perspectives que l'on puisse avoir devant les yeux, à savoir les sommets couverts de glaciers, restera pour nous un attrait de force et un enjeu de taille, mais surtout un désir fécond et intime, un moment privilégié où tout bascule!

Côté blues... je notais alors sur mon carnet de route :

«Ce soir, arrêt de rêve, en bout de vallée, à la limite des sapins et des prés fraîchement fauchés; 1100 m est une altitude juste pour échapper à la cohue des voitures et c'est là que nous avons planté notre tente, ce havre de paix, cette frêle protection, au milieu d'une grande nature, au bord d'un ruisseau qui permettra vaisselle et toilette revigorante, qui nous bercera toute la nuit avec ses mille chuchotis...»

Côté âme... je griffonnais :

«Méditation au sommet; Je ne dirai même pas que c'est par tradition, ni habitude... Ce sont le panorama, le calme, le respect pour cette ascension, l'appréciation d'un repos après l'effort, le soleil plein les yeux, qui font déborder l'inspiration et nous transcendent!»

Côté itinéraire :

Sur la carte vous entourez Bielerhöhe, Reschenpass, Penserjoch, Jaufenpass, TIMMELSJOCH, Kühtai, Fernpass, Gaichtpass, Flexenpass, Arlbergpass, et vous reliez au plus court...

...C'EST ESSOUFFLANT, MAIS C'EST SUBLIME !

Michel HELMBACHER, Rosheim (Alsace)

RENCONTRES AUX SOMMETS

Parmi tous les cols que j'ai gravis au cours de ces dix dernières années, quelques uns m'ont particulièrement marqué; la SCHLUCHT, le MONT REVARD, l'ARTIGASCOU, le STELVIO, les TROIS CIMES DE LAVAREDO, le paso NIGRA, le col de FONTAUBE, celui de ROMEYERE, le port de PAILHERES et, bien sûr, ces cols muletiers italiens qui, de Suse à Sestrière, jalonnent la fameuse route militaire de l'ASSIETTA.

Le REVARD, c'est sur ses pentes et sous un orage diluvien que mon copain Joël COMBEAU, l'aigle fou de Châteauroux, et moi avons lié une amitié de chasseurs de cols et de galères en tous genres après avoir fait connaissance deux ans plus tôt au bar du col de la SCHLUCHT. En haut de l'ARTIGASCOU, le frère siamois du col de Mente, mais beaucoup moins fréquenté et sauvage à souhait, j'ai rencontré le plus aventurier des cyclos que je connaisse, l'ami Patrick PLAINE; nous cherchions tous les deux la pancarte du sommet, mais, sur ARTIGASCOU, il n'y a point de pancarte, la civilisation n'y est pas encore parvenue; juste un randonneur pédestre perdu dans cette solitude pour prendre la photo. Puis Patrick a plongé d'un côté et moi de l'autre. Mais depuis ce jour, nos routes se sont recroisées régulièrement. A chaque fois, c'est avec plaisir que nous devisons en roulant. Au dernier Pâques à Cahors, c'est sous une pluie battante que nous avons échangé nos souvenirs parce que, Patrick, lui, ne s'arrête jamais.

Au STELVIO, c'est avec Maité et Gérard HOURCADE, des béarnais de Mourenx, que l'aventure nous avait donné rendez-vous pour une ascension interminable au rythme des virages numérotés. Joël et moi, vous savez, le chasseur de cols du REVARD, dont je vous contais, l'an dernier, dans ces colonnes, les démêlés avec les 24% du PASO NIGRA, au-dessus de Bolzano, eh bien, Joël et moi avons rencontré, quelques jours plus tôt, au pied des TROIS CIMES DE LAVAREDO, un couple sympathique qui faisait la fameuse randonnée TRIESTE-THONON. Quelle ne fut pas notre surprise de voir pénétrer dans le restaurant à mi-pente du STELVIO, où mon équipier dévorait son indispensable plat de pâtes, quelle ne fut pas notre surprise, disais-je, de voir entrer cette cyclote qui nous avait laissé une si forte impression; alors, évidemment, nous avons continué ensemble, Joël ne pouvant résister au charme féminin surtout doté d'un si beau coup de pédale. Rassurez-vous, je veillais sur la bonne moralité de l'équipée et.. Gérard, le mari, aussi. Le sommet du col mythique arriva. Photos ! pot de l'amitié! et adieux car, pour nos deux amis, l'étape était encore longue. Depuis, nos routes se recroisent, aux rassemblements de Pâques, en semaine fédérale. Et c'est toujours avec émotion que nous évoquons le STELVIO.

AH ! ces cols de rencontre, comme on s'en souvient au moment de rédiger ses mémoires pour la revue des 100 cols. Alors, que je n'oublie pas celui de FONTAUBE où, sur un fond de Ventoux noyé dans une brume de beau temps, le hasard me fit m'enquérir de ma route auprès d'un cyclo de la roue d'or de Sarriens, Gérard DANIEL, qui connaissait mon équipier de galère pour avoir sablé le champagne avec lui. Décidément, le monde est petit. Même quand je ne roule pas avec lui, on trouve le moyen de m'en parler, de mon phénomène de coéquipier.

Et que dire des cols italiens de la route militaire de l'ASSIETTA en compagnie de ce cyclo de Douai, Francis SWIDEREK, avec qui j'avais voyagé une semaine auparavant de Paris à Clermont mais sans avoir pu évoquer nos projets respectifs puisque assis chacun à un bout du compartiment. Une rencontre du troisième type qui m'avait inspiré un article pour notre revue 92. Depuis, le hasard a mal fait son travail. Toutefois, j'ai eu de ses nouvelles par ses copains du club rencontrés au départ des Monts des Flandres à Lille en 93.

J'évoquais tout à l'heure, les TROIS CIMES DE LAVAREDO. Eh bien, là aussi, ce fut une drôle de coïncidence. Je suis sang et eau pour éviter que Joël ne me largue trop dans cette terrible grimpe vers les nuages couronnant le but de notre voyage dans les Dolomites. Quelques lacets plus bas, un fringant coursier semblait se jouer de la difficulté et devoir m'avaloir avant le sommet; Il a bien failli réussir d'ailleurs. Mais savez-vous d'où il venait ce fringant coursier? De France, vous l'avez deviné; c'était facile. De Périgueux, ce qui était beaucoup moins évident. C'était Christophe, le poulain de mon ami Michel MONTEIX, «le compte

de Montignac». Eh oui, si loin de chez soi, retrouver un cyclo dont on côtoie les copains du club à chaque semaine fédérale, ce n'est pas banal. Aussi Joël, qui est aussi périgourdin que casteldurcien, a pu causer du pays pendant qu'un autochtone fixait le trio sur la pellicule.

Pour finir, mes souvenirs m'emmènent au col de ROMEYERE, dans le Vercors, où, pour franchir cette route taillée dans la falaise, j'ai rencontré la sorcière aux dents vertes du vertige qui m'obligea à franchir l'obstacle à pied, et sur les versants du Port de PAILLHERES où j'ai atteint mes limites dans l'effort vaincu par le % de la pente et le refus de mon vélo de zigzaguer plus d'un bord à l'autre de la chaussée.

Qu'ils soient ici tous remerciés ces cols qui m'ont permis tant de rencontres au sommet. Et que ces lignes transmettent mon bon souvenir à tous ceux qui me les ont inspirées. Je leur donne rendez-vous à la prochaine croisée de nos routes. Sur quel col errerons-nous alors?

Bruno FILLEY N°2806
Montgeron (Essonne)

MA COL... IQUE ABÉCÉDAIRE !...

A comme AGNEL	(05)	2744 m franchi le...	04/9/1989
B « BONETTE	(06)	2802 m	07/9/1989
C « CAYOLLE	(06)	2327 m	14/9/1983
D « DEL PAM	(66)	2005 m	09/9/1985
E « ENVALIRA	(AND)	2407 m	10/9/1985
F « FURKA	(SUI)	2431 m	03/9/1984
G « GALIBIER	(73)	2645 m	/9/1980
H « HYSOPE	(04)	1236 m	31/5/1993
I « ISERAN	(73)	2770 m	05/7/1981
J « JOUX-PLANE	(74)	1773 m	20/7/1983
K « KREUZWEG	(67)	768 m.....	07/9/1988
L « LOMBARDE	(ITA)	2350 m	13/9/1983
M « MONT-CENIS	(73)	2083 m	31/7/1986
N « NOYER	(05)	1664 m	15/9/1983
O « OFENPASS	(SUI)	2149 m	10/9/1987
P « PETIT ST.BERN.	(73)	2188 m	21/8/1981
Q « QUILLANE	(66)	1744 m	09/9/1985
R « RIVIERE NOIRE	(42)	1005 m	01/9/1991
S « SPLUGENPASS	(SUI)	2113 m	04/9/1984
T « TOURMALET	(65)	2114 m	16/9/1981
U « URBEIS	(88)	602 m.....	07/9/1988
V « VARS	(05)	2111 m	15/9/1980
W « WETTSTEIN	(68)	882 m.....	13/7/1992
X « XATARD	(66)	752 m.....	08/9/1985
Y « Y'en a pas!			
Z « ZUT !....			

Jean RICHARD N°1374
La Ravoire (Savoie)

ET PAN DANS L'MILLE

Je me souviens de mon premier.
C'était la Croix du Ban dans les Monts du Lyonnais
Comme il m'avait paru dur il y a 16 années.

Je me souviens de mon centième
Franchi avec Pierre et avec l'ami Jean
C'était le dur Glandon après la Madeleine
Et quel beau jour ce fût il y a près de 9 ans.

En atteignant 200 je me suis senti fier
Comme un coq bien sûr puisque c'était bien lui
Niché dans la Chartreuse au-dessus de Saint-Pierre
Un an tout juste après le centième gravi.

Puis je récidivais dans la Chartreuse verte
Avec le 300ème qui fut le col de Vence.
J'annonçais 400 en l'an 87
Au coeur de l'Esterel dans le sud de la France.

Toujours la même année je dépassais 500
Dans le massif des Vosges lors d'un BCMF.
Quelles moissons fantastiques nous faisons
en ces temps
Et que de souvenirs en ces moments trop brefs.

En l'an 88 ce furent 6 et 700
L'un dans l'Espigoulier à deux pas de Marseille
L'autre dans la Lozère en plein milieu des champs
A la croix de Berthel une pure merveille.

Allant toujours plus loin j'arrivais à 800
Et c'est au col de Cou que je tordis le cou.
Mais si ce crime là était bien innocent
L'effort sans aucun doute en valait bien le coup.

Puis le hasard voulut que vint le 900ème
Au sommet de Tamié à deux pas d'Albertville
Dernière ligne droite de l'ultime centaine
A l'horizon duquel se profilaient les mille.

Et le voici ce jour si longtemps attendu
Chargé du symbolisme de ce nombre magique
Témoin inassouvi de tant d'efforts émus
Le voici ce millième en ce jour historique.

Enfin il est franchi et j'en suis tout ému
Car ce fut un beau jour et une belle fête.
Merci tous mes amis d'avoir bien voulu
Partager avec moi l'effort de sa conquête.

Col de l'Arpettaz (73-74) 1581 m
Millième col franchi le 11 septembre 1993 en compagnie de mes amis
de l'ASCUL (Association Sportive de la Communauté Urbaine de Lyon)
et de l'ASEB (Association Sportive des Entreprises du Bâtiment)
et dignement arrosé au sommet par un magnum de champagne.

Robert JONAC N°2086
Lyon (Rhône)

LÉGENDE INDIENNE

Un chasseur cyclotouriste de la tribu du CT CALADOIS avait établi son wigwam sur les rives sud-ouest de la rivière Rhône, près du grand village LYON. Il s'appelait Meeji Geeg Wona, ce qui signifie Aigle Gris dans le langage de l'homme blanc.

Ce nom lui avait été donné en raison de sa passion pour tout ce qui vole et aussi de la couleur de ses cheveux. Depuis longtemps, par obligation car loin de sa tribu cyclotouriste, il chevauchait seul sa bicyclette, sans regret, car pensait-il, mieux valait qu'il soit habitué à vivre comme l'ours solitaire lorsque viendrait le jour où il devrait rester dans son tipi, n'ayant plus dans son corps le feu sacré de la jeunesse, ses cheveux devenus tout blancs et son visage aussi glacé que celui de Peboan, le bonhomme hiver. Respectueux des lois et des coutumes de son peuple il n'omettait jamais de saluer ses frères cyclotouristes lorsqu'il les rencontrait au cours de ses chevauchées solitaires.

Mais plus le temps passait, moins ceux-ci lui répondaient. La plupart fuyait les coutumes ancestrales. Leur monture n'avait de bicyclette que le nom et n'étaient pas faites pour les longues chasses par tous les temps. Ils portaient souvent les couleurs de totems inventés par l'homme blanc pour copier le peuple indien (le castor Hâma, le Rat Leigh...). Ils ne savaient plus voir, sentir, entendre. Ils se déplaçaient le visage collé à l'encolure de leur monture.

Meeji Geeg Wona comprit alors que ne pouvant avoir le réconfort des frères de sa lointaine tribu, il lui fallait porter son regard ailleurs. Jeune chasseur, il avait appris à conduire ces étranges machines inventées par l'homme blanc pour imiter les oiseaux. Avec elles il était monté aussi haut que l'aigle son totem. Avec elles il avait plongé au cœur des vallées, sauté les montagnes. Comme, de ses vols anciens, il avait gardé l'envie d'aller toujours plus haut, il aimait rouler vers les sommets. Il apprit un jour que, petit à petit, comme Peepi Geeg Zains le faucon lorsqu'il construit son nid, il avait très largement, et sans le savoir, sacrifié au rite initiatique d'une étrange tribu, celle des «CENT COLS».

Ses lois, lui dit-on, étaient simples et belles : être honnête, respecter et aimer Mère Nature, toujours saluer le frère que l'on rencontre au cours d'une chasse et dire chaque année aux anciens ce que l'on avait accompli. Les sages de cette tribu l'admirent parmi eux. Ce jour là, Meeji Geeg Wona sut que dans son cœur et dans son esprit il ne serait plus jamais seul lors de ses longues randonnées, même s'il se permettait de transgresser la dernière règle refusant tout esprit de lutte avec ses frères, il ne communiquerait jamais son tableau de chasse. De même, il renonça aux chasses muletières: a-t-on jamais vu un guerrier porter sa monture ?...!

Avait-il tort? Il n'a pas trouvé la réponse mais quand au cours de ses chevauchées, le vent et les arbres lui parlent, ils lui disent qu'il fait partie d'une tribu où chacun respecte l'autre et où règne un lien plus fort que celui du clan: la passion de la bicyclette.

Frères de la tribu des «CENT COLS», si vous voyez, au cours d'une de vos randonnées, un aigle planer dans le ciel, saluez-le : c'est peut-être le totem de Meeji Geeg Wona qui vous apporte son amitié.

Jacques MSSAIGNE N°3462; CT Caladois (Rhône)

MON MARIE-BLANQUE DU JOUR DE L'AN

J'ai l'habitude de faire du vélo le premier janvier.

Manière de bien commencer l'année, et aussi d'évacuer quelques restes de réveillon. Si je suis dans la Vienne, je me contente d'un petit tour autour de Nouaillé mais si je suis dans la maison familiale de Bidos, direction Marie Blanque : soit un simple aller-retour (46 Km), soit le tour par la vallée d'Ossau (61 km).

D'ordinaire, les conditions météo sont bonnes. Cette année, les Mourier sont venus réveiller avec nous, Paul n'a pas encore inscrit ce col à son palmarès, alors va pour le «grand tour» ! Nous décollons de Bidos vers 13 h 30. Il a plu toute la semaine, mais la météo a annoncé un bel après-midi. Nous prendrons la N134 jusqu'à Asasp, puis passerons sur la rive droite du Gave pour rejoindre Escot en effaçant au passage le petit col de Hourat (315 m). A Escot, à gauche, les 10 km de montée jusqu'à Marie Banque (1035 m), la descente sur le Bénou, le col de Porteigt (875 m), la plongée vers Bielle, le retour par Arudy, Ogeu et Oloron.

Le rond-point de la porte d'Aspe avec sa sculpture, Gurmençon, la longue ligne droite vers Asasp. La chaîne s'étend à notre gauche, les sommets sont enneigés, on voit nettement le V qui marque l'entrée de la vallée d'Aspe, la montagne balafrée par la conduite forcée alimentant la centrale d'Asasp. Peu de circulation, donc pas trop de problèmes malgré l'absence de piste cyclable.

Asasp, la descente, un regard pour l'église entourée de son petit cimetière, et nous prenons à gauche en direction de Lurbe. Nous allons suivre pendant quelques centaines de mètres la même route que cet été au cours d'Hendaye-Cerbère. Nous franchissons le gave - boueux-, l'ancienne voie de chemin de fer Oloron-Canfranc qui a fait couler tant d'encre à voir son état, on ne peut que douter sérieusement des possibilités de remise en service. Le raidillon vers Lurbe, Paul s'en souvient bien, c'était le petit matin, nous avons traversé le Pays Basque dans la nuit, le Bager puis l'Aubisque nous attendaient... la Méditerranée était encore loin. La petite route de Lurbe à Escot est superbe: on s'élève sur le flanc droit de la vallée d'Aspe, l'horizon s'élargit, on distingue le débouché de la vallée du Lourdios qui mène vers Arette. Les près sont verts, de ce vert profond du Béarn, ils sont parsemés de ces granges grises, grises de leurs murs en galets roulés, de leurs toits d'ardoises. Certaines sont en ruines, signe d'un monde qui se meurt.

Un raidillon, la croix au bord de la route. Il faut s'arrêter faire une photo, celle du premier passage de Paul au col de Hourat. Ensuite, nous nous enfonçons dans la vallée: à gauche, la montagne qui se fait plus escarpée, à droite, en contre-bas, la voie de chemin de fer, le gave grossi par la fonte des neiges (c'est le redoux) et la N134 élargie. En face, une muraille rocheuse barre la vallée, fendue d'un étroit passage; c'est le pont d'Escot, porte de la vallée, lieu où commençaient jadis les franchises d'Aspe; l'Aspois poursuivi par les hommes du vicomte de Béarn était sauf dès qu'il atteignait ce passage. Et tous, même les plus puissants, devaient ici demander l'autorisation de pénétrer dans la vallée. C'est ici aussi qu'une inondation interdit le retour vers la «civilisation» d'une certaine Marguerite d'Angoulême venue faire ses dévotions à notre-Dame de Sarrance. Elle mit à profit ce séjour forcé en Aspe pour y écrire les plus belles pages de l'Heptaméron.

Nous n'irons pas jusqu'au pont c'est déjà Escot et sa curieuse église baroque à toit «en oignon» comme disent les Allemands : on se croirait soudain transporté dans un village de Bavière. Une route à gauche, un restaurant à vendre au coin. Les villages se dépeuplent, même ici, à 10 km d'Oloron. La plupart des maisons sont des résidences secondaires. La pancarte «Col fermé» fait l'objet d'une photo, puis nous remontons tranquillement la vallée du Barescou. Les quatre premiers kilomètres sont faciles, on peut se consacrer entièrement au paysage, et quel paysage! A notre droite, presque à portée main, le ruisseau limpide saute de rocher en rocher. Les deux parois rocheuses - Pène d'Escot à droite, c'est un versant nord, sombre, qui ignore le soleil, abrupt, hanté jadis par les ours, planté de pins aujourd'hui couverts de neige, le Mail Arrouy à gauche, versant sud plus clair, mais tapissé de buis, qui accentue le côté sauvage de l'endroit. Ça et là, au bord de la route, une grange ruinée ou aménagée en maison de vacances.

Mais qui a donné l'autorisation de planter là cet horrible chalet préfabriqué aussi incongru ici qu'une paire de garde-boue dans la «Louison Bobet ? »

La vallée se rétrécit. Lorsqu'on arrive ici pour la première fois on ne sait où la route va aller : va-t-elle s'élever en lacets sur un versant ? Non, il y a un passage entre les falaises couvertes de buis. La route s'élève maintenant peu à peu, voici Cap de la Saudie, les dernières maisons, un pont qui nous mène sur la rive gauche du ruisseau. Voilà le premier transformateur, annonciateur des choses sérieuses. Il est là, sur la gauche, à demi caché par les arbres, recouvert d'un crépi ocre à peu près épargné par les graffitis imbéciles. Nous grimons de concert, mais je sais que Paul, plus rapide, ne va pas tarder à me quitter.

Le second transformateur: à partir de là, les choses sérieuses commencent : cinq kilomètres entre 8 et 13%, sans aucun répit, sans aucun lacet pour se relancer. Je bascule sur le 32 dents, mon compteur se stabilise aux alentours de 6 km/h je vois Paul qui s'éloigne insensiblement. Je sais que j'en ai pour environ trois quarts d'heure avant d'arriver au sommet. Que j'aime être ainsi seul avec la montagne ! Les jambes tournent régulièrement, je fais par moment quelques mètres de danseuse autant pour décontracter les reins que pour relancer la machine, je me laisse envahir par le monde qui m'entoure: l'éblouissante blancheur des sommets, le mur d'ardoise sombre que je longe parfois, l'eau qui ruisselle de partout en cascades claires. En été, elles seraient prétexte à une halte rafraîchissante, aujourd'hui seuls leur chant et leur bondissement allègre m'intéressent. La montagne s'effrite, des blocs plus ou moins gros ont roulé jusque sur la route. La circulation automobile étant presque nulle, je peux les contourner sans effort.

A propos d'effort, la borne bleue indiquant le camping marque un des passages les plus difficiles. Les jambes se font lourdes, j'ai un peu mal aux reins. J'oublie un peu la nature pour m'intéresser à mon souffle. C'est bon ! la route devient un peu moins pentue. Les voitures se font de plus en plus nombreuses, aussi nombreuses qu'en été. Et voilà que ressurgit mon vieux rêve de routes de montagne réservées aux vélos. Paul n'est plus qu'un point orange à l'horizon. On commence à distinguer l'échancrure du col, le ruisseau est maintenant loin en dessous de moi. Je me plonge dans la lecture des inscriptions qui barrent la route, vestiges de Tours passés. Ici, on continue à encourager Hinault! Plus discrets, des chiffres, tous les kilomètres, donnent la distance restant à parcourir jusqu'au sommet. Déjà le 3 ! Brusquement la route jusqu'ici large et bien revêtue se rétrécit, coincée qu'elle est entre la paroi rocheuse à droite et l'à-pic sur la gauche. L'avant-dernier kilomètre est assez pentu, mais je sais que le dernier est relativement facile. L'air est plus vif, des plaques de neige apparaissent sur les bas-côtés. On devine déjà le col au-dessus de la masse noire des arbres. La route plonge vers la droite, la neige se fait plus épaisse, voilà la dernière épingle du col qui précède la dernière rampe.

Un dernier effort, l'horizon s'élargit à chaque tour de pédale. Paul m'attend près du panneau. Il n'est pas seul : cinq ou six voitures, dont l'inévitable 4x4 rutilant plus habitué aux boulevards bordelais qu'aux chemins de montagne. Quelques enfants font de la luge. Il y a aussi le crétin de service. La soixantaine bedonnante et satisfaite, il a réussi à rouler jusqu'ici dans la BX conduite par Bobonne. Il s'extrait péniblement du véhicule, et éructe, à la cantonade: «c'est toujours la même chose! Il y a des pancartes «route du fromage», et on ne trouve pas de fromage à vendre!» Il s'attendait sans doute à rencontrer ici en plein hiver, un berger gardant son troupeau dans la neige. Voyant que le quidam vient du Lot et Garonne, j'ai envie de lui demander pourquoi, en janvier, on ne vend pas vers chez lui de prunes au bord des routes.

C'est sans doute en hiver que Marie Blanche est le plus beau, le manteau neigeux corrigeant le côté un peu pelé des estives. Photo, lent regard circulaire, veste et K-Way, et nous nous engageons prudemment dans la descente vers le Bénou.

Nous sommes maintenant côté Est, Côté Ossau, et le vent marin ne passe pas. La neige est plus épaisse, et il en reste des plaques sur la route. Nous descendons prudemment jusqu'au plateau. En cette saison, c'est calme: pas de troupeaux, à l'exception de quelques chevaux, peu de promeneurs, pas de famille qui pique-niquent. Nous franchissons, presque sans nous en rendre compte, le col de Porteigt, regrettons de ne pouvoir pousser, faute de temps, jusqu'aux cromlechs de Lous Couraux, vestiges d'une très ancienne présence

humaine, saluons au passage la petite chapelle de Houndas. En descendant, il faut absolument laisser aux voitures les larges lacets qui descendent sur Bielle, et préférer l'ancienne route qui traverse le village de Bilhères, village typique d'Ossau avec ses maisons dont certaines, comme l'indique la date gravée au-dessus de la porte, ont plus de 400 ans. Vitesse modérée: la voie est étroite et sinueuse, mais cela vaut le détour.

A la sortie de Bilhères, nous lâchons les freins et rejoignons en quelques instants la vallée d'Ossau. Il s'agit maintenant de regagner Oloron avant la nuit, qui va vite tomber. Nous avons le temps de jeter un coup d'oeil au château de Castet, ancienne résidence des vicomtes d'Ossau, à la carrière de marbre d'Arudy, à la magnifique maison construite par un artisan à l'entrée de Buzy. Nous accélérons l'allure jusqu'à rejoindre la N134 à Herrère. Encore un petit raidillon, et Oloron est en vue, la vieille cité de Sainte-Croix blottie autour de son église se découpe sur notre gauche. La nuit tombe. Nous traversons les deux gaves (Ossau puis Aspe) dont nous avons relié les vallées, et rejoignons Bidos où un bon feu nous attend, près duquel un verre de Jurançon ranime nos muscles fatigués.

Nous avons fait les 61 km en 3 heures 20, à 18 km/h de moyenne. Paul est ravi : il a ajouté trois cols à son total, mais surtout il a découvert un endroit splendide. Quant à moi, j'ai la satisfaction d'avoir encore une fois bien commencé l'année, d'avoir encore un peu plus apprivoisé ce col qui n'est pas des plus faciles, d'avoir rempli mes poumons de l'air pur des montagnes.

N'hésitez pas ! Si vous passez dans la région faites le détour par Marie Blanque ! Et Si c'est au jour de l'an, nous nous rencontrerons peut-être au sommet. Prévoyez de petits braquets; il se mérite!

Jean-Louis ACIN N°3543
Nouaille (Vienne)

SOUVENIRS... SOUVENIRS... L'ATTENTAT DE SARAJEVO

Le 12 juillet, les grandes vacances 1979 commencent. Nous sommes cinq sur les quais du port de Trieste, cinq bien décidés à profiter au maximum de l'Aventure yougoslave qui nous attend.

Tous frais débarqués du train qui nous a mené depuis Montauban via Marseille, Nice, Gênes, Milan et Venise, sur les rives bleues de la mer Adriatique. Il ne faut franchir que quelques kilomètres pour entrer dans le pays de Tito, son portrait dans chaque endroit public occupe la place d'honneur. Le premier contact avec les routes de la péninsule d'Istrie permet de parcourir de petites voies ombragées, qui se terminent en une affreuse piste à fort pourcentage, qui débouche sur un col de 922 mètres avec une vue magnifique sur le golfe de Rijeka parsemé d'îlots. Dans la descente deux faons peu farouches nous observent étonnés...

Rijeka, port animé est traversé pour franchir les monts Velika. Lokve, petit village au centre de la forêt sera notre étape, chez un yougoslave vivant à Paris qui nous donne la phrase clé pour trouver à coucher : «Molim saspati gde bilo!» Toujours un paysage de forêts et de montagnes, les fenaisons se font à la faux, quelques femmes gardant des troupeaux filent la quenouille; Puis le goudron disparaît ; nous sommes au centre du parc naturel de Plitvice, on ne serait pas étonné de rencontrer l'ours ou le lynx qui sont ici très abondants. Le repas du soir sera frugal, fromage, tomates et fruits, c'est à peu près tout ce que nous avons trouvé à manger. La route serpente entre des montagnes de calcaire gris.

Bilhac où nous voyons les premières mosquées, ainsi que la population musulmane aux habits multicolores. Une petite ville tranquille, Dvar; et nous empruntons une vallée riante par une route excellente, qui au bout de trente kilomètres disparaît brusquement, au pied d'une colline. Un groupe de paysans nous indique vaguement la direction à suivre à travers les prairies et les rocailles pour trouver de l'autre côté un semblant de piste et un village, Rore... Quelle expédition, nous n'arrivons qu'à la tombée de la nuit dans un village d'un autre temps, nous trouvons à coucher dans des lits (payants). Pour améliorer notre repas, on nous offre une marmite de yaourt au lait de brebis et de chèvre d'une saveur et d'une odeur assez forte!

Le petit déjeuner sera le même menu avec pour faire glisser le tout un verre d'eau de vie décapante. Il est cinq heures du matin, tout le monde part faucher la prairie, il faut suivre le mouvement! Encore une trentaine de kilomètres sur un chemin caillouteux pour déboucher dans une piste d'avions immensément large et longue ! L'altitude avoisine les 1000 mètres et le paysage est très pittoresque.

Un col à franchir et c'est Livno, ville musulmane où nous trouverons à nous ravitailler, mais sans pain, car on est dimanche et tout est fermé.

L'après-midi deux cols à passer; la chaleur est torride. Bugojno, il faut chercher à coucher. La première ferme ne peut nous prendre faute de place, une quinzaine de personnes sortent d'une minuscule cuisine pour nous accueillir, à la seconde on nous offre deux verres de «décapant», mais vu que l'on y a peur de la police, on n'ose pas nous héberger; quant à la troisième, c'est un accueil chaleureux, un repas improvisé et toujours du «décapant»!

Le paysage de montagnes se fait plus aride, bien que nous suivions une vallée. Les auberges bordant la route ont toutes un grill actionné par une roue formée de pots de yaourts dans lesquels un filet d'eau en y tombant fait office de moteur! Un mouton rôtit grâce à cet ingénieux mouvement.

Des barrages forment de longs lacs aux eaux bleues, notre route s'applique à les suivre, avec par moment un écart pour le franchissement d'un col. La circulation s'intensifie, nous arrivons à Sarajevo, capitale de la Bosnie. Après la traversée des zones des grands ensembles, nous sommes au centre de la vieille ville, ses mosquées et son «bazar», partout grouille une foule disparate... Nous irons dans un quartier plus calme pour passer la nuit à l'auberge de jeunesse. Bon accueil, il y a peu de monde, nous passerons une bonne nuit, nos vélos sont restés dehors sous la garde du veilleur de nuit.

Un réveil brutal, on vient nous avertir, il manque un vélo, et oui ! C'est le mien qui est parti, bien qu'en quatrième position... De vaines recherches autour du bâtiment, plainte à la police, très aimable mais qui n'y peut rien.

C'est le retour en catastrophe vers Montauban, en train... On s'en souviendra des vacances yougoslaves 1979 !

Louis ROMAND N°90
Montauban (Tarn et Garonne)

«L'EXPLOIT» LA CORDILLÈRE DES ANDES À VÉLO

(lu dans le journal de Castres «La Semaine» du 7 janvier 1994)

38 ans, agent technique principal au service «Terrains de sport» de la ville de Castres : Jusque-là, rien de véritablement exceptionnel dans le curriculum vitae de Daniel Delpont.

C'est aussi un voyageur doublé d'un amateur de vélo, qui a accompli le Tour de France randonneur ainsi que des voyages de cyclo-camping à travers la France, l'Europe, le Canada.

Mais c'est son dernier exploit qui l'inscrira définitivement sur la liste des vrais, des grands aventuriers: Depuis le 14 janvier 1993, en compagnie du drômois Pierre Marie Courtial, Daniel Delpont a entrepris la traversée de la Cordillère des Andes à V.T.T. ! Un pari qui semble complètement fou, mais que les deux hommes sont sur le point de remporter.

Après avoir traversé sept pays, le Venezuela, la Colombie, l'Equateur; le Pérou, la Bolivie, le Chili et l'Argentine, Daniel Delpont et Pierre Marie Courtial devraient arriver en vue d'Ushuaia, la ville la plus australe du monde. Pour atteindre ce but, il leur aura fallu parcourir 16200 kilomètres et franchir 144 cols, ce qui représente un dénivelé cumulé de 160000 mètres.

Et le tout en totale autonomie, sans aucune assistance, sur des pistes toujours éprouvantes, souvent caillouteuses, parfois de sable, sur des machines alourdies de 30 kg de bagages...

Il leur aura fallu également passer du climat tropical aux cols à 5000 m d'altitude, subir les pluies torrentielles en Equateur puis les températures extrêmes des déserts de sable ou de sel.

Une mosaïque de paysages, mais aussi de peuples que nos deux voyageurs ont côtoyés tout le long de leur périple. Plus qu'un simple exploit sportif, c'est en cela une véritable aventure humaine.

Daniel Delpont et Pierre Marie Courtial font partie tous les deux du Club des Cent Cols (n°605 et 1628).

PARPAILLON 78

Les cyclo-montagnards connaissent bien le Parpaillon, c'est un col d'une difficulté exceptionnelle dont le nom est étroitement lié à l'histoire du cyclotourisme. Il relie les vallées de l'Ubaye et de la Durance, mettant en communication Embrun et Barcelonnette. Escaladé à partir d'Embrun, c'est à dire par le versant Ouest et Nord-Ouest, cet obstacle représente une élévation de 1 775m en 27 km (6,55% de moyenne) tandis que le versant Sud, Sud-Est correspond à une dénivellation de 1340m en 17 km (moyenne: 7,9%). Mais en de nombreux points la pente dépasse 10 et même 13%.

(extrait des cahiers du cycle, LES COLS DURS). La route et le tunnel du Parpaillon, altitude 2650 m furent achevés en 1901. Paul de Vivie (VELOCIO) franchit ce col en 1903 et y retourna en 1909. Dès 1930 le groupe montagnard Parisien lança une «campagne du Parpaillon» qui porta ses fruits puisque 29 cyclotouristes allèrent découvrir ce col en 1930, et 54 en 1931. C'est de cette époque que date «la légende du Parpaillon»... Mais ce n'est qu'en 1970 qu'un Auxilois eut la curiosité d'aller à la découverte de ce col magnifique !

J'ai eu la chance de pouvoir escalader le Parpaillon à cinq reprises depuis 1970: trois fois par le versant Ubaye, au départ de la Condamine-Chatelard et deux fois côté Crévoux. J'ai une préférence pour le versant Ubaye.

Au départ, la petite route revêtue s'élève sèchement vers le hameau de Ste Anne, dernier endroit habité avant Crévoux, entre les deux villages 25km dont 20 dans une caillasse où il est parfois difficile de rouler. Mais le spectacle est là: c'est d'abord une belle forêt de mélèzes traversée de torrents que l'on franchit sur des ponts de bois, puis d'immenses pâturages peuplés de troupeaux de moutons (et aussi de marmottes) enfin vers les 2000 m le décor devient aride, désertique, c'est le domaine de la roche, puis on atteint le long tunnel obscur qu'il faut traverser, le plus souvent à pieds pour éviter le bris d'une roue dans l'un des nombreux «nids de poule»...

Versant Crévoux on retrouve un peu les mêmes décors, tout de même moins attrayants à mon avis, et naturellement dans l'ordre inverse.

Cette présentation succincte du Parpaillon effectuée, je voudrais maintenant vous conter l'aventure qui nous est arrivée en 1978, alors que nous effectuions un voyage d'Albertville à Gap en franchissant quelques «monuments» des Alpes. Jugez-en: Cormet de Roselend, Iseran, Télégraphe, Galibier, Route de la Bérarde, Lautaret, Izoard, Vars et.. Parpaillon.

Cette année là, il avait neigé tardivement et les grands cols avaient été ouverts quelques jours seulement avant notre passage début juillet. Iseran, Roselend et Galibier étaient franchis entre d'imposants murs de neige et le spectacle était un enchantement permanent. Lorsque à la Condamine nous entreprenons l'ascension du Parpaillon nous ignorons si ce col est ouvert ou fermé, comme il ne présente pas d'intérêt pour le commun des touristes en raison de l'état de la route, il y a fort à penser que la seconde option a tout lieu d'être la bonne (si l'on peut dire).

Mais notre enthousiasme est sans limite : montons toujours, nous verrons bien !... Le passage du Parpaillon que je fais découvrir à mes trois compagnons de route constitue le point d'orgue de ce voyage et grande serait notre déception si nous devions faire demi-tour.

A hauteur de Ste Anne nous doublons un marcheur très bien équipé, il va aussi vers le col, nous ne soupçonnions pas à ce moment là que quelques heures plus tard son aide serait déterminante pour franchir le tunnel... Voici la fontaine, c'est dans les années chaudes le dernier point d'eau avant Crévoux, mais en cette année 1978 avec les chutes de neige récentes et le retard de la fonte il y a de l'eau partout. Notre progression est lente, toutefois jusque la sortie de la forêt baignée d'un beau soleil nous pouvons encore utiliser normalement nos machines. Plus haut, dans la caillasse, nous nous transformons en marcheurs, le

sentier est défoncé, effondré, de gros blocs de rochers obstruent le passage. Dans le décor grandiose de la montagne du Parpaillon on se sent tout petit, isolé dans un calme absolu rompu de temps à autre par le bruit d'une cascade, le cri d'un oiseau ou d'une marmotte.

A partir de 2000 mètres environ la neige occupe une partie du sentier, et c'est alors que nous allons vivre une aventure peu banale, une épopée qui compte dans la carrière d'un cyclotouriste... Quelques passages neigeux franchis sans difficultés, nous nous trouvons devant un névé que nous franchissons tant bien que mal avec les chaussures cyclistes qui ne demandent qu'à glisser et les vélos chargés de bagage pesant chacun 25 kgs. Au bout d'une heure à traîner ou porter notre matériel nous rencontrons une pente de neige d'au moins 150 mètres, très inclinée et parsemée de rochers, le découragement nous envahit, que faire, retourner et refaire en sens inverse un chemin sur lequel nous avons tant peiné ou continuer en prenant le risque que notre voyage se termine en tragédie. C'est alors que survient le marcheur providentiel rencontré à Ste Anne. Notre aventure l'amuse un peu, il nous offre gentiment de faire une trace la plus large possible à l'aide de ses lourdes chaussures qu'il enfonce profondément à chaque pas. Après de nombreux efforts et un temps qui nous semble interminable notre «guide» nous annonce qu'il aperçoit le tunnel, ou plutôt le sommet du tunnel car il se trouve presque entièrement enseveli sous la neige. Nouveau moment d'angoisse. Avons-nous fait ce difficile parcours pour rien, faudra-t-il que nous fassions demi-tour? Nous approchons du tunnel pour constater que la porte est fermée mais que l'on peut tout de même y pénétrer par un portillon. Il nous faudra descendre les vélos à l'aide d'une corde que possède notre dévoué marcheur. Sitôt dit, sitôt fait... Et nous prenons le même chemin. Nous nous engageons dans ce trou noir faiblement éclairé par l'une de nos torches. Nous progressons prudemment sur la glace qui cède bientôt sous notre poids dans un craquement sinistre et nous pataugeons dans 30 à 40 cm d'eau glacée avec nos chaussures cyclistes et nos socquettes blanches que la situation rend ridicules, subissant le choc des blocs de glace épais contre nos mollets et nos chevilles douloureusement meurtris.

Tout en progressant lentement, péniblement, un doute affreux nous envahit: et si l'autre portillon était condamné, si le passage s'avérait impossible, il nous faudrait faire demi-tour, nous nous serions donnés tout ce mal pour rien? La longueur du tunnel doit être de 5 à 600 mètres, il faudra bien 15 à 20 minutes pour en atteindre l'extrémité.

Enfin nous y sommes, il était temps car une angoisse proche de la panique commençait à nous dominer dans cette galerie obscure et glacée. Un trait de lumière nous redonne espoir, le portillon est entrouvert mais insuffisamment pour laisser passer les bicyclettes. Le piolet de notre ami permet de dégager cette petite porte coincée dans la glace tandis que l'un d'entre nous, s'arc-boutant contre la paroi pousse de toutes ses forces avec les pieds. Puis nous hissons le matériel au sommet du mur de neige et de glace et quittons définitivement et sans regret ce tunnel. Alors, dans l'immense montagne toute blanche, sous la chaleur du soleil retrouvé, les nerfs se décrispent et le comique de la situation prend le dessus... Des marcheurs nous observent de loin, ahuris sans doute de voir des gens, et surtout des cyclistes émerger brusquement au milieu du champ de neige... De l'endroit où ils se trouvent le tunnel est invisible!

La suite de cette équipée se transforme en partie de rigolade, tantôt nous nous laissons glisser le long des pentes neigeuses appuyés sur nos machines, tantôt nous enfourchons le vélo dont les roues s'enfoncent de 10 centimètres, exercice dans lequel certains se montrent particulièrement brillants.

Nous retrouvons bientôt le sentier qui nous emmène à Crévoux où cette folle aventure peut enfin être consignée sur le «livre d'or» du Parpaillon. Ce résultat nous le devons en majeure partie au sympathique randonneur que le hasard a mis sur notre route et auquel nous pouvons adresser un grand merci.

Les photos et le film rapportés de ce merveilleux voyage ont pris une place de choix dans nos archives de cyclotouristes. Dans les années qui ont suivi, l'occasion m'a été donnée à deux reprises de franchir à nouveau le Parpaillon mais dans des conditions «normales», c'est à dire sur une route sèche conduisant à un tunnel ouvert et parfaitement dégagé.

Toutefois, la beauté du décor dans sa grande sauvagerie ne parvenait plus à captiver mon attention comme lors de mes premiers passages. Mon esprit était ailleurs, perdu dans les neiges de 1978.

En mars dernier, la chaîne de télévision ARTE a diffusé un film sur l'ascension du Parpaillon par un groupe de cyclistes.

Plus humoristes que cyclotouristes, les «acteurs» s'en sont donnés à coeur joie dans un enchaînement de gags et de scènes cocasses.

Mais surtout, la route du col et les paysages très bien mis en images depuis Embrun jusqu'au tunnel nous ont rappelé de bons souvenirs.

Abel LEQUIEN de
Willencourt (Pas-de-Calais)

ET JE ME CROYAIS LE PLUS FORT...!

Alors qu'en pleine campagne surgit devant moi un de ces bestiaux à l'origine indéterminée, forcément de mauvais poil mais par chance d'un certain âge, ce qui limite sa vitesse de progression, je souris en pensant au bon tour que je vais lui jouer.

Le monstre ne sait pas que je suis armé, oui armé; Et de l'arme la plus sophistiquée qui existe à ce jour: un repousse chien à ultra sons, ce qui se fait de mieux sur le marché. Le jour où j'en ai fait l'acquisition, je me suis senti comme paré d'une invulnérabilité qui m'avait tant fait défaut par le passé.

Finies les fuites honteuses à toutes pédalées avec un fauve à ses trousses. Finis les sommets d'angoisse avec le coeur qui bat, les jambes qui flageolent lors d'un tête-à-tête inquiétant avec une face de cauchemar, des yeux exorbités et surtout d'énormes canines prêtes à faire leur oeuvre destructrice. Je n'ai plus peur de tout ça!

L'arme imparable se trouve à portée de ma main, dans une poche extérieure de mon sac à dos. Il m'est facile de la saisir et de la diriger vers le monstre qui progresse, inconscient du danger.

Je le plains un peu, car moi, je sais; l'engin a été tout à fait efficace sur le tympan du chien de ma voisine, alors...J'appuie, j'appuie encore, mais cela n'a pas l'air de gêner sa progression. Inquiétude! Des interrogations jaillissent soudain dans mon esprit moins rassuré que quelques instants auparavant; Les piles seraient-elles défectueuses? Serait-ce un vice de fabrication? (c'est bien le moment!) Je suis prêt à renvoyer, dès mon retour, si je suis toujours en vie, l'arme traîtresse à son fabricant. Mais pour l'instant il y a un problème plus urgent à solutionner.

C'est alors que surgit de sous un arbre où il était visiblement en train de faire sa sieste, un autochtone pansu qui braille d'une voix pâteuse:

«Ici, viens ici!... Qu'il est bête ce chien là! «Ici, viens ici!... Et en plus il est sourd!

Le destin m'accable une fois de plus! Que peut en effet l'électronique la plus sophistiquée face aux atteintes de l'âge chez un canidé! Il ne me reste plus qu'à m'éclipser le plus rapidement, creuser un espace de sécurité où je n'aurai plus rien à craindre du fauve en furie.

Moralité: pour tout cyclo désirent utiliser le même appareil, vérifier que le chien destinataire des ondes ultrasons ne soit pas atteint de surdité, ça évitera des surprises!

Jean-Claude MARTIN N°2269, Neuville-les-Dieppe (Seine-Maritime)

VALLE DI FRAELE: EXPLOITATION D'UN «TOPO 2» (1)

Bientôt nous quitterons la route de Bormio où se ruent les automobilistes pressés, Italiens ou non. Ce matin nous allons bon train cependant. La vallée est encore plongée dans l'ombre. Le torrent qui gronde à notre gauche nous apporte une fraîcheur humide. De l'autre côté, sur son promontoire, un village brun, presque médiéval nous salue. Déjà devant nous s'ouvre la plaine verte de Bormio. Sans tarder, presque vivement nous quittons la nationale et le vacarme des travaux de construction de l'autoroute. Pourtant, l'été, Bormio est une ville charmante et animée, ouverte aux promeneurs. Nous la visitons hier.

A Premadio nous faisons l'ouverture de l'épicerie et le divertissement de la fille de la maison. Notre italien est fantomatique et son français évasif, mais le charme et plus encore le soin de la clientèle sont de toutes les langues. Ce gracieux sourire pourtant n'a rien de vénel. Les musettes pleines, le soleil nous réchauffe. Tout de suite nous montons et le goudron finit. La journée commence vraiment et nous sommes économes de nos forces, attentifs au rythme à trouver. La piste large et bien damée serait parfaitement agréable sans les quelques véhicules qui nous passent et nous noient dans la poussière. Ce sont des touristes italiens animés par la perspective d'un pique nique au bord des lacs. Plus tard nous les retrouverons allongés dans l'herbe.

La montagne qui nous domine évoque irrésistiblement un puissant château fort. Les murailles rocheuses, abruptes presque verticales émergent d'une assise large et régulière tapissée d'un vert soutenu. A la jonction des deux s'étend un champ de pierres grises; éboulis géants jetés pour la défense de ce château formidable par quelque colosse. Au fond des douves s'étire la station de Valdidentro et son torrent. Au-dessus de nous, nous apercevons l'échancrure du col. Le Torri di Fraele est une profonde blessure qui coupe la crête et se signale par deux tours quadrangulaires bien appareillées. Sans doute sont-elles d'une époque reculée, mais elles ont été maintes fois remaniées, réutilisées pour protéger la frontière toute proche. Elles occupent une situation stratégique et tiennent le passage de Valdidentro. Vers le haut la route d'accès se distingue à peine sur le contrefort rocheux.

Avec persévérance je discerne enfin une succession de tunnels et les créneaux des parapets. Autour de nous quelques prairies, quelques arbres chétifs encore, puis les cailloux envahissent les abords. Chacun a réglé son allure. Maintenant je suis seul entrevoyant seulement à la faveur d'un lacet qui est devant qui est derrière. Pour peu de temps; un italien enthousiaste à VTT me rattrape. Il se plaint ou me flatte de ce que je roule vite. En tous cas les virages se succèdent et nous parlons de la montagne, du vélo, de l'Europe, de Paris, des siens, chacun dans sa langue; deux soeurs en vérité. Au col ses enfants et sa voiture l'attendent. Adieu l'ami et merci pour l'aide que tu m'apporteras demain, chez ce vélociste où je changerai ma cuvette fixe cassée dans le Stelvio.

Pour l'heure nous contemplons la vallée. Puis réunis nous atteignons presque sans effort la Bochetta (2). Ce col a perdu presque tout prestige depuis que le lac artificiel di Cancan comble la vallée de laquelle il livrait le passage. Le paysage semble très bien s'accommoder des aménagements des hommes. A l'ouest le lac est barré par le barrage à grands appuis de béton du lac supérieur, le Lao di S. Giacomo. Tout autour l'horizon est occupé des hautes cimes arides qui forment la frontière avec la Suisse. La remontée des lacs est aisée et la route en terre très roulante. Nous empruntons le barrage pour gagner l'autre rive.

Ce passage nous transit, une bise froide descend la vallée. De l'autre côté un petit nuage se forme au-dessous de la cataracte de la vanne de trop plein. Rapidement et sans témoin nous atteignons le fond de vallée que limite le passo di Fraele. Nous y reviendrons après une excursion jusqu'au Passo Val Mora. Le chemin, interdit à tous véhicules à moteur, qui y mène, traverse un immense pierrier de torrent puis un petit sous bois moussu, fleuri, ensoleillé, charmant. Quelle bonne idée, Philippe crève.

Au col après un bref regard sur le chemin à chèvres venu de Suisse nous faisons demi-tour.

Nous rejoignons le lac di S. Giacomo où quelques touristes pique-niquent malgré un petit vent frais. Une table est restée libre et nous l'occupons. En ce début d'après-midi la température est agréable et nous atteignons bientôt les 2000 mètres d'altitude; par un chemin qui serpente nous montons rapidement au milieu des conifères. De temps en temps un petit torrent nous tient compagnie. Peu à peu les sapins se clairsemment; le sous bois verdoyant laisse place à un éparpillement de roches qui étincellent. Au fond du val notre chemin se fraye un passage nonchalant entre éboulis et petits lacs. Vers le haut du col, le chemin s'attarde et gagne lentement presque à regret quelques mètres d'altitude encore. Au Passo di Valle Alpissella des promeneurs montent de l'autre versant depuis Livigno. Désolés mademoiselle vous ne retrouverez pas votre gîte si vous descendez de l'autre côté. En revanche nous si, enfin peut être car à descendre trop vite sur les cailloux on crève plus souvent. De nouveau nous retrouvons le lac et continuons d'en faire le tour. Le long du chemin une source moussue coule en une multitude de petits filets. Tant pis les bidons sont vides et l'un de nous l'écrivit: il faut boire. D'ailleurs grand merci à toi, riante source, mon robinet parisien hélas ne te fait pas oublier.

Nous remontons l'étroite valle Pettini. A l'entrée, nous franchissons vélo sur l'épaule un petit pont rudimentaire fait de rondins. Si j'osais, Philippe tu pourrais peut être repasser pour une photo pour le concours fédéral. Merci... et sans rancune, à cette époque je ne savais pas encore!

La pente s'exagère autant que la sente se réduit. Il nous faut pousser le vélo. Le chemin à droite nous semble trop étroit et trop raide, aussi nous le délaissions. Dommage car il mène directement à la Bochetta (Valle lunga et de là au Passo di val Trela). Mais «Topo 2» disait à gauche, donc... En ce qui concerne la grandeur du paysage, on ne perd rien. Un chemin très cyclable dès que plus plat, progresse en corniche à l'aplomb des gorges d'un petit torrent. Nous débouchons de cet univers minéral sur le verdoyant Val Trela, large et profonde cuvette où repose une bergerie isolée. Nous gagnons la maison et un berger nous salue.

Si vous passez par là, achetez votre fromage avant de poursuivre car on ne repasse pas toujours même si on le prévoit. Il n'y a plus de chemin, du moins plus de façon continue. Restent une trace ténue d'herbe foulée, un imperceptible tassement du sol. Le vélo repose une fois encore sur nos épaules. Je tiens à préciser qu'un VTT en ferait tout autant. Il nous faut contourner un marécage. Depuis longtemps il n'y a plus d'arbre, mais sur le versant exposé au sud l'herbe se raréfie à son tour.

Nous rejoignons le petit chemin pédestre qui descend de la Bochetta Valle lunga. Devant, Didier montre du doigt un champ d'edelweiss, derrière, Thierry oublie le marais mais repère, bien au-dessus de nous sur la crête, un groupe de chamois; un petit mouvement d'équilibriste sur le vélo nous conduit jusqu'au Passo di Val Trela. Nous savourons le paysage, surtout la cuvette de Trela dont nous devons encore joindre deux de ses pointes. Puisqu'il n'y a plus de chemin réellement praticable mais une multitude de sentes à bestiaux; nous décidons de suivre la courbe de niveau.

Au-dessous de nous un troupeau de vaches brunes regagne la bergerie. Le temps s'écoule. Nous progressons lentement freinés par un éboulis ou un pli de terrain. Enfin le Passo Trelina s'ouvre sur un autre val, un autre monde. Devant nous s'étale une petite plaine humide, marécageuse qui morcelle en d'innombrables îlots un petit ruisseau. Tout autour, la rudesse des montagnes sèches sert d'écrin à ce havre de fraîcheur.

Hélas pour la Bocche di Trela nous redescendrons par là. Mais le ruisseau se fait torrent et la descente s'avère abrupte. Elle sera courte cependant en compagnie d'un autre troupeau et de son berger, cow-boy Spaghetti sorti de nulle part. Nous retrouvons une route carrossable et mes camarades filent déjà sur ce ruban étincelant au soleil couchant. Encore un instant et ils ne sont plus que trois points qui se détachent sur les glaciers du Piazz, de l'autre côté de Valdidentro. Le temps de photographier et de rêver et je glisse à mon tour longuement puis vivement vers Bormio.

1 - Cf. page 37 Topo 2

2 - Col 1955 m non signalé sur topo 2 mais repéré sur carte TCI D67

VÉLOCITATIS SPLENDOR

Comme dans une encyclique récente - 6 Octobre 1993 - d'un Pape de l'Église catholique romaine sur la morale, on pourrait partir du texte évangélique sur le jeune homme riche dans Matthieu 19/16-22, pour une réflexion sur la beauté du cyclotourisme en rapport avec la sécurité individuelle et collective sur les routes. Il semble élémentaire et nécessaire, en effet, de respecter scrupuleusement les commandements du Code de la Route et autres recommandations des grands prophètes comme Vélocio :

Tu ne rouleras pas à gauche
Tu ne t'engageras pas dans les sens interdits ni dans les voies sans issue
Tu ne brûleras pas les feux rouges
Tu ne refuseras pas les priorités
Tu ne doubleras pas en position dangereuse
Tu ne feras pas d'excès de vitesse
Tu ne pédaleras pas par amour propre...

Le pratiquant du dimanche matin ou de tout autre jour, le pratiquant solitaire ou solidaire d'un groupe ou d'un club pourra toujours ajouter :

«Tout cela, je l'ai observé, que me manque-t-il encore?» et l'Évangile d'ajouter: «Si tu veux être parfait...»

Il y aurait donc une perfection à rechercher, pour un cyclotourisme de qualité qui serait au-delà de la simple observance de la loi, des règlements et réglementations, au-delà de la simple conformité aux règles de la bonne conduite, et ce serait tout simplement la joie de pédaler en toute liberté et vérité pour atteindre le bonheur au-delà du plaisir et des plaisirs...

Une traduction très libre de cette histoire du jeune homme riche en quête de perfection pourrait être la suivante: «Si tu veux être parfait... dans ton cyclotourisme... libère-toi de ce qui t'enchaîne, libère-toi du seul souci de tes performances, libère-toi de la perversion de l'esprit de compétition, libère-toi de la volonté orgueilleuse de te survaloriser aux yeux des autres et... tu découvriras un trésor...

Tu découvriras un trésor chaque fois que tu pédaleras en harmonie, en souplesse, en détente, pour te rendre mieux capable d'être plus attentif et attentionné pour les choses et les êtres que tu rencontreras et avec qui tu partageras les multiples splendeurs de la vie.» C'est précisément l'expérience nouvelle que je viens de faire en Ardèche, fin octobre début novembre, avec toujours au fond de moi ce rêve sans cesse poursuivi d'espérer que le prochain voyage sera meilleur... Il n'est pas évident pour un soliste de pouvoir s'accorder, sans fausse note, en un duo de quelques jours, surtout quand la météo ne vous y aide pas et que le ciel vous envoie sur la cape cycliste de bonnes raisons, froides et humides, de renoncer à des cols amoureuxment repérés sur la carte et convoités avec gourmandise pour augmenter sa collection en guise de palmarès.

J'étais en féminine compagnie : elle «descendait» en Ardèche pour le soleil, pour les couleurs de l'automne, pour un maximum de cols et un minimum de kilomètres, pour le plaisir de la compagnie... Il a bien fallu réviser à la baisse nos prétentions cyclistes, nous ferons mieux la prochaine fois, ce rêve illuminera la traversée de l'hiver. Comme dans tout voyage, les cols et les kilomètres ne sont pas les seules motivations et tout ce qui est autour est un complément indispensable d'émotions qui font de la randonnée une qualité de vie... sauf quand on a encore des problèmes avec les chiens: attention au Tracol, 740m, 07-68 b du guide Chauvot... attention : Danger! Ce n'est pas parce que c'était le temps de la Toussaint mais j'ai sacrifié à la visite de quelques cimetières, ces lieux où l'on dort - c'est le sens étymologique - et que certains cyclos que je connais utilisent tout naturellement comme dortoir. Je me suis encore trouvé dans le cimetière de Privas - même nom, même prénom - Nous n'avons pas pu visiter le musée du protestantisme installé à Pranles

dans la maison natale de Marie Durand «la célèbre prisonnière de la Tour de Constance à Aigues Mortes où elle résista vaillamment pendant 38 ans, de 1730 à 1768» pour affirmer sa liberté de conscience... mais nous avons assisté, en tenue cyclo, à un culte dominical. Nous n'avons pas eu le temps de tout voir du site et des grottes préhistoriques autour de Soyons mais l'excellent Musée permet, en quelques minutes ou quelques heures, de parcourir 150 000 ans d'histoire.

C'est vite passé, 7 jours de vélo, c'est bien court, c'est très, très peu dans une vie, ce ne sont que des miettes dans une carrière cyclo, mais c'est assez pour entrevoir la splendeur de la vérité d'un cyclotourisme de contemplation et de communion, c'est assez pour donner envie de récidiver de multiples fois, surtout que j'ai failli tout perdre dans un accident stupide, ce 9 novembre, au bord de mer entre Cagnes sur Mer et Saint Laurent du Var.

Accident stupide qui n'aurait jamais dû arriver puisque j'étais seul sur une route très large, sans aucun danger possible. Je transportais sur mon porte-bagages un plein carton de documentation pour Amnesty International, je roulais tranquillement, à moins d'un mètre du trottoir... il n'y avait à ce moment là aucune voiture devant, ni à côté, ni derrière et puis... va savoir pourquoi... un grand choc à l'arrière: un vélomoteur qui me percute... emboutit tout l'arrière de mon vélo et me projette à terre... je suis habillé de rouge et il ne m'aurait pas vu...!

Mon vélo est fichu... il avait 20 ans... tué à 20 ans... Je m'en suis bien tiré avec seulement des plaies aux 2 genoux, aux 2 coudes, au poignet et à l'épaule côté droit, à la fesse et au mollet côté gauche et 3 côtes cassées côté droit... Rien à la tête, mes lunettes n'ont pas bougé d'un millimètre sur mon nez. Rien au moral, aucune faute de ma part contre le code de la route mais encore faut-il que les autres en fassent autant... pour que tout le monde roule en toute liberté et sécurité. «Où irons-nous en 94? Il suffira d'être prêt dans sa tête, dans ses jambes et dans son coeur pour que toute route devienne chemin de lumière et de splendeurs, en vérité.

333 Kilomètres - 24 Cols - un duo à trois: le 113, le 2209 et le 2847.

Paul ANDRE
Menton (Alpes-Maritimes)

CHEMINS DE CROIX

SAINT ALEXIS, SAINTE ANNE, SAINT EUSEBE, SAINTE MARIE, SAINT MARTIN, SAINT PIERRE, SAINT SEBASTIEN, SAINT THOMAS, SAINT VERAN, et vous aussi SAN CARLO, SAN BERNARDINO, SAN GOTHARDO, SAN PELLEGRINO (mais pas SIMPLON, ANON !) ora pro nobis pedalaribus.

En ce temps de Toussaint, souffrez que j'honore «mes saints». Pas tous les saints, non, je n'aurais pas assez de dévotion. Je me contente, humblement, de ceux que je «connais» pour les avoir; jadis, invoqués en des lieux où m'ont MENEÉ par des routes qui MONTETS sans trop d'ENCOMBRES leur petit BONHOMME DE CHEMIN - et même de QUATRE CHEMINS, d'opiniâtres, mais ô combien exquisERAN données qui s'achevaient là-haut, sur le HAUT DE NARRION, le HAUT DE RIBEAUVILLÉ, le HAUT DE SALINS ou le HAUT JACQUES, bref, le HAUT DE LA COTE.

Là, et même bien LAS, quand mon vélo s'était fait VENTOUSE, et quand la fatigue m'avait contraint d'adopter à mon corps défendant l'allure de l'ALLIMAS, y ai toujours, cependant, trouvé ma réponse : que de JOLY horizons gagnés en «touchant au PORT», que de belles COURBE admirées tout en BAS au lointain! Parfois, un BELVEDERE m'offrait LA VUE DES ALPES, et chaque fois celle-ci m'ARAVIS.

Rassasié de beautés de la nature, je glissais alors mon COROBIN, et faisais trempette à mon EZE, AULAC ou dans l'ETANG, tandis que séchait mon LINGE sur une GROSSE PIERRE. Avant de me remettre ANCELLE une petite PAUSE les JAMBASZ LONGET à l'ombre d'un FRENE, d'un POIRIER, ou d'un NOYER y fut toujours la bienvenue. L'ERBE des PRES y était tendre. Ne dit-on pas que le bonheur est dans le PRE ?

Que de félicité goûtai-je alors, non pas seulement auprès de ma blonde, mais également au PRÉ DES RAVES, au PRÉ DU HAUT, et dans les si verts PRES SALES et autre PRES DE FROMAGE !

Souvent donc, y ai SOMMEILLER, bercé par le CHANTOISEAU et le son des CLOCHETTES, un CHAL JAUN autour du COU pour ne pas prendre froid. Plus rarement, y ai dormi, sous la TENTES ou dans une GRANGES COMMUNES masse.. Là, nul besoin d'y verser d'ARES, CAMP D'ARGENT je n'avais cure. Mais hélas, point de couches MOLLES. Étendu sur de RAIDS PLANCHES, au MILIEU des courants d'AYRES quand elle n'avait pas de PORTE, je me transportET parfois en songe, dans un château bordé de vertes PELOUSE, peuplé de vieux LAQUETS portant un CHANDELIER. J'étais dans une CHAMBRE, allongé dans de frais draps de LEIN, contemplant avant de m'endormir les JOLY reflets sur la FENETRE ou au PLAFOND, du FEU qui flambait dans la CHEMINEE. Au matin, le réveil était quelquefois pénible. Mon rêve s'était envolé et la fraîcheur de la nuit m'avait SAISIES. Je n'étais pas toujours dans mon ASSIETTE. De surcroît, point de LESCHAUX dans mon BOL pour déjeuner, mais qu'importe.

Plus tard, dans le premier village traversé, un morceau de jambon ALLOS piqueté d'AYES, un carré d'ASPREMONT arrosé d'un BALLON D'ALSACE combleraient vite mon léger CREU. Ce ne sont là qu'ennuis MINEURS. En fin de compte, TOUNET qu'affaire d'adaptation.

En ces lieux élevés, où la nature a gardé ses droits, j'ai souvent fait de bucoliques rencontres: des MENTE religieuses, un essaim d'ABEILLE qui avaient bâti leur nid entre les dents d'une FOURCHE, des AGNEL, des CHEVRES, des BOUC, des CABRIS. D'où sortaient-ils ? De LARCHE de Noé ? Et ce CHAT à l'allure FELINES guettant une colonie de GETS qui voletaient à l'entour d'un GRAND COLOMBIER ! Sans oublier un COQ perché sur un VIEUX TRONC, un BASSET accompagné d'un GRAND SAINT BERNARD, et même un GRAND RENARD pris au COLLET par des CONTREBANDIERS. D'insolites aussi quelquefois, telle celle de ce jeune PAGE affolé qui COURET partout, en poussant de grands CRIE. Cherchait-il SARENNES égarée ? (sa Petite Reine?) ou celle de ce vieux LUTHIER aveugle, dont un PILON rythmait la marche saccadée, et que guidait un PETIT SAINT BERNARD qu'il appelait «GONDRAN».

De tendres enfin, comme celle de MADELEINE, solitaire, qui promenait un LANDOZ, celle de REGINE, aux JOUX si fraîches, dont l'écho des rires flotte sur quelque sommet oublié, tandis que le souvenir de CLEMENCIERE sans fin; En y songeant, la nostalgie me gagne, car je ne fus, de ces filles de l'air et du VENT, que le trop sa JAMAN d'un jour...

Animé par une foi de CHARBONNIERS, et désormais accompagné de ma CHARBONNIERE pleine de CHARME, j'accomplis au fil du temps, bravant à l'occasion les TEMPETES, d'humbles pèlerinages cyclo-touristiques qui m'amènèrent à rencontrer un EVEQUE, qui n'était cependant pas un ANGE, et à la grâce de contempler la VIERGE, qui est NOTRE DAME. Cependant ce fut dur; parfois, car les chemins qui élèvent L'HOMME sont bien souvent semés d'EPINE, et se transforment en chemin de croix, tel celui de LA CROIX, ou tel celui DES CROIX, qui arrive SUR LA CROIX, la CROIX DESSUS, la CROIX CHABAUD, la CROIX DE BAUZON, DE BOUTIERE, DE CHAUBOURET, la CROIX DE LA SERRA, la CROIX DES MOINATS, la CROIX HAUTE, la CROIX FRY, les CROIX MORAND, PERRIN et SAINT CALVAIRE et même au CALVAIRE DE FONT ROMEU. Leur mont des OLIVIER avait nom MONT CENIS, MONT DE FOURCHE, MONT JEAN, MONT LCHAT, MONTFURON, MONTGENEVRE, MONT NOIR ou MONT SION. Certes, ils sont faits de tant de croix, le temps et les chemins qui passent ! En tous lieux du reste. TRE CROCI, CINQUE CROCI, MONTE CROCE DI COMELICO et KREUZWZEG ne témoignent-ils pas de leur douloureuse universalité ?

Vous ne me croyez pas? Croix de bois, CROIX DE FER, si je MENS, que j'aïlle en enfer, ou sois PENDU au gibet de MONTFAUCON ! Mais alors, quelle triste FINS ! Je ne serai rien qu'un HOMME MORT. Je n'aurai pas achevé ma vie en héros, soufflé par une MINE, ou tombé à la BATAILLE, au CHAMP DU FEU, sur ce CHAMPS que l'on dit d'honneur; mais que l'on sait d'horreur. Et alors, Ne sommes-nous par EGAUX sur L'ECHELLE de la mort? Allons, la GUERRE n'est belle et glorieuse que pour les Royaux et BEAULOUIS ou les Chevaliers BAYARD de notre trop flatteuse histoire de FRANCE.

Tu auras BEAUFER, tu n'y entreras pas, petite SENTINELLE. Alors, n'écoute plus ceux qui te MENTE, laisse là ton ARME, quitte ta BONETTE, fuis ton EMBRASURES, fais renaître en toi l'espérance MORTE, et aux appels martiaux de LA REPUBUQUE, préfère l'invitation sylvestre du GRAND BOIS...

Tous les hommes ne sont-ils pas frères où s'étend l'Aile du Seigneur? Alors déploies les tiennes, prends ta bicyclette et pars sur les SEPT CHEMINS à la rencontre de tes SEPT FRERES, aux sept extrémités du monde. Tous te sauront gré de ton NAMIKA LA ttention à leur égard. Elève-toi, et vas à la rencontre de la montagne, car c est une amie SURE. Et que l'esprit te maintienne en sa sainte garde. Car il n'y a que la foi qui sauve quand, soudainement, la route se CABRE, que les PIGNON craquent, que la CHAINE GEMMI, alors que le soleil impitoyable plombe, que sur ton front rougi la sueur perle, et que l'insidieuse plaquette de beurre, imprudemment glissée dans la sacoche, pour ne pas être en RESTEFOND.

Daniel FREZE N°589
Belfort (Territoire de Belfort)

A VÉLO À PLUS DE 4000 D'ALTITUDE !

Après avoir survolé le sud du Groenland et ses icebergs, le DC 10 se pose à DENVER, capitale du Colorado. Dans ses soutes, se trouvent deux cartons, oh combien chers à nos yeux; ils renferment en effet nos vélos !

Cette année, nous avons choisi de réaliser un vieux rêve : parcourir les Montagnes Rocheuses à vélo, en cyclo-camping pendant près de six semaines ! Une bien belle destination, pour deux Urfistes, en... voyage de noces... Les Montagnes Rocheuses forment une barrière naturelle s'étendant du nord au sud de l'Amérique du Nord, depuis le Canada jusqu'au Mexique. Les plus hauts de leurs sommets se trouvent dans l'Etat du Colorado (Mont Elbert à 4 400 m) et aussi les plus hauts cols franchissables à vélo. La température, très douce l'été, permet à la végétation de pousser jusqu'à 3 500 m, et les hauts passages routiers ne sont pas fermés par la neige, même à 4 000 m d'altitude!

Le Colorado est aussi le pays des chercheurs d'or, là où les premiers des pionniers se sont arrêtés dans leur conquête de l'Ouest, attirés par les prodigieuses richesses naturelles du sous-sol. Nous suivrons leurs traces, sur de nombreuses pistes, entre l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique, parcourant ainsi près de 2 800 km, dont 600 km de muletier! Ici, en effet, seul le réseau routier principal est revêtu. De notre voyage, riche en événements, nous ne retiendrons ici que quelques journées parmi les plus marquantes : la visite des anciennes mines d'or, un parcours muletier dans les «San Juan Mountains» à 3 900 m, l'ascension du Mosquito Pass, col à 4 019 m et pour le final, notre montée au Mont Evans sur la plus haute route d'Amérique du Nord, à 4 348 m d'altitude!

AU PAYS DES CHERCHEURS D'OR

Cela fait cinq jours que nous avons quitté DENVER et sa plaine à 1 600 m... Notre acclimatation à l'altitude n'est pas encore complète. Nous le sentons dans les derniers kilomètres du Cottonwood Pass (3 696 m), col dont un seul versant est revêtu. La montée à petit rythme (nos vélos pèsent 40 et 33 kg) nous permet de surprendre de nombreux animaux : écureuils, marmottes et même castors et daims. La descente de ce col constitue le prologue de ce qui nous attend les trois jours suivants: près de 250 km de piste non-stop, et seulement deux villages traversés ! Notre parcours se perd à la recherche de villes fantômes, désertées depuis 60 ans par les mineurs après l'épuisement des filons d'or, et surtout du fait de la baisse du cours de ce métal précieux. Quelques baraques en bois et des entrées de mines sont là pour nous rappeler ces temps héroïques où les hommes travaillaient sous terre à près de 4 000 m d'altitude.

TINCUP et PITKIN sont de beaux petits villages d'une trentaine d'habitants qui ont gardé le style du début du siècle. Ces deux hameaux sont séparés par un col muletier à 3 720 m, le Cumberland Pass, très fréquenté au début du siècle par tous les chariots qui amenaient les mineurs en altitude et qui redescendaient, chargés d'or. PITKIN était à l'époque la gare de la plus haute voie ferrée au monde : le train franchissait les Montagnes Rocheuses par un tunnel percé à 3 600 m. Depuis un siècle, peu de choses ont changé dans la région, et en tout cas pas l'état des routes. Les campings sont très rustiques les «rangers» (gardes-forestiers) ont délimité quelques emplacements dans la forêt, pour chacun une table et un endroit pour le feu, mais pas de confort; il faut pomper pour avoir de l'eau froide, bref, il ne faut pas être exigeant... Surtout, il faut respecter quelques règles élémentaires pour éviter la visite d'ours bruns en pleine nuit; pas de nourriture dans la tente, la disposer si possible en hauteur, accrochée à 3 m dans un arbre... facile à dire! En tout cas, nous prenons très au sérieux ces recommandations: nous lirons dans le journal local qu'un campeur qui avait gardé de la nourriture avec lui, a été tiré hors de sa tente à 2 heures du matin par un ours trop gourmand!

DANS LES MONTAGNES ROUGES

Les «San Juan Mountains» sont les montagnes situées les plus au sud dans le Colorado, à la limite du désert

du Néveda et des Réserves indiennes. Elles sont caractéristiques par la couleur rouge des roches qu'on y trouve, marque d'un sol très riche en fer et en argent. SILVERTON est l'une des villes les plus réputées de cette région: située à 2 850 m d'altitude, son accès est très délicat l'hiver, du fait de deux cols à plus de 3 400 m, le Red Mountain Pass au nord (col de la Montagne Rouge) et le Molas Pass au sud. Un train à vapeur a été construit au début du siècle pour faire la livraison du minerai d'argent à DURANGO, ville située à 70 km de là, aux portes du désert. De nos jours, il n'apporte plus que son lot quotidien de touristes et, à 17 h, après le dernier train la petite ville retrouve son calme d'antan.

Nous séjournons deux nuits à SILVERTON, notre itinéraire prévoyant en effet une boucle en muletier, vers une haute piste à plus de 3900m d'altitude! Seuls les véhicules 4 x 4 peuvent accéder au sommet, alors à vélo, avec une seule roue motrice, à plus de 15% sur la piste empierrée, nous obligeant à la «marche à pied». La rudesse de l'effort est vite oubliée devant le panorama au sommet de «'Engineer Pass», 3932 m ! Jamais nous ne sommes montés aussi haut à vélo (mais quelques jours plus tard, nous aurons l'occasion de dépasser les 4 000 m...) Malgré l'altitude, il n'y a pratiquement pas de neige et la température est douce. L'hiver, par contre, les -20° sont chose courante, c'est ce qu'on appelle un climat continental ! la descente est un véritable calvaire, surtout pour le matériel : nous ferons même du stop et effectuerons quelques kilomètres de la descente en jeep, les vélos solidement fixés à l'arrière. Une fois en bas, il ne nous reste plus qu'à essuyer la poussière sur la chaîne et le dérailleur, derniers signes de notre ascension.

LE MOSQUITO PASS, COL À 4019 M

Une semaine après notre ascension à l'Engineer Pass, nous arrivons à la plus haute ville des Etats-Unis, à 3 100 m, et pourtant située dans une vallée ! LEADVILLE est certainement l'une des villes du Colorado les plus fréquentées par les cyclos français chercheurs de nouveaux cols, à en croire le nombre de récits que j'ai lus sur cette région, avant notre départ.

LEADVILLE est en effet le point de départ vers le Mosquito Pass, unique col des Etats-Unis à plus de 4 000 m, muletier bien sûr! La mise en garde des habitants et le souvenir de notre ascension pénible à l'Engineer Pass nous poussent à louer des VTT. Nous ne le regretterons pas.

La montée est longue de 12 km, pour 900 m d'élévation, rien de bien difficile à priori. Le problème est qu'au début, la pente reste faible. Les derniers kilomètres par contre, entre 3 500 et 4 000 m d'altitude dépassent les 12% de moyenne. L'oxygène se raréfie, le coeur est soumis à rude contribution ; cela ne facilite pas notre ascension. Après deux heures d'efforts et d'arrêts «repos» ou «photos», nous atteignons le sommet à 13 186 pieds (4 019 m). Un panneau en bois nous apprend que ce passage d'altitude était fréquenté depuis très longtemps par les Indiens, puis par les mineurs qui, en plein hiver, y trouvaient souvent la mort. La traversée entre LEADVILLE et FAIRPLAY, sur l'autre versant, demandait plus de 12 heures pour les charrettes. Nous imaginons aisément les conditions hivernales dans ce lieu battu par le vent. Nous ne nous y attardons pas.

C'est sous la grêle que nous regagnons notre tente à LEADVILLE, heureux d'avoir réalisé un vieux rêve.

TOUJOURS PLUS HAUT: MONT EVANS - 4348 M

Le Mont Evans est l'un des plus hauts sommets du Colorado, à 4348 m. Une route, revêtue (ouf!) en atteint le sommet après 40 kilomètres d'ascension à partir d'IDAHO SPRINGS, ville située à 2 300 m d'altitude. Il est fortement conseillé d'être accoutumé à la haute altitude avant de tenter cette «expédition à vélo. Pour notre part, après quatre semaines passées à plus de 2 500 m, cela ne nous pose aucun problème.

Le départ s'effectue très tôt, de manière à éviter les orages qui éclatent vers 13 heures. Nous aurons, en effet, presque tous les jours, notre ration de pluie mais jamais plus d'un quart d'heure durant.

La montée est très régulière (environ 7% de pente) et, au fur et à mesure de notre progression le panorama

devient de plus en plus vaste. Vers 3 600 m d'altitude, nous trouvons les derniers arbres, pins vieux de plus de 1000 ans qui ont pris des formes très tourmentées sous le vent de ces hauteurs. La luminosité devient éclatante. Nous sommes parmi les premiers au sommet, où nous resterons plus de 40 minutes, ne nous lassant pas du paysage et savourant notre plaisir d'avoir gravi la plus haute route d'Amérique du nord ! Le panorama est fantastique : tout est dégagé depuis le Parc des Montagnes Rocheuses à 100 km au Nord, jusqu'à COLORADO SPRINGS au sud. Nous avons du mal à réaliser que nous ne sommes que 350 mètres plus bas que le sommet du Mont Blanc. C'est dans cet endroit exceptionnel que nous rencontrons deux jeunes cyclos australiens, et c'est à quatre que nous passerons les dix derniers jours de notre beau périple, très heureux de partager notre passion du voyage à vélo et d'échanger nos expériences. Eux-mêmes connaissaient bien la France, pour y avoir effectué quelques randonnées, et même PARIS-BREST-PARIS, l'année précédente. C'est à notre tour, d'aller en Australie...

Voilà donc, brièvement résumé, notre périple de 2800 km dans le Colorado et les Montagnes Rocheuses. Plus que les 74 cols franchis (tous à plus de 2000 m et même 50 à plus de 3000 m!), il nous reste surtout le souvenir de nos rencontres avec les habitants, des vastes étendues sauvages et des forêts superbes des Montagnes Rocheuses. Un seul regret : nous n'avons pas aperçu... d'ours! Nous y retournerons !

Hélène et Dominique FARCY
Lille (Nord)

UNE SAISON 93 BIEN REMPLIE

Malgré les conditions climatiques, cette année 1993 fut exceptionnelle : 330 nouveaux cols et découverte de superbes régions :

l'arrière-pays niçois, le pays basque franco-espagnol, le nord des Appenins et la côte ligure.

Voici les plus beaux cols que j'ai réalisés (presque toutes les lettres de l'alphabet sont concernées).

ANDRION :	petite route rugueuse au coeur des Alpes Maritimes
BONETTE :	le plus haut routier avec une tranchée de 6 mètres de neige autour de la cime,
COLLE :	petit pas près de Cassis avec une portion à 20%
DUE SANTI :	belvédère sur la côte ligure
EVOSGES :	le charme du massif du Jura
FRAPPIER :	le plus haut muletier de la saison (2895m) au coeur du Queyras italien
GARDIOLE :	la porte des Calanques, beauté de la nature
HEGUICHOURIA :	rude montée pour accéder à la superbe forêt d'Iraty
ILLOIRE :	la splendeur des gorges du Verdon
JAIZKIBEL :	la sauvage côte espagnole près d'Hendaye
LAUSON :	sur la route des crêtes de l'Assietta au-dessus de Sestrières
MARCHAIRUZ :	au coeur du Jura suisse, vue imprenable sur le massif des Alpes
NOTRE DAME DES ABEILLES :	au pied du géant Ventoux
ORGAMBIDE :	des alpages de rêve au coeur du pays basque
POINTU :	à deux pas du Lubéron
QUATRE VIOS :	de superbes crêtes ardéchoises en direction du Mézenc
ROSSAS :	le calme de la Drôme provençale
SERRE MURE :	petit col ardéchois à rude pourcentage
TEMPETES :	le dernier col de la saison avec le Ventoux sous la neige
URQUIAGA :	de superbes conifères en Navarre
VALDINGARDE :	le splendide massif des Maures
ZOVALLO :	route sinueuse au nord des Appenins

SAINT BERNARD, PARDONNEZ-LEURS S'ILS NE PASSENT PAS PAR LÀ

Certains cols impressionnent par leurs pourcentages élevés et par la somme des efforts qu'il faudra fournir, ou bien encore par le nombre des récits qui y ont été consacrés. D'autres s'imposent simplement par la beauté du site, voire parfois par leur histoire au fil des siècles, comme un certain Petit Saint Bernard.

Il y a maintenant une douzaine d'années, je découvrais les Alpes et ses cols en commençant par un des plus délaissés et des plus boudés. Le nez collé aux vitres de la «Deuche» familiale, les lacets de la N90 m'offraient une vue sans cesse renouvelée sur la cuvette de Saint Maurice, le Val d'Isère, le Roc de Belleface, avant de découvrir le Mont Blanc dans son écrin de roches et de glaciers. Pour cette première ascension d'un col alpin je rageais d'avoir laissé la randonneuse à la maison; à quatre dans la «Deuche» la place était malheureusement comptée! Les mains dans les poches, les yeux rivés sur le Mont Pourri, je me jurais de repasser par là un jour... sur une bicyclette. L'impatience et la frustration étaient à leur comble quand je donnai un violent coup de pied dans un caillou qui traînait sur la route...

Mai 1992 : je viens d'achever la lecture d'un article de P BONHEME consacré à «l'histoire d'un col longtemps oublié». Chaque photographie, chaque ligne me ramène treize années en arrière ; je rêve alors, penché avec nostalgie sur les cartes IGN du secteur et sur le magazine, je revois les lacets, les alpages avec ses troupeaux de Tannes, le jardin de la Chanoussia... Ma décision est prise : le Petit Saint Bernard me servira d'entraînement, avant d'affronter d'autres 2000.

Août 1992 : à Bourg-Saint-Maurice, de grosses flaques témoignent encore de la violence des pluies qui se sont abattues sur la région la veille. Une brume importante a envahi la vallée et y semble confortablement installée. L'ascension du Petit Saint Bernard peut alors commencer. La température très douce ce matin contribue à rendre encore moins pénible les premiers kilomètres de montée. Plus je me rapproche de la Rosière et plus la brume se dissipe, cédant la place à des nuages bas déchirés ici et là par des sommets à plus de 2000. Le soleil fait même son apparition. Au cours d'une halte à la Rosière, je sors la carte de route et je commence à repenser à cet article, et surtout aux photographies qui l'illustraient: ou je poursuis bêtement sur la N90, ou je tourne pour emprunter un sentier qui rejoint un ancien fort d'où je redescendrai vers le Petit Saint Bernard. Tout m'incite à tourner: le chemin sur la carte a l'air praticable, mon «Free Bike» a été construit pour associer dans une même randonnée asphalte et cailloux, les Ténors qui m'ont initié aux «100 cols» m'encourageraient dans cette entreprise... et puis quelque chose m'attire là-haut. Je tourne et j'adopte un rythme très modeste (28 x 28); je laisse rapidement les derniers randonneurs pédestres et un terrain de golf derrière moi. Je quitte le XX^e siècle. Le paysage est fabuleux et bientôt le silence s'impose. L'herbe jaunit, les cailloux et les roches se font de plus en plus nombreux. Grisé par l'altitude et par l'atmosphère étrange qui baigne les lieux, je porte le vélo jusqu'au sommet du Roc noir à 2337 mètres m'attendant à rencontrer quelques légionnaires romains, à moins que ce ne soient des vieux montagnards du V^e siècle avant J.C., ou bien encore une colonne de soldats italiens, allemands ou français. De là-haut la vue est vertigineuse et imprenable et permet de mieux comprendre l'importance stratégique de cette crête et du col en bas. Des sifflements montent d'un endroit où des bâtisses ont été rasées. Je redescends en trombe: ce n'étaient que quelques marmottes, dérangées sans doute par mon intrusion. Je remonte sur le vélo et je franchis facilement le col des Embrasures (73.191/2305 m) avant de stopper net.

Surgissant des nuages, la Redoute Ruinée se dresse au bout du chemin, comme je l'avais rêvé au mois de mai. Le vent chasse les derniers nuages de la matinée. Je franchis l'accès à la forteresse en roue libre pour y découvrir un spectacle des plus fabuleux : la minuscule N90, les bâtiments du col du Petit Saint Bernard, de nombreux petits lacs comme autant de morceaux de ciel accrochés aux alpages et le Mont Blanc dans

toute sa splendeur. Je me restaure en visitant les lieux qui ne sont plus que désolation: la Redoute Ruinée est criblée de balles et de trous d'obus.

Encore impressionné par cet endroit mystérieux, je rejoins une piste de ski au col de la Traversette (73.211/2383m). La descente sur cette piste mal damée (!) s'avère laborieuse mais je retrouve un sentier très roulant assez rapidement pour rejoindre le N90 en aval du monument des Quatre Vents. Des randonneurs sont surpris de me voir là et se demandent probablement d'où je sors, comme sur certaines planches de J. Faizant !

Le coeur un peu serré, je franchis le Petit Saint Bernard quelques hectomètres plus loin. J'ai tenu ma promesse et qui plus est je me suis bien gardé de monter ce col perpétuellement coincé entre deux pots d'échappement, en effectuant un bel aller-retour sur cette N90. Le rêve est devenu réalité; sur la route il y avait un caillou. Je l'ai ramassé. Dans la descente, face au Mont Pourri je l'ai déposé aux pieds d'un jeune garçon qui me regardait les mains dans les poches...

(1) Saint Bernard pour les siècles des siècles Philippe BONHEME - in ALPES MAGAZINE n0 15 (1992) pp 54.

Eric LASTENNET N°3191
Lyon (Rhône)

CIRCUIT V.T.T. EN ANDORRE...

Pour ce circuit prévoir une journée avec pique-nique et arrêts «photo».

Départ d'Andorre-la Vieille vers la Massana - Erts - Pal - Col de la Botella (2069) - Port de Cabus (2301) - fin du goudron - revenir en arrière (300 m) et prendre à gauche le sentier (s2-3) qui mène au Port de l'Ovella (2338)

Du port suivre le sentier de crête s34 qui mène au Cap de l'Ovella (2542) (1/2 heure à 3/4 d'heure selon la forme: 200 m de dénivellation) - Le plus dur est fait!

Le sentier se poursuit en courbe de niveau puis redescend au Coll Petit (2432) puis au Port Negre (2454) où l'on se trouve en haut des pistes de la station de ski d'Arinsal - Passage à la Portella de les Vaques (2435) et descente (R2) puis goudron jusqu'à Arinsal et retour à Andorre la vieille (environ 50 km).

A proximité du Port Negre: Port Vell (2491) et Portella de Sanfons (2585) (3/4 d'heure aller et retour).

Circuit établi d'après les cartes Valls d'Andorra 1:10000 n°5 et 9.

Alain GILLODES N°722
Muret

DE SUZE-LE-CHÂTEAU AU VENTOUX POINT DE VUE D'UN «100 COLS»

L'ESPRIT 100 COLS :

Une clarification d'abord : un adhérent de la confrérie des 100 cols n'est pas nécessairement un grimpeur ailé ni même un obsessionnel pathologique, braqué sur le nombre de cols qu'il va pouvoir inscrire sur ses tablettes au soir d'une randonnée. C'est avant tout un cycliste qui se plaît en montagne et qui aime y pédaler longtemps.

Il n'apprécie pas vraiment les courses de côtes ou les successions de bosses avalées à grand développement, le dimanche matin. Il fait ça, comme tout le monde, faute de mieux et pour se préparer à ce qu'il aime.

Ce dont il a besoin, c'est d'un col ou, de préférence, de plusieurs cols, consistants, tranquilles, lui permettant de reconnaître les zones de végétations successives avec leur accompagnement humain, animalier, floral, d'admirer en béotien la couleur et la structure des roches, quitte à approfondir le soir ses connaissances.

Son plaisir est de suivre une rivière le matin et d'y côtoyer quelques pêcheurs de truites, d'examiner fugitivement fermes et hameaux de montagne, d'être bercé par les cris des corbeaux et par celui des cloches accrochées au cou des bêtes, de goûter à ses premières gouttes de sueur au soleil levant, de traverser la forêt, de surprendre au passage l'écureuil ou le lapin, la biche, le faisan, le renard ou le sanglier, d'atteindre les alpages à herbe rase, de voir des troupeaux en liberté, de s'approcher du ciel et des autres sommets, de se désaltérer à loisir tout en faisant honneur à un bon et vrai sandwich, de s'engager dans les lacets de la descente, de retrouver l'à-pic d'un canyon ou l'ombre d'une gorge, avant le village au croisement des vallées.

Ce n'est pas un pur contemplatif : s'il sort avec un camarade, il se satisfait aussi bien d'être accompagné, que de distancer et il imagine parfois dans ce but une tactique en fonction du partenaire, mais il accepte d'arriver derrière et parfois s'attarde, pris par le décor. L'essentiel pour lui est d'avoir géré au mieux ses forces et joui de ses efforts.

La Vélocio comme défi

Cet état d'esprit retentit sur ses capacités d'adaptation à la vie d'un club ; il se situe entre les promeneurs et les rouleurs. Il aime la chaleur et les voix du peloton les jours de givre, de pluie et de vent glacé ; il participe aux constatations, anecdotes, plaisanteries et silences, mais quand les journées s'allongent, il regarde vers la montagne, comme la chèvre attachée à son piquet.

Voilà qu'il se laisse entraîner dans une randonnée qu'à priori il déteste : la Vélocio : s'imposer un entraînement excessif pour la saison, pédaler sans visibilité, vingt-quatre heures durant, sans véritable repos, subir les pires conditions climatiques... Avec ses copains d'escalade, pourquoi pas ? En fait, la préparation n'a pas manqué d'attraits. Le groupe a négligé les parcours officiels. Il a choisi ses tracés en fonction de ses goûts : des petites routes de cols Audois ou Commingeois, bordées de neige fraîche, aux virages partiellement verglacés ; un raid jusqu'à la mer, à travers les Corbières dépeuplées. Lors d'une sortie de 6 heures à midi, il est resté dans la brume, sauf un instant sur une ligne de crête d'où il a aperçu l'astre énigmatique. Une autre fois, les heures de la nuit ont passé au clair d'une pleine lune, autorisant un babil inhabituel. La pluie a été rare mais le vent a durci certains retours, imposant des relais comme dans un «contre-la-montre» par équipes. Nous avons décidé de ne pas dépasser 250 km dans les sorties de préparation afin d'être surpris par la distance, le jour J. Nous redoutions qu'autrement l'ennui de la répétition ne s'ajoute à celui de la monotonie de l'exercice : s'obliger à garder le même rythme économique pendant vingt-quatre heures !

Nous sommes partis, juste avant 16 heures, avec un vent arrière qui fit merveille: un petit vent d'ouest au lieu de l'Autan de nos prévisions. Nous avons plus d'une heure d'avance à l'entrée de Mazamet: pour rien, car la halte était prévue pour 20 heures. Deux d'entre nous attendirent, sous une pluie qui devenait dense, l'Espace qui convoyait nos repas. Ils virent passer, roue dans roue, la tête dans le guidon, cinq cyclistes oranges.

« Fléchards ? » interrogea l'un d'eux à la volée. Ils allaient si vite que nous n'avions pas eu le temps de répondre. Les autres avaient réservé le kiosque du parc. Jambon. Salade de riz composée avec anchois, olives, thon. Roquefort. Tarte aux pommes «maison». Fruits frais. Eau plate. Les voix résonnaient comme des instruments d'orphéon. Après avoir embrassé tendrement l'accompagnatrice, qui s'en retournait à Toulouse, et ceints les baudriers, c'était le vrai départ de la Vélocio : pour la première fois, nous allions rencontrer la nuit et la traverser.

A Olivier, le grenoblois qui demande où est la Montagne Noire, nous avons montré une masse sombre. Nous sommes montés, descendus, sous une bruine tiède. Nous avons passé le col de la Feline, sans savoir où il était. A Saint-Pons, nous avons bu nos premiers Perrier-Menthe dans l'unique bar tenu par des jeunes Beurs décontractés. Un grand écran de télé débitait des images que personne regardait. Nous avons choisi nos platanes pour pisser et nous avons repris la route noire coupée par nos pinceaux lumineux. Celui de Jean était particulièrement acéré, comme pour déceler les pièces de monnaie abandonnées. celui de Jean-Louis était moins intense mais plus ample: il éclairait pour le groupe. J'ai cru bien faire en me dotant d'un double éclairage que je fais jouer alternativement. Hélas je ne vois que d'un oeil. L'autre faiblit et joue les utilités. Si bien que je finis par éteindre le bon quand je me cale entre un feu arrière et une roue avant: la sensation de la nuit n'en n'est que plus forte.

Il est près de minuit, quand nous atteignons Bédarieux. Nos palais sont à sec. Pour prévenir la déception nous convenons qu'il est impossible de trouver un bistrot ouvert quand nous sommes interpellés, à travers une vitre éclairée, par les cris de gros insectes orangés : la fine équipe de Mazamet n'en finit pas d'achever son repas. Elle fait le spectacle. L'oeil allumé, deux des compères chantent à tue-tête. La table est couverte de bouteilles vides. Le patron, au foie petit et raviné nous livre généreusement ce qui reste de pizza et de tarte aux pommes. Nous nous offrons un thé puis une tournée de Perrier-Menthe, à moins que ce ne soit le contraire. J'accompagne le chœur en tapant la mesure sur un vieux frigidaire. Il y avait longtemps que je n'avais vu des gens d'aussi bonne humeur. Il y a là un sexagénaire, à moins que ce ne soit un septuagénaire bien conservé, qui paraît au bord de l'extase. Nous abandonnons nos compagnons alors que l'hôte se bat avec son percolateur. Cet épisode et l'arrêt de la pluie ont compromis notre cohésion. Chacun part dans la nuit selon son inspiration et les petites lumières s'espacent. Regroupement. Nous faisons la Vélocio, que diable ! Tard dans la nuit, après que Jean-Louis nous ait entraîné dans une descente rapide et un sillage unique, le long de la ligne blanche séparant la route, nous achevons une pause, abrités dans une station-service de Clermont l'Hérault, quand nous voyons débarquer, le regard clair et décidé, les joyeux turlurons. L'un d'eux part mettre une carte de contrôle dans une boîte aux lettres. Nous avons décidé au départ que nous nous passerions de cette corvée, ne tenant pas à la médaille. L'un d'eux nous confie que c'est la seizième fois qu'il pratique ce périple. Un autre nous indique qu'ils font halte chaque année chez leur ami de Bédarieux, en se disant que c'est probablement la dernière fois qu'ils le verront. Il est jeune, pourtant.

Nous reprenons la route ensemble mais des ennuis de phare nous séparent. C'est alors que Jean-Louis, l'enfant du pays se trompe de route. Nous le suivons avec confiance jusqu'à ce qu'un panneau sème le doute: nous sommes vraiment près de Montpellier. Nous éclairons nos cartes. Pas de problème: nous allons retrouver notre route par un raccourci. Je crois distinguer un double chevron : aucune importance. Et nous voilà pédalant, dans la nuit noire, sur une petite route de rien du tout, avec une pente à 8% au moins, et des virages en épingle à cheveux. Jean-Louis semble connaître la route par coeur ; il fonce. Les autres aussi d'ailleurs. Je commence à trouver l'excursion saumâtre. Les odeurs me font imaginer la garrigue et regretter le paysage invisible. Une seule idée me reconforte ; je pense aux autres qui doivent rouler à fond et en vain à notre poursuite sur la belle départementale. Nous finissons par retrouver un revêtement et des bandes de signalisation confortables. La fatigue arrive avec l'aube. François métronome infatigable, crève

pour la première fois. Pendant qu'il répare, je pose ma tête contre un arbre et j'ai brusquement envie de dormir debout.

Nous repartons jusqu'à Saint-Hipolyte-du Fort où nous sommes attendus dans une auberge. Je n'ai pas faim. Je sais que c'est mauvais signe. Aussi, je me force. J'imagine ma figure grise. Je repars, un peu requinqué. Je trouve le paysage quelconque. Il y a beaucoup de voitures qui circulent. Je me demande bien pourquoi. Nous avons droit à une ligne droite qui n'en finit pas. Je trouve que mes compères roulent vite mais d'un côté je les comprends car c'est moche. Heureusement, Jean a l'idée de me parler politique. Voilà un sujet à partir duquel je peux livrer des opinions définitives et me venger immédiatement de cette bête ligne droite interminable. Quand je pense qu'on dit que les politiques ne servent à rien ! Tiens, voilà que ça remonte; ça remonte même fort dans un village.

A présent voici une vraie côte. J'ai mis le troisième plateau. Ça mouline pas trop mal. J'insiste. Olivier qui ramait un peu retrouve aussi une nouvelle jeunesse : le relief lui rappelle le pays sans doute. Nous avons récupéré nos vieux réflexes de randonnées estivales pour basculer en tête dans la descente sur Pont-Saint-Esprit. Au passage, des centaines de cerisiers en fleurs, sans la moindre feuille verte pour gâcher leur blancheur. Après une longue attente, car François, attendu par Jean, a de nouveau crevé, nous recueillons les dernières images : le pont ancien et la vue sur le Rhône, les ceps de vigne nouveaux et nets, prêts pour un tableau, le château de Suze doré sous le soleil, et les cyclistes qui se croisent en pelotons inégaux.

Avant de nous offrir la dernière montée vers le Château nous croisons l'équipe de Saint-Orens, avec notamment André et François, «Junior» pour parler comme le papa d'Indiana Jones, deux fidèles de Thonon-Nice et de nos trans-pyrénéennes. Malheureusement, ils feront défaut avec François, Jean-Louis et l'autre André pour les cols du Cantal, les puys et volcans d'Auvergne et le pays des Copains... en juillet prochain: sciatique paralysante opérée en urgence, paternité, promotion au statut de grand-père, contexte économique.

Les à-côtés du Ventoux

Un mois plus tard, j'ai rejoint d'autres participants à Thonon-Nice, à Rasteau, près de Vaison-la-Romaine, ville qui porte encore les marques de la crue de l'Ouvèze de 1992. J'ai fait route avec Jean-Louis ce qui m'a permis de vérifier qu'on discutait mieux en voiture. L'objectif des organisateurs, des copains de la Fédération gymnique du travail, était d'escalader par les trois côtés le Ventoux. Pédalant pour la première fois dans cette fourmilière de cols, j'ai choisi de me dissocier du groupe pour une boucle solitaire de 150 km qui me livrait depuis Entrechaux : le col d'Os, un cul-de-sac peu captivant, le col d'Ey, un gentil col sans trop de caractère, puis les champs de lavande en grosses boules vertes, les champs d'abricotiers dont les feuilles du dessus sont oranges et les feuilles du dessous vertes, le col de Peyruergue civilisé mais désert, le col de la Chapelle où je m'autorise une halte que met à profit un couple de sexagénaires hollandais pour me doubler, sans espoir de retour, avant le sommet du col de Perty. Au bas de celui-ci, je remplis mes bidons chez monsieur Maigre, un hôtelier corpulent et bienveillant, ami des cyclos si on en croit l'effigie de la FFCT fixée à son mur. Le col Saint-Jean me fait réellement souffrir car le soleil est vertical. Le col de Macuègne me rappelle vaguement le Chioula par Prades. Une superbe descente lui fait suite. Je termine par deux petits cols, jolis et guillerets: le col des Aires et le col de Fontaube pour finir par le pas des Voltigeurs. Je retrouve mes compères au bord d'une piscine.

Le lendemain, j'ai fait le Ventoux par Malaucène. Je l'ai trouvé superbe, à tous points de vue, même si mes jambes étaient lourdes des efforts de la veille et du faux rythme inculqué par la Vélocio. Je reviendrai pour lui mais aussi pour d'autres boucles avec d'autres cols ;

Car, voyez-vous, aux 100 cols ce qu'on préfère: c'est les cols.

Henri GOMEZ N°3318
Saint-Orens (Haute Garonne)

ET POUR QUELQUES «2000» DE PLUS... ON NOUS PROPOSA UNE SORTIE V.T.T. POUR «DÉGOUPIILLER»...!

La «chasse aux cols» était ouverte et certains avaient besoin de quelques «2000» pour pouvoir prétendre intégrer le fameux club. L'Andorre fut choisie comme terrain de manoeuvres, qui offrait, dans un mouchoir de poche, de quoi répondre à toutes les aspirations.

La balade débuta pourtant tout à fait normalement, de façon plutôt classique, sur un macadam lisse aux pentes raisonnables puis sur une piste tranquille dont le tracé à flanc de montagne guidait le regard jusqu'au (déjà !) deuxième «2000». Puis, la situation devint critique...

Il faut dire que, naturellement confiants, nous étions, comme toujours, prêts à suivre Alain, notre guide habituel, sans informations précises et détaillées sur le circuit. Mal nous en prit, purent penser certains; mais cette réflexion a dû être bien fugitive car personne ne choisit l'option d'écourter le circuit pour éviter la partie la plus... sportive quand l'occasion s'en présenta et n'exprima jamais le moindre regret d'avoir participé.

Maintenant nous savons que lorsqu'on part pour «dégoupiller» il faut: - maîtriser parfaitement la technique de portage du VTT - être au «top» de sa forme physique, - ne jamais s'étonner ou se décourager quand on nous montre là-haut, très haut et très loin devant, l'objectif à atteindre, - savoir que les «2000» ça se mérite, que, quand on en a atteint un, il y en a au moins une demi-douzaine à portée de roue qu'il serait vraiment, mais alors totalement stupide de ne pas cueillir à cette occasion.

...Donc, après une matinée sereine et sans surprise, ce mercredi 18 août, commença vraiment l'épisode «dégoupillage», qui nous permet de vérifier la signification de l'expression «sortir des sentiers battus». Imaginez....

Vous chargez le vélo sur l'épaule et commencez une ascension laborieuse pendant laquelle, tandis que vous trimez, trébuchez, suez, pestez, soufflez et souffrez, vous voyez les maîtres ès-VTT s'éloigner lentement mais sûrement, vous distancer avec une aisance contre laquelle vous ragez de ne rien pouvoir faire, vous attendre de loin en loin et vous encourager gentiment d'un «allez, on est presque arrivés» (formule dans laquelle vous vous dites que le - presque - est de trop), et vous féliciter quand, enfin, lorsque vous avez cessé d'y croire, on vous annonce que vous êtes au col.

Alors là, la satisfaction ressentie est intense. Une fois remis de l'ascension, quand votre coeur se remet à battre à un rythme raisonnable, que vous avez suffisamment repris votre respiration pour pouvoir prononcer un «qu'est-ce que c'est chouette !» audible et intelligible quoique totalement dépourvu d'originalité, avant d'attaquer le col suivant, vous savez que vous avez eu raison de céder à ce genre de folie qui, outre la satisfaction toute légitime d'avoir franchi ce «2000», vous permet de contempler de splendides paysages.

«Dégoupiller» est une activité dont, la première fois, on ne soupçonne pas toute la portée (!) et toutes les conséquences.

Une fois le baptême passé, on sait si on a attrapé le virus... ou non! Ce jour-là, nous inscrivions neuf cols supplémentaires, dont huit «2000», à notre palmarès.

Chantal SALA N°3674
Muret (Haute-Garonne)

UNE NOUVELLE SÉRIE DE COLS...EMBOURS (SUITE & FIN ??)

- Les «Kamikazes» en VTT = CLUB DESCEND COLS.
 - Se changer entièrement en haut des cols = INDÉCENT COL POUR UN DES CENTS COLS.
 - MONTER un col comme un cheval au galop = UN PUR SANG COL.
 - Ceux qui ne roulent qu'en plaine = CLUB DES SANS COL.
 - Le chemin départemental 100 qui dessert le Col de Tramassel, dans les Hautes-Pyrénées: UN D 100...COL.
 - Le chemin départemental 100, près d'Evreux: UN D. 100 D'EURE.
 - Si j'ai l'appréhension dans une descente: UN CON ... DESCENDANT
 - Lorsqu'il y aura un 2ème col dans le Pas de Calais: LES COLS DES MINES.
 - Rendez-vous des 100 cols en l'an 2000?: LA HOURQUETTE DANS SIX ANS.
 - Le magnifique paysage en montant le Revard par Plainpalais : LE COL BEAU ET LE REVARD ;
 - Un col vaincu : LE COL MATE.
 - Expérimenter un col, c'est le COL . . LABO (surtout pour la Croix de Fer).
 - Vue sur la presqu'île depuis les cols avant Hyères: LES COLS ... et GIENS. Ces collégiens qui soutiennent LES COLS LIBRES, mais luttent contre LES COLS PRIVÉS.
 - Au Pays Basque, un col se dit souvent LEPOA, donc...
 - Un col basque embaumant les genêts = LEPOA.. DE SENTEUR.
 - Un col basque avec panneau indicateur = LEPOA... LU
 - Mesurer un col basque à l'altimètre = LEPOA... ET MESURE
 - En cas de divorce, l'avocat d'un sanglier est-il pour SON PORT (SOMPORT) ou POUR TA LAIE (POURTALET)?
 - Abri-bus scolaire entre St-Etienne et Annonay = L'ECOLE DE L'ARRET PUBLIQUE.
 - Seul col sponsorisé par les Rillettes Lhuissier = COL DES SAISIES. (mais avons-nous les mêmes valeurs?)
 - Avoir les oreilles bouchées entre Luchon et Arreau = COL DE PAIRES SOURDES.
- Et méfions-nous qu'une forme en dents de scie amène parfois qu'une défaillance dans un col... guette sans signal,
mais qu'absorber un coup d'aqua fraîche remet d'aplomb (le) monde... entier !!!

Raymond COCHET N°2765
Jurançon (Pyrénées-Atlantiques)

«CYCLO ÉCHANGERAIT 3 COLS CONTRE 3 CÔTES»

Telle aurait pu être libellée l'annonce que j'aurais fait passer dans le quotidien local de la ville de Moutiers!

Cette annonce pourrait sembler généreuse à tout profane de la chose cycliste mais en réalité elle était très intéressée pour un membre des 100 cols: elle m'aurait permis en effet de continuer mon brevet de 1000 km alors que je devais laisser partir mes quatre compagnons de route et rallier Arles par le train; j'avais néanmoins pu terminer le mer-montagne Port St Louis du Rhône/Cormet de Roselend organisé par le cyclo-club arlésien, amère consolation...

Tout avait pourtant bien commencé en ce vendredi 9 juillet 1993 sur les coups de 5 heures du matin devant le théâtre d'Arles. Il faisait beau et malgré l'heure matinale la température était déjà très agréable annonçant la canicule pour la journée dès que le soleil se serait élevé dans la limpidité d'un ciel bleu d'azur.

Notre équipe était formée de quatre sociétaires du C.C. Arlésien: Françoise, Robert, Raymond et moi-même et de Florence, la soeur de Robert, licenciée au club vauclusien de Caderousse. Nous étions partis seuls, en autonomie complète sans la traditionnelle voiture porte-bagages pour nous attendre chaque soir à l'étape.

Après avoir rallié Port st louis, point de départ de notre «Mer-Montagne» nous remontions plein nord par Arles, Avignon, Bédarrides, Valréas pour atteindre Dieulefit, terme de notre première étape longue de 210 kilomètres.

Florence et Robert caracolaient allégrement en tête; plus jeunes et surtout plus chevronnés que nous trois autres, ils imprimaient une allure régulière et facile: leur grande expérience acquise dans des brevets prestigieux (toutes les «René Vietto», et un PBF pour Florence) leur permettait de jouer les capitaines de route et de nous entraîner bien abrités dans leur sillage. Dieulefit fut atteint dès 17 heures, le mistral seul obstacle majeur possible ayant décidé de ne pas nous freiner dans notre progression.

Après une bonne nuit de repos à l'auberge des Brises (à recommander aux cyclos pour l'accueil et la nourriture pour un prix modique) nous repartons direction Chambéry notre 2ème étape. Dans la nuit un orage d'une rare violence accompagné de bourrasques de vent impressionnantes avait totalement changé les données de la météo, Jupiter et Eole ayant conjugué leurs efforts pour nous rappeler qu'il faut toujours compter avec Dame Nature!

Sous la pluie, à l'aube naissante, nous entamons la sortie de Dieulefit par les petits cols du Pertuis et de Ventabreu puis de Boutière; avec nos gilets et K-Way ces modestes escalades nous donnent un avant goût de ce que sera notre journée face au vent et sous la pluie.

Une première crevaison m'immobilise à Bourdeaux et avec les sacoches arrières la réparation s'avère plus longue que de coutume.

Nous atteignons Crest, charmante bourgade en plein jour de marché où nous faisons tamponner nos brevets et en profitons pour prendre un nouveau petit déjeuner. La pluie qui avait cessé un instant, redouble de vigueur dès notre départ, nécessitant un nouvel arrêt K-Way. Nous traversons Chabeuil puis Romans (sans histoire !) et l'heure du repas approchant nous sommes attentifs à la moindre pancarte annonciatrice du restaurant désiré; nous le trouvons enfin à St-Lattier et le temps de savourer qui une entrecôte, qui une truite ou un quart de poulet tout en soufflant un peu, nous reprenons nos montures.

La pluie nous rattrapa au contrôle de Tullins pour ne plus nous quitter jusqu'à Chambéry. Elle se fit de plus en plus battante pour atteindre son paroxysme dans le col de Couz où après la sortie du tunnel ce fut

vraiment le déluge avec une visibilité réduite à 30 m ! Les organismes étaient fatigués, après la canicule de la veille, par cette pluie continuelle et la chute brutale de la température si bien que la belle descente sur Chambéry qui aurait dû être un régal fut une galère avec en prime une circulation automobile intense tous phares allumés qui en plus des écluses qui nous tombaient du ciel venaient nous asperger dangereusement par de larges gerbes d'eau glaciale; risquant à chaque croisement ou dépassement d'être déséquilibrés par le souffle et l'eau, nous descendions à faible allure, tendus et trempés.

Dans Chambéry la situation ne s'améliora pas en ce samedi soir et tout en recherchant notre hôtel mal indiqué nous commençons à trouver le temps long. Frigorifiés, trempés comme des soupes, le muscle raide et le réflexe amoindri l'incident survint au passage de rails en courbe; je chutais lourdement, ma roue arrière ayant ripé sur l'acier glissant, Françoise m'évita de justesse ainsi qu'une voiture qui nous suivait. M'étant relevé d'un bond dans un réflexe inconscient je fus rassuré : rien de grave ni à moi, ni au vélo, pas de fracture apparemment juste une douleur vive à la hanche et au coude gauche, points d'impact sur le sol. Remis en selle nous arrivons enfin à l'hôtel où nous retrouvons le chaud et le sec. Tout dégoulinant et crottés nous croisons les regards étonnés, voire ahuris des touristes déjà attablés pour le dîner; il est en effet déjà 19 h 30!

Après une longue et bouillante douche salvatrice, nous retrouvons forces et bonne humeur en enfilant des vêtements secs et chauds; quel bonheur et quelle détente après cette dure journée rendue difficile par les conditions météo exécrables; pour ma part je constate les dégâts dus à ma chute: un gros hématome à la hanche et des éraflures au coude mais rien d'alarmant, une bonne application de Synthol devrait atténuer la douleur qui se fait plus vive, et nous passons à table avec un gros appétit.

Toute la nuit la pluie tombera et nos chambres sont transformées en sèche-linge. Au petit matin le plafond est au plus bas et nous décidons de prendre notre temps pour le copieux petit déjeuner dans l'espoir d'une amélioration de la situation. Effectivement vers 8 h 45 la pluie cesse et nous quittons l'hôtel sous un rayon de soleil à 9 heures.

Moins d'un quart d'heure plus tard, en pleine ville, nouvelle crevaison de ma part et toujours à l'arrière bien sûr! Après réparation je ne fais pas trois kilomètres que mon pneu arrière éclate je ne sais pas pourquoi : peut-être étais-je trop gonflé ? Nous avons mis 8 kg au gonfleur d'un garagiste bien complaisant, nouvel arrêt; je mets le pneu neuf que j'avais emporté et une nouvelle chambre neuve et nous regonflons à 7 kg. Cette fois-ci toujours chez un garagiste (il est bien utile d'avoir sur soi l'embout adéquat) car il est souvent difficile d'atteindre les 7 kg avec une pompe à main surtout lorsque l'on est fatigué...

La pluie se remet à tomber, les K-Way ressortent et il est déjà 10 h 30 quand nous quittons les faubourgs de Chambéry. Nous avons 3 heures de retard sur l'horaire prévu et nous devons être au sommet du Roselend à 16 h 15 terme de notre Mer-Montagne; un rapide calcul nous indique que nous n'y serons pas avant 19 h 15 et si tout se passe bien. La pluie ayant cessé nous enlevons les K-Way et après avoir traversé Challes-les-Eaux et Montmélian à bonne allure nous appuyons sur les pédales au maximum pour reprendre du temps sur les longues lignes droites qui longent l'Isère; le train est rapide et bien soutenu et les kilomètres défilent, le moral de l'équipe remonte... A hauteur de Frontenex la N6 est interdite aux cyclos et nous devons bifurquer à regret sur la gauche pour suivre la D 990. Il est midi et nous cherchons dans le village un restaurant: il y en a deux mais ils sont fermés ! C'est dimanche et nous avons la désagréable surprise de constater que tous ces établissements, pizzeria-comprisés sont fermés et ce jusqu'à Albertville que nous atteignons vers 12 h 30.

Après moult pérégrinations à travers la ville, de la patinoire olympique à la gare nous trouvons enfin le restaurant ouvert tant recherché où malgré une restauration dite «rapide» nous attendrons plus d'une heure pour avoir une omelette et une salade de tomates, sans commentaire!

Il est près de 15 heures lorsque nous quittons Albertville et le moins que l'on puisse dire c'est que nous n'avons pas la forme olympique. Le temps, lui, est redevenu plus clément et le soleil commence même à

darder quelques uns de ses rayons.

Dès la sortie de la ville après le virage à gauche, la route s'élève brutalement; nous enlevons une nouvelle fois nos K-Way et entreprenons la longue montée vers Beaufort que nous atteindrons à 16 h 30! J'ai de plus en plus de mal à suivre mes amis et je décide de m'arrêter pour prendre un thé bouillant et manger une pâte de fruit puis une pâte d'amande pour récupérer un peu mais le doute s'installe dans mon esprit: pourrais-je passer le Méraillet puis le Roselend dans de bonnes conditions ?

Je sais par des amis de la Léchère rencontrés à Jausiers, 15 jours plus tôt lors du BCMF du Mercantour qu'ils sont redoutables avec des passages très pentus; deux chevrons placés à trois reprises sur le tracé de la carte Michelin semblent confirmer mes craintes.

Dès les premiers hectomètres après la sortie du village, la pente est rude. Robert qui me voit en difficulté décide de rester à mes côtés tout en m'encourageant; je m'arrête à plusieurs reprises pour reprendre mon souffle (qui est de plus en plus court), boire et m'alimenter; le col est long de 11,500 km depuis Beaufort et les derniers lacets me paraissent interminables, enfin voici le sommet d'où l'on découvre tout à coup un paysage de rêve avec le lac et la montagne tout autour; l'endroit est féérique, irréel, on se croirait au bout du monde... Florence, Françoise et Raymond sont déjà l'auberge en haut du col et dégustent une boisson chaude: nous en ferons tout autant Robert et moi-même.

Par les fenêtres panoramiques de l'auberge l'on peut admirer tout à loisir la nature à l'état pur; la beauté du site est remarquable et le lac d'un bleu profond dans l'eau duquel se reflètent les sommets enneigés nous fait penser à un bijou dans son écrin. Après la rituelle photo devant le panneau du Méraillet (qu'il nous faut remonter sur 300 mètres) nous attaquons le Cormet de Roselend qui commence... par une descente jusqu'au niveau du lac pour remonter en face sur les flancs de la montagne qui bouche le vaste cirque; la pente paraît moins raide car la route s'élève en lacets et de plus on voit le sommet ce qui est toujours rassurant. Nous y arrivons sans trop de peine et nous prenons une nouvelle photo devant le monumental panneau de pierre indiquant l'altitude. Il n'y a en ce haut lieu battu par les vents ni bistrot, ni boutique souvenirs pour attester notre passage au terme de notre Mer-Montagne.

Il est 19 h 15 et nous sommes donc arrivés dans les temps mais Dieu que le vent est glacial et la température basse. Il est vrai qu'il a neigé toute la nuit précédente et que la pellicule blanche vient lécher jusque les abords de la route alors que tous les sommets environnants sont recouverts d'une épaisse couche immaculée et blanche...

Nous enfilons tous les habits chauds que nous avons, y compris gants d'hiver et bonnet de laine et entamons sans nous attarder la longue et sinueuse descente sur Bourg St Maurice. Il y a 20 km de route truffée de nids de poules avec des lacets en épingles à cheveux très serrés ce qui rend cette plongée très dangereuse. Nous sommes frigorifiés et n'arrivons pas à nous réchauffer tant que nous n'atteignons pas les hauteurs qui surplombent Bourg St Maurice nichée au creux de la vallée.

Au terme de cette 3ème étape nous sommes heureux de traverser la rue principale où les restaurants et auberges exhalent d'agréables et chaudes odeurs de cuisine comme autant d'invites à venir nous réchauffer et nous restaurer au coin d'un bon feu devant une table bien garnie!

Pour atteindre notre hôtel situé à Seez il nous faudra remonter sur 3 kilomètres les premiers lacets du col du Petit St Bernard mais ce dernier effort de la journée nous sera bénéfique en nous réchauffant complètement.

Le patron du relais du Villard nous accueille avec satisfaction et son inquiétude à notre égard n'est pas feinte car il est déjà 20 h 30. Les vélos remisés au garage de l'hôtel nous gagnons nos très très confortables chambres pour une nouvelle et longue douche bouillante toujours aussi agréable et revigorante. Mais mes douleurs ne font que s'amplifier malgré les applications du Synthol de Florence; j'ai de plus en plus de mal à récupérer et je ne dormirai pratiquement pas de la nuit.

Au matin je suis sans force et je suis soulagé lorsque le patron nous informe que l'Iseran est bloqué à 1800 m avec 80 cm de neige (2 mètres au sommet) et que les gendarmes interdisent toute circulation. Nous décidons donc de redescendre par Moûtiers pour atteindre la vallée de la Maurienne par le col de la Madeleine qui lui n'est pas fermé et rejoindre Valloire par le Télégraphe, terme de notre 4ème étape.

J'espère un répit sur le trajet Bourg St Maurice Moûtiers où il n'y a pas de grosses difficultés mais mes forces me trahissent et mes douleurs ne font que s'amplifier.

A chaque petite bosse je décolle inexorablement, incapable de suivre le rythme de mes camarades; dans ma tête ma décision est déjà prise: même si j'ai du mal à m'y résoudre, j'abandonnerai à Moûtiers.

Tout en roulant je fais part de mes intentions à Raymond qui hoche la tête d'un air d'acquiescement, il a compris que ses encouragements ne me seraient d'aucun secours tant il peut lire sur mon visage ma détresse et ma fatigue. Pour la forme mes trois autres compagnons m'invitent à tenter de poursuivre mais rien que l'idée d'escalader la Madeleine sous la pluie et la neige au sommet me devient insupportable.

A la gare de Moûtiers, j'abandonne mes amis et les vois partir avec une grosse peine; ils finiront les 1000 kilomètres dans de meilleures conditions malgré un passage très difficile en haut de la Madeleine sous une tempête de neige; ils auront meilleur temps dans le Télégraphe et après Valloire le soleil les accompagnera dans le Galibier. Ils retrouveront le beau temps à Briançon pour finir de Digne à Arles sous la canicule retrouvée.

Quant à moi installé dans le train à 14 h 21 mon calvaire se termine rentré à Arles à 19 h 24. Je n'ai qu'une hâte passer une radio de contrôle. La nuit est horrible je ne peux m'allonger tellement la douleur est forte.

Le lendemain matin mon ami cyclo, le rhumatologue-radiologue Michel MAGUB m'annonce le verdict 3 côtes cassées, il a du mal à croire que j'ai pu faire Chambéry - Bourg St Maurice par le Méraillet et le Rose-land dans cet état. Moi je comprends mieux mes douleurs et ma défaillance.

Huit jours avec une bande élastoplast, des anti-inflammatoires, calmants et décontractants pendant 15 jours me calmeront définitivement. Je reprends goût à la vie et au vélo, moi, qui pensait déjà le mettre au clou!

Mais à l'instar du Roi d'Angleterre Richard III qui au soir de sa défaite sur le champ de bataille de Borsworth, offrait son royaume pour un cheval, moi le modeste chasseur de cols j'aurais bien volontiers échangé mes trois cols si douloureusement acquis contre 3 côtes en bon état ce qui m'aurait permis de terminer avec mes amis mon brevet de 1000 kilomètres et évité d'être réduit à l'inactivité cyclotouriste pendant plus d'un mois.

Cependant il ne faut pas se plaindre car à la réflexion cette chute aurait pu avoir des conséquences beaucoup plus graves!

La vie continue et la chasse aux cols reprendra en 1994 ! Montagne quand tu nous tiens...

Philippe DEGRELLE N°3165
Arles (Bouches du Rhône)

AVIS DE RECHERCHE

Après un dimanche de Pentecôte bien rempli: 236 km par les cols de la Cayolle, Champs et Allos, je décide d'accompagner Raymonde dans l'ascension de son 51ème col. Nous quittons Embrun sous un soleil généreux et empruntons pendant quelques kilomètres la route conduisant au Parpaillon. Arrivés à hauteur de St André, un panneau indicateur nous invite dans la forêt de Saluce; Tantôt dans les mélèzes, tantôt par un chemin en corniche, nous gravissons peu à peu le col de la Coche en profitant de splendides panoramas sur le lac de Serre Ponçon et les courbes harmonieuses de la Durance. C'est vers 13 h que nous atteignons les 1781 mètres du sommet.

Si la randonnée est terminée pour Raymonde, celle-ci a deviné mes intentions: les cols de Valbelle et de Chérine sont à quelques coups de pédales et elle sait que j'affectionne particulièrement les «2000».

Malgré une monture peu appropriée à ce genre d'expédition (vélo de course, pneus de 22, pédales automatiques, 42-26), un esprit d'ouverture et de liberté me pousse vers de nouvelles conquêtes.

La piste est relativement roulante les premiers kilomètres, et ce n'est pas un «portage» de 100 mètres qui va me décourager! Pra-Mouton n'est déjà plus qu'un souvenir lorsque je rencontre un garde forestier: « Vous espérez arriver à Risoul ? » « Ben oui, pourquoi pas ? » « Le chemin est mauvais et quelques torrents le traversent ».

Dis donc, j'en ai vu d'autres: la caillasse au col de Cristol, une tempête de neige en plein novembre au Parpaillon... Il me fait sourire ce brave homme, d'autant plus que 500 mètres plus loin un pipi de coccinelle me barre la route. J'accélère et hop le tour est joué!

Poursuivant mon petit bonhomme de chemin, la nature se montre vraiment généreuse. Loin des grands boulevards tels que Vars et Izoard je découvre une montagne authentique par ses alpages, ses cascades, sa flore et la présence de mes petites fi-filles les marmottes m'incite à siffloter. Pour ces derniers instants de vacances, je suis noyé de soleil et de ciel bleu, bref je suis sur mon nuage.

Tout à coup à la sortie d'un virage j'aperçois un torrent:

« Oh, il a l'air sérieux celui-là » Effectivement après avoir délaissé mon « cheval » dans le talus je constate les dégâts. Impossible de le franchir. Je lance une grosse pierre dans l'eau, le courant l'emporte aussitôt.

En descendant le long du torrent j'espère trouver un passage. Les chaussures munies de cales et le vélo sur le dos rendent mes déplacements difficiles et la pente abrupte n'arrange rien. Après une bonne 1/2 heure je suis prêt à jeter l'éponge puis me vient une idée ou plutôt une folie. Au lieu de l'éponge c'est mon vélo que je vais jeter par-dessus la flotte! Ah oui ça c'est une bonne idée! Je prends la précaution de trouver un passage beaucoup plus haut dans la montagne; ça y est ! J'y suis. Mon Dieu et s'il y a de la casse? Ouf! Que d'émotions. Cette fois mon 56ème 2000 est annoncé. La pente s'accroît mais peu importe j'ai retrouvé le moral. Sur un panneau indiquant le chemin parcouru je lis « piste très dangereuse - vous circulez à vos risques et périls ». Le plus dur semble passé. Quelques marcheurs cassent la croûte près d'un refuge et malgré un dernier passage humide (vélo sur le dos, chaussures et chaussettes à la main) je pose mes roues au col de Valbelle.

De suite je suis intrigué par la neige sur le versant nord. Retourner à Embrun par le même chemin ? Certainement pas.

Surtout que des traces de pneus sont très visibles dans la gadoue. Ici impossible de rouler. Après un tournant sur la gauche c'est la catastrophe. Que de neige ! La montagne à gauche, la neige au centre, le ravin à droite. Et pourtant ça doit passer: des traces de pas et de vélos. Je progresse péniblement. Un pied à la fois,

m'agrippant avec la main gauche dans la neige et portant le vélo au bout de mon bras droit dans le vide, je vis des moments de détresse. J'ai envie de crier au secours, mais à quoi bon?

Je suis tout seul. Lâcher mon vélo est peut-être la solution pour m'en sortir; Cols, montagnes, paysages ne comptent plus. Même les marmottes ne sont plus que de vulgaires cabots croisés le dimanche matin ! Il faut me sauver. Heureusement Raymonde sait où je me suis aventuré. Je pense aux émissions de Télévision «la nuit des héros, les marches de la gloire».

Si je tombe, seul l'hélicoptère peut me trouver. Dans quelques heures, je verrai peut-être les sauveteurs de Briançon. Après maints efforts je parviens à me dégager. J'aurai encore quelques frayeurs avec de la neige jusqu'aux genoux et de superbes glissades dans la boue, mais je perds de l'altitude. Je franchis le col de Chérine et retrouve enfin une route en meilleur état.

A présent je plonge à plus de 70 km/h vers Guillestre. Mais qui sont les cinglés à s'être aventurés du côté du col de Valbelle en cette fin de mois de mai ???

A. MASUY N°2990
Embrun (Hautes-Alpes)

COLS D'ITALIE EN SÉRIE

L'Italie est décidément un terrain de chasse privilégié. Il suffit d'acquérir un atlas de l'Italie du Nord, de pointer les cols (il faut se procurer le catalogue auprès de Georges ROSSINI) et de prévoir un lieu de villégiature en fonction du tableau de chasse. Ainsi tout en résidant au bord du lac de Garde vous êtes à une centaine de kilomètres des célèbres Dolomites mais aussi à une cinquantaine de km d'un autre lac, le lac d'Idro.

Nous nous rendons jusqu'au village d'ANFO (rive ouest). Alors commencent les choses sérieuses car une montée de 11,5km nous fait passer de 391 à 1410 m tout en ramassant 4 cols. Au refuge de Baremone la pente s'adoucit mais le goudron disparaît, il réapparaît de temps à autre mais la chaussée reste largement confortable jusqu'à une série de petits tunnels. Le goudron est présent jusqu'au sommet du col de Dosso Alto mais la descente au Passo del Maniva est rendue malaisée par les cailloux. La montée au Passo di Dasdana constitue un sacré morceau. A partir du Goletto delle Crocette nous quittons à nouveau le goudron mais nous enfilons 7 cols à plus de 2000; malheureusement la présence de quelques voitures gâche un peu la beauté du paysage. Un bon rafraîchissement pris en compagnie d'un cyclo italien avec lequel nous avons fait une partie de la route fait glisser la poussière.

Une dernière remontée puis une longue descente nous ramène à Anfo.

Bilan de la virée : 78 km, 18 cols dont 7 à plus de 2000 m.

Jean-Claude PRAST N°3237
Sallanches (Haute-Savoie)

LA RÉUNION «L'ILE AUX FORTES SENSATIONS»

CYCLO-RUN : Je faisais partie des 22 heureux cyclos participant à cette 1ère découverte de notre si loin (10 000 km), si beau (volcans sous les Tropiques), si haut (3069 m) Département Français de l'hémisphère sud.

Voir à ce sujet l'encart révélateur, et oh combien tentant pour notre Confrérie Montagnarde, parue page 17 - revue Cyclotourisme Juillet-Août 93. Merci Louis ((ERUDEL Organisateur) ce fut formidable! Un vif conseil est donné à tous nos amis(es): La prochaine CYCLO-RUN (2ème): Année 1995 Allez-y (pas trop nombreux!) les sensations fortes y sont garanties..., ça grimpe partout dans cette île! Et qu'est ce que c'est beau!

Vendredi 26 novembre 1993 - 6 heures. Je dévore le petit-déjeuner à mon hôtel de St-Pierre, au sud de l'île, au pied du Piton de la Fournaise, le volcan en activité permanente de la Réunion. Mes amis CYCLO-RUN sont presque tous rentrés il y a quelques jours à Paris, retrouver cette froidure et ce crachin hivernal sévissant en Métropole paraît-il. Moi je suis resté... L'océan indien, face à moi, est d'un bleu intense sous un magnifique soleil déjà levé.

7 h : départ pour la longue montée qui m'attend. Cette fraîcheur matinale (relative !) tombe à pic.

8 h : arrivée au Tampon après 13 km d'une montée raide. J'ai fait plus de la moitié de la montée à l'ombre (divine surprise !) sous les arbres, les fleurs (tous superbes) bordant la très belle route. Cette grande 4 voies à chaussées séparées, à forte déclivité, conduisant à la ville du Tampon, serait une «autoroute de rêve» chez nous... La pente devient moins raide à présent Ouf! Les villages se succèdent: «le Onzième», le «Douzième», le «Quatorzième», le «DIX SEPTIEME» (les oubliés ont-ils été «avalés» par le volcan?) Les premiers pâturages de LA PLAINE DES CAFRES (une «plaine» très pentue !) succèdent à présent aux champs de cannes à sucre : incroyable, plein de vaches normandes (d'aspect) et de pâturages bien gras et bien verts tous alentours!

Qu'elle était belle cette ancienne N3 très récemment défoncée pour que les voitures roulent plus vite... Village du «DIX NEUVIEME» : 1093 m : entrée dans les nuages. Le véritable frais arrive... impensable sous les Tropiques! St-Pierre, l'Océan Indien tout en bas... Dommage: j'étais «en avion»!

Bourg-Murat: 1559 m : (après traversée du village du «Vingt-Troisième» dans les nuages opaques) c'est ici qu'est située «la maison du volcan». Long arrêt permettant de faire rimer Sport, Culture et Repos Pendant ce temps, les nuages disparaissent... La température re-grimpe. Là, prise de la petite (mais superbe) «route Forestière du Volcan» très longue, très raide... Arrêt pique-nique près des bassins d'eau pure de la Ravine Blanche. Des marmites dans un impressionnant lit de lave... Personne: quel calme à présent. Prise des lacets très raides conduisant au NEZ DE BCEUF: Impressionnant à pic sur la grande faille volcanique où se trouve, tout en bas, «La Forêt de la Rivière des Remparts». Dominée, tout en haut, par le Cratère Commerçon.. A présent, une épaisse forêt de sapins clairs, magnifiques... Je me crois à présent en Auvergne! (l'été) Cette ancienne petite route est délicieuse, ne la massacrez pas celle-là ! Le paysage devient identique à celui des montagnes Corses ou des Sierras Andalouses. La végétation se raréfie... Et ça grimpe, ça grimpe... Les nuages m'enveloppent à nouveau. Le frais tombe à pic vu les pourcentages démentiels.

LE PAS DES SABLES 2360 m - 15 h: Fantastique panorama sur la VALLÉE DES SABLES, en bas, paysage de lave lunaire... Pas la moindre petite pousse!!! (les nuages ont à nouveau disparu). C'est un paysage FA-BU-LEUX qui s'offre à moi dans le silence. Et quelle luminosité de rêve... Traversée, à vélo, de la VALLÉE DES SABLES (où se trouve ma tenue de cosmonaute ? c'est la LUNE ici!) Peu après je quitte la route forestière du Volcan : à vélo sur la lave brute ! Froide heureusement! Très court passage : COL LACROIX 2320 m - 16 h : Extraordinaires rayons de soleil - clarté - nuages blancs jouant avec les Pitons de roches noires omniprésents... Prise de la piste descendant au GÎTE DU VOLCAN 2246 m 16 h 30: Il est MA-GNI-FIQUE Tout en bois, style alpin savoyard (ou Suisse) et des fleurs, des fleurs... De là, sublime panorama aérien sur les RAVINES DE LA RIVIERE DE L'EST, très loin, tout en bas, se devine l'Océan Indien... Remontée de la piste du Gîte, arrivée

au terminus de la route du Volcan: PAS DE BELLECOMBE 2311 m 17 h: Personne - Silence divin... Face à moi: LE PITON DE LA FOURNAISE 2632 m - Tout près, inondé de soleil, se découpant sur un ciel bleu profond, avec des petits nuages blancs accrochés... C est un panorama magique!!!

En bas (muraille à pic) L'ENCLOS FOUQUE ancien volcan, énorme. On dirait encore de la lave en fusion, bouillonnante... Vite, le soleil décroît! La nuit va m'attraper!

Retour au soleil, juste au-dessus d'une mer de nuages blancs, jusqu'au piton TEXTOR... Quels panoramas fabuleux en continu... Prise de nuages épais, frais, jusqu'à mon lieu de pique-nique de la Ravine Blanche, sous le NEZ DE BOEUF.

Là je retrouve le soleil, il ne me quittera plus.

Sublime panorama de haute-montagne (style savoyard !!!) en continu sur toute la descente en lacets, raides. A cette heure, température devenue I-DE-ALE Le Tampon: la descente est à présent fantastique. Sur cette 4 voies bordée au milieu, en continu, d'énormes lauriers roses débordant de fleurs... Avec des roches volcaniques noires sur les côtés, Dominées par les champs de cannes à sucre de couleur vert tendre... J'y vois, face à moi, (lueurs orangées) le soleil s'approcher de l'eau (l'Océan Indien est omniprésent - On ne voit plus que lui!) Puis y pénétrer (18 h 45) lueurs devenues rouges... (l'horizon tout entier, juste au-dessus de l'Océan Indien, bleu acier!!!) 19 heures : arrivée au port de St-Pierre.

Ce fut 12 heures d'un rêve magique, intense, irréel...

Alain MIGOT N°648
Eysos (Pyrénées Atlantiques)

LE TEMPS DES RANDONNÉES

Changer au pied levé les dates d'une grande randonnée n'est pas chose aisée en raison des obligations de chacun, et lorsqu'elle se déroule en partie en haute montagne, de l'autre côté de la France, on serait heureux, lorsque l'on part, d'avoir la certitude de ne pas être contrarié par les conditions climatiques.

Je prépare depuis deux ans avec Roger, un itinéraire en quatre jours qui nous permet d'atteindre l'ensemble des pointages BPF des Pyrénées Orientales. Le risque d'enneigement tardif des cols nous fait écarter le printemps. Le calendrier en été est trop chargé et il vaut mieux éviter la chaleur en montagne. Comme il ne faut pas penser à la période hivernale, nous finissons par dénicher un créneau dans les premiers jours d'octobre de cette année.

Cela s'avérant possible, nous ajoutons au dernier moment un hors programme d'une demi-journée pour aller taquiner le port de Pailhères depuis Ax-les-Thermes qui nous donnera le cinquième 2000 qui nous manque pour les «Cent Cols». En ce premier octobre nous partons avec une prévision météorologique des plus pessimistes, mais nous n'allons pas renoncer pour «deux gouttes d'eau». Après cinq heures de route, nous piquons la tente à Ille-sur-Têt et nous nous empressons d'enfourcher nos vélos, le programme est chargé, et puis nous avons des fourmis dans les jambes, pensez donc, cela fait bien une semaine que nous n'avons pas roulé.

Le temps, bien couvert, ne nous fait pas de misère et c'est en short et chemisette que nous dînons dehors le soir.

Le lendemain nous gratifie d'un peu de tout, temps couvert et menaçant dans les montées de Mont-Louis et vers le Puymorens, soleil frisquet au lac des Bouillouses, fort vent debout entre Bourg Madame et Mont-Louis, enfin crachin pas chaud du tout dans la descente sur Villefranche de Conflens.

A la tombée de la nuit, la tramontane se lève apportant la pluie et nous sommes inquiets quant à la suite de notre escapade, mais au petit matin, le vent s'est quelque peu calmé et les nuages sont aux abonnés absents. La route qui nous conduit à Prats de Mollo par les cols de Fourtou et de Xatard malmène un peu nos mollets mais est un délice pour les yeux. Nous avons bien une petite alerte en montant le col d'Ares sous le crachin, mais tout rentre dans l'ordre au retour. Le col de Llauro nous en met lui aussi plein la vue en nous faisant embrasser toute la plaine du Roussillon et les massifs qui la bordent. La descente devient alors comme le supplice du pal, une affaire qui commence bien et qui finit mal. La tramontane, chargée de pluie, se lève à nouveau et nous plonge dans l'abomination sur les trente derniers kilomètres.

Nous consolidons la tente quelque peu ébranlée et vaquons à nos occupations. Demain est un autre jour; mais nous envisageons mal de refaire le voyage l'année prochaine rien que pour ce Cerbère perdu au fin fond de l'hexagone.

Le dimanche matin, la pluie a cessé mais le vent, bien que moins virulent, manifeste sa présence et nous arrivons à Argelès en un temps record sans presque appuyer sur les pédales. La suite par contre tient de l'acrobatie. Nous zigzaguons sur la nationale malgré nous et le vent changeant à chaque détour; sans que nous puissions présager de son sens, risque à tout moment de nous faire chuter; nous renonçons à montrer le col des Balitres, interdit aux caravanes par grand vent, ça les renverse. Au sommet du col du Père Cornère, nous sommes cloués sur place par le vent et n'avons d'autre solution que de faire trois cents mètres à pieds. Eole reprenant son souffle, la fin est plus clémente.

Il faut tout plier maintenant et rallier Ax-les-Thermes en voiture avant la nuit. Le Pailhères comme la marée n'attend pas.

Je suis très pessimiste. Dans la matinée, j'ai bien cru apercevoir de la neige sur le Canigou dans une rare

éclaircie et la pluie, qui a repris du service doit bien tomber en neige là-haut.

ROGER, nous devrions rentrer directement à Bordeaux sinon quel détour si le Puymorens est fermé ! Nous avons gagné le droit d'acheter la médaille du Roussillon maintenant et nous aurons bien l'occasion de faire un 2000 ailleurs l'année prochaine. Roger est obstiné et optimiste, à moins qu'il ne soit têtu et inconscient: - Tu ne vas pas te dégonfler maintenant. Tu la vois toi la neige? Moi je suis comme Saint-Thomas. - Ici, dans la plaine évidemment non, mais le Puymorens est à 1900! - T'en fais pas, même s'il y a de la neige, elle ne peut pas tenir en cette saison et quand bien même il y en aurait demain, ce qui reste à prouver; ce ne pourrait être qu'au sommet. Au pire, tu portes à pied l'estocade au Pailhères - Bon...

Quelques kilomètres avant Mont-Louis...

- ROGER, tu vois les voitures qui descendent? - Quoi?...Quoi?... Et bé Quoi, - Y'en a qui ont pas mal de neige sur le toit. ... - Bien non, je ne vois rien et puis, si elles ont vraiment de la neige, c'est que forcément elles sont passées.

ARRIVÉE A MONT-LOUIS...

- ROGER, prends ton temps et regarde bien, Mont-louis est sous la neige. - Oué, mais y'en a qu'une pellicule, et rien sur la route. - Alors, continue, une centaine de kilomètres en plus ou en moins, au point où on en est, on ne va pas chipoter et si nous sommes bloqués, je prendrai au moins une photo de la voiture avec les vélos sur la galerie, au milieu des flocons ça fera surréaliste.

En passant à Portet-Puymorens au milieu des flocons...

- ROGER, tu as vu le panneau?... Tu as des chaînes?... - Des chaînes en cette saison, ça va pas non ? Je ne charge pas inutilement la voiture et puis, quel panneau d'abord ? Et qui te dit qu'il n'est pas resté ouvert depuis l'hiver dernier? De toute façon il n'y a rien sur la route, les véhicules qui passent chassent au fur et à mesure la neige tombée.

Un peu plus loin dans le col... - ROGER, regarde l'automobiliste en face, qui descend? - Qu'est-ce qu'il a à agiter son index de droite à gauche et vice versa en nous fixant dans les yeux? Est- il dérangé? - Ah, je ne sais pas, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

Un peu plus loin encore.

- Tu sais ROGER, il y a 10 centimètres de neige sur la route! - Qu'est-ce que c'est que dix centimètres et regarde, il n'y en a pas où passent les roues des voitures. - Peut-être, mais ça ne s'arrange pas. Il n'y avait rien sur la route à 1600, nous sommes à peine à 1700 et nous montons à 1900!

Un peu plus loin enfin...

- Dis ROGER, maintenant on roule carrément sur la neige.

- C'est dommage, il reste quatre kilomètres, mais je suis porté à croire que tu as peut-être raison. Il vaudrait mieux faire demi-tour; et puis, il se pourrait que le Pailhères soit bloqué demain, encore que... Je demanderais à voir!

Je descends en petites savates et «survet» léger au milieu d'une tempête de neige qui ne cède en rien à l'imaginaire. Tout en rétablissant par trois fois, et par miracle de surcroît, un équilibre qui n'a de cesse de vouloir m'abandonner; je dirige le demi-tour scabreux que Roger voudrait bien faire faire à sa voiture rebelle.

Pour la photo, on verra plus tard. Je m'engouffre tout trempé dans la voiture et nous redescendons non

sans avoir laissé là-haut un embouteillage provoqué par nos manoeuvres.

Il vaut mieux prévenir que guérir. Je conseille fermement de ne pas aller chatouiller le col de la Quillane. Il nous raccourcirait de deux cents kilomètres mais il est forcément enneigé même si nous ne l'avons pas vérifié et là, pas de demi-tour possible, certainement. J'interdis aussi d'envisager d'attaquer Ax-les-Thermes par la face nord, le Pailhères, c'est cuit, il faut se faire une raison. Roger se laisse convaincre sans résistance, le Goliath des montagnes est terrassé.

Nous arrivons à Bordeaux à deux heures du matin en passant par Perpignan. Cela fait onze heures que nous roulons sous une pluie battante qui ne nous lâche pas un seul instant d'une semelle.

Michel BIDAUD N°3706
Bouscat (Gironde)

LE MONT DU CHAT PAR LE CHEMIN DES ECOLIERS

La saison s'avanceit, quelques belles ascensions avaient été réalisées mais mon capital cols n'avait guère augmenté. Avec comme prochain objectif le mont du Chat la situation ne risquait pas d'évoluer.

Une étude de la carte IGN me fait découvrir une route forestière non revêtue qui pourrait m'apporter une solution. Je ne dédaigne pas cette pratique ayant gravi quelques plus de 2000 mètres sur sentiers. En outre dans la recherche de la difficulté, il n'est pas inintéressant d'inclure une partie muletière.

Au petit matin départ de la BRIDOIRE, d'entrée il faut gravir une côte, voici le lac d'AIGUEBELETTE noyé dans la brume. Je me dirige vers NOVALAISE au pied du col de l'EPINE : 8 kilomètres d'ascension avec un pourcentage moyen de près de 7% constituent une excellente mise en jambes. Le sommet est atteint sans problème, un panneau me convie au col du CRUCIFIX. Dommage de ne pas disposer d'assez de temps pour faire le détour. Il faut redescendre 500 mètres pour trouver la route forestière de Barbiset qui conduit au passage du même nom à l'altitude de 1040m. A cet endroit le goudron disparaît. En quatre kilomètres environ on rejoint le versant EST du mont avec un final sur le bitume. La R.F est en partie cyclable, le reste étant du poussage aisé. Pour terminer : descente jusqu'au BOURGET DU LAC et CHAMBERY terme de mon périple.

Bien que limité par le temps ,j'ai pu ajouter deux cols sur un parcours très agréable. Amis cyclos je vous recommande cet itinéraire.

Bernard LAVIEVILLE N°1282
Amiens (Somme)

QUARANTE COLS AUTOUR DE «LEUR» CONCENTRATION

De tours de roue en 650 B à des circonvolutions en 700 C, la saison cycliste s'écoule, traditionnelle, dans notre Rouergue tortueux. D'une cyclo sportive en Alpes à un Brevet Montagnard en Pyrénées, la Petite Reine franchit gaillardement les pentes proposées au gré des facéties de ses partenaires. Vie sans relief se renouvelant chaque année, ainsi pourrait paraître une existence cyclotouristique si quelque rotation originale ne venait pas l'enrichir.

Refusant toujours de se laisser engluer dans l'habituel, qui affadit la quotidienneté, Sauveterre entreprit une chevauchée pas ordinaire autour d'une manifestation nationale de notre mouvement. Solitaire souvent, il décida cependant de conclure un «pacte de non-agression» avec l'ineffable «Apôtre du 650 B». Fourbissant temporairement les armes de la haute philosophie cycliste, ils ébauchèrent ensemble un programme pentu à souhait autour de l'épicentre de la Croix de Bauzon, rendez-vous des membres de la Confrérie des 100 cols.

Un orage diluvien avait rongé les chemins, creusé les bas-côtés en déversant des nappes de sable sur les petites routes de l'arrière pays, tandis qu'un timide soleil, tentait d'assécher les ravines. Muni (aujourd'hui seulement) d'un VTT... (en 26 pouces pour ne pas déplaire au 650 B), Sauveterre gravit quelques modestes cols autour d'AUBENAS, précédé par son compagnon de route qui se délectait sur ces chaussées sablonneuses et étroites.

En ce dimanche, jour de la concentration, le soleil perçait épisodiquement la brume au-dessus de VALS. Dans la cohorte des vététistes, les deux cyclistes cherchaient «leur» parcours, moins mouvementé, pour s'offrir EYROLLE, SUCHET, CROIX DE ROCLES, MEYRAND et enfin CROIX DE BAUZON. De la tiédeur de la vallée de l'Ardèche aux hauteurs fraîches du Tanargue, le «colombien de RODEZ» démontrait avec sa verve coutumière et intarissable, les avantages incommensurables de la monture de 1956 dans des évolutions sur routes dures et pentues. Cependant, dans MEYRAND, profitant d'une irrésistible poussée d'un zéphyr ardéchois, le ruthénois, le vrai, s'envola vers la cime froide et austère adressant à LOUBARESSSE un gracieux salut à son confrère voguant, minuscule, quelques lacets plus bas ! Après une courte halte au belvédère, dans la brève descente, tel un «DELGADO au zénith» dans un sifflement céleste, le 650 B montra avec un brio éclatant une suprématie incontestable - et incontestée d'ailleurs depuis longtemps!!!

C'est dans la froidure d'une soirée à 1200 m que se termina cette étape sur des contreforts sauvages.

A l'hôtel, autour des «grands prêtres» de la Confrérie, Jean PERDOUX et Henri DUSSEAU se dessinaient les projets de l'Ordre mis au point par les «aventuriers du premier rang», «EINSTEIN-POTY» et «CHAPPE DE BREBISSON», tandis qu'en coulisse, «l'éternel et marginal débat» mettait en scène le «promoteur du NDLR fédéral et le savoyard officiant tout à la fois à la Confrérie et à la Fédération: fermeture ou ouverture, tradition ou accueil non sélectif, revue d'hier ou magazine, tolérance ou intégrisme... toujours les mêmes controverses qui devraient - pensait Sauveterre - s'effacer devant les aspirations à la liberté de tous les cyclistes; l'exclusion, la création de barrières artificielles, ne sont-elles pas l'apanage des «frileux», de ceux qui ont peur de ne pas savoir convaincre? Passons...

Un soleil sec balayait le sommet de rayons matinaux qui traversaient difficilement l'ouate fine et mouvante. Dans la froideur, les deux cyclistes plongeaient dans la vallée embuée avant que la route ne se redressât pour conduire en quelques brefs zigzag, vite avalés, jusqu'au col du Pendu. La nationale traînait sa cohorte de camions malodorants jusqu'à LANARCE où une départementale étroite s'offrit pour mener dans le calme retrouvé, au col de FIOULEBISE, venté à souhait comme le laissait présager son nom, puis au lac d'ISSARLES d'un bleu surprenant dans un écrin de verdure et de bruyères fanées. Par une route de crête, les deux cyclistes traversaient un territoire aride déserté par les populations. Calme inquiétant et tristesse envahissante dans un paysage qui s'abandonne à la jachère! La plongée sur BURZET présenta des panoramas grandioses surveillés par les vigies des sucs volcaniques. Après un régal descendant, surtout pour

l'astucieux 650 B, la collection de cols se poursuivait par l'ascension du «sec» Juvinas puis du «débonnaire» «Aizac» tandis que «Longe-Serre» clôturait, enfin, cette journée bien remplie.

Lundi devait présenter des pentes et des descentes innombrables à travers les châtaigneraies de l'arrière pays de VALS: COULETET, COULET, SARRASSET, ARENIER, ESCRINET, FAYOLLE, QUATRE VIOS, MEZILHAC, PRANLET. Dans la fraîcheur bleue d'un beau soir d'automne, les gorges de la BOURGES réservaient à chaque lacet assuré un nouveau décor.

Mardi, par des voies insolites autour de VALS, toujours parmi les châtaigniers ployant sous le poids de bogues enflées, la randonnée se poursuivait, allègre et saccadée, dans des sites agrestes où chaque village présentait des façades de pierre fraîchement entretenues. La vie rurale veut ici perdurer comme en témoignent les demeures ranimées, la propreté des abords et des bois. Puis le plateau austère du COIRON se découvrit aux vents frais en ouvrant ses cols à plus de 700 m (COULET DE SOULIERE, BENAS, CROIX ST MARTIN, FONTENELLE) Par le col d'AURIOLES et le surprenant château de Boulogne se termina cette sortie.

Mercredi, dernière matinée d'agapes cyclistes qui nous conduisit à la chapelle STE MARGUERITTE par le col de la CROIX DE ROGNON. Spectacle magnifique mais combien difficile à partir de CHIROLS où, sur 9 km par une route changeante, tantôt lisse, tantôt caillouteuse, les plus petits braquets n'étaient jamais assez petits. Sauveterre, mal à l'aise aujourd'hui, laissa s'envoler «l'Aigle du 650» moulinant son 28x26. Le vent hurla dans les antennes de la station, tandis qu'une vue imprenable constituait le sublime cadeau offert, après un effort gigantesque, par une crête sommitale, à deux cyclistes baignés par un bonheur partagé.

La CROIX DE MILLET clôtura les festivités cyclotouristiques et déjà les conversations oubliées durant cinq jours reprenaient autour des sujets «brûlants» que sont les avantages, imaginés ou réels, des cycles en 650... surtout de ceux qui datent de près d'un demi-siècle! Incorrigible, inénarrable mais incomparable compagnon de route... quand même: n'est-ce pas Henri?

Alors, à bientôt pour d'autres découvertes à vélo, d'autres propos sans concession dans d'autres lieux enchanteurs, autour d'un prochain rendez-vous des «croisés» des 100 cols.

Jean BARRIE N°308
Rodez (Aveyron)

LES DÉLICES DE CAPOUE ET LES PONTS PIDOU

Pris par ailleurs à cette date les années précédentes, je n'avais pu jusqu'ici réaliser mon souhait de participer à la traditionnelle randonnée du 1er mai organisée par St Jean du Gard Cyclotourisme, qualificative pour le Brevet de Randonneur Cévenol. Ce fut chose faite grâce à mon copain Maurice Bayol, qui me véhicula sur les lieux, ce samedi 1er mai 1993, pour les Ruisseaux Cévenols.

Arrivés la veille pour coucher sur place, nous eûmes d'abord quelques difficultés à joindre téléphoniquement l'ami Claude Séguy, peut-être à cause de mon phare.. allo-gêne!

Les prévisions désastreuses de la météo ne s'étant heureusement pas concrétisées, c'est donc sans pluie, mais le long de Gardons bien gonflés et bondissants du fait sans doute des fortes précipitations de la veille, que nous passâmes la journée.

Le matin, beaucoup de montées; l'après-midi, beaucoup de descentes ! Voilà un programme qui me convenait parfaitement, au coeur des Cévennes, toujours agréables à parcourir.

Une délicieuse mise en jambes par le val de Capou(e), le passage près de bucoliques petits ponts surplombant des torrents tumultueux, nous amenèrent par paliers au pont... présidentiel, le POMPIDOU (arche de 772 mètres), où nous avons pu nous restaurer grâce au ravitaillement mis en place par les organisateurs. Ce n'est qu'au retour que j'ai appris qu'il y avait sur place un excellent restaurant; en fait, grâce à la rapidité du casse-croûte et à la longue partie descendante après Barre des Cévennes, notre arrivée exceptionnellement (pour moi) tôt dans l'après-midi nous permit de revenir à Rodez à une heure tout à fait raisonnable, en traversant en voiture des orages qui nous avaient été épargnés à vélo. Étant dans le fief d'Eddius, je me dois d'implorer son indulgence pour avoir cyclé avec Bernard del Socorro, coupable de crime de lèse-majesté à son égard dans son récit de Thonon-Trieste (il a osé contester l'exploit d'Eddius au Portet d'Aspet !) mais je l'ai en quelque sorte vengé car, au sommet du pentu col de Solpérière, grimpé en la compagnie du contestataire et avec mon acolyte Maurice, j'ai royalement sprinté à la manière du grand Eddius, ne laissant aucune chance à mes compagnons et surtout remettant ainsi Bernard à sa juste place par rapport au Grand Maître. Pourtant, il avait les mêmes atouts que moi puisque également équipé d'une randonneuse 650.

C'est dans ce même col qu'auparavant j'avais eu une vision qui a dû me transcender: alors que je montais sur mon 28x26 à dix kilomètres à l'heure, en racontant des histoires comme à mon habitude, j'ai doublé quelques participants juchés sur des machines légères et toutes nues; j'ai vu tout à coup un joli cycliste, à bout de forces sur un vélo carbone, transformé en vache (qui ne rit pas), ce qui ne paraît pas extraordinaire puisqu'il était devenu un beau vidéé !!! Je ne me souviens pas s'il avait un guidon en corne de boeuf, mais je sais que j'ai bu du Viandox pour me remettre...

En tout cas, nous gardons un bon souvenir de cette journée cévenole. PS. : Fait rarissime: nous eûmes droit à trois belles médailles pour le prix de deux.

Henri BOSC N°110
Mionet (Aveyron)

NDLR : Alors mon bon ami Henri, encore une fois, tu as sprinté «royalement» pour battre tes compagnons de randonnée !! Te souviens-tu de notre flèche pascal de 1977 ?? Nous étions ce jour là cinq membres du comité directeur de la F.F.C.T. (Henri BOSC, Jean BOURCELIN, Louis DELAVault, Claude RAFENNE et moi-même). Vers minuit, dans la côte de Noirétable, avec Jean BOURCELIN nous t'avions un peu excité et bien sûr tu avais joué complètement le jeu. Là aussi tu avais sprinté ! Tu m'avais même offert ton bidon pour me récompenser d'avoir gagné ! - mais oh surprise : le breuvage n'était que des paillettes de glace ! Accepte Henri cet amical clin d'oeil et toutes mes amitiés.

Jean PERDOUX

LES CAPRICES DE LA MONTAGNE

Et me voilà devant le fameux éboulement de la route stratégique au-dessus de Limone-Piémonte.

Cette nuit il était tombé juste quelques gouttes sur le beau terrain de camping de San Rocco Castagnaretta. Cependant même très tôt ce matin la moindre trace de la pluie nocturne avait disparu. Cela promettait donc!

Quand j'ai quitté le goudron, dans les derniers kilomètres avant le col de Tende, la poussière des voitures et des camping-cars s'ajoutant aux odeurs nauséabondes des pots d'échappement. Je vois les vestiges du fort et des casernes qui se dressent devant moi. Un petit coup d'oeil dans la cour centrale et je continue pour me retrouver de l'autre côté sur les premières flaques d'eau et de boue. Devant moi des nuages cachent le soleil qui vers l'ouest pourtant ne fait que briller. Deux promeneurs viennent à ma rencontre et me signalent en français : « impossible d'y passer aujourd'hui. C'est trop glissant même sans vélo ». Je les remercie poliment en haussant les épaules!

Une dizaine de minutes plus tard je suis forcé d'avouer qu'ils avaient raison. A deux on passerait peut-être en portant les vélos l'un après l'autre. Seul je n'y arrive pas. Après quelques tentatives et une glissade sans beaucoup de mal, je me convaincs moi-même et bien à contre coeur, qu'il vaut mieux abandonner. Ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui je prendrai la piste vers le fort et le col de Pernante. J'irai voir un peu plus loin de ce côté là.

Là en tout cas pas de problème. Un troupeau de chèvres me barre la route quelques instants. Quelques plus de «2000» cueillis au passage sans aucun effort supplémentaire. Plus loin une famille italienne avec les parents, les bambinos et la mama qui cherchent la vue sur le Monte Carbone et sur la Colle di Tenda. Quand je tente de leur expliquer tant bien que mal sur ma carte qu'ils voient l'un en regardant à gauche et l'autre à droite, la mama m'interrompt et me remercie gentiment. Elle donne ses ordres et la famille prend sans regarder ni à gauche ni à droite, mais à toute allure la piste qui descend vers Casterino. Étonné, voire amusé je les suis des yeux quelques instants. Mais quand je lève la tête pour regarder le Mont Bego je pige. Des nuages archi-noirs s'amassent autour de ce sommet sacré. En lançant un «mais c'est vrai» du plus profond de mon coeur je vire de bord et mets le cap sur le col de Tende.

Deux virages plus loin je m'arrête pile: de l'autre côté du col je vois devant moi le fort et la crête de la route stratégique inondés de soleil et sous un ciel on ne peut plus bleu. Je prends toute une série de photos qui étonne encore aujourd'hui par leur qualité. Au croisement de la route du col j'hésite. Il est 15 heures et les nuages menaçant à l'ouest sont plus qu'un avertissement. En plus, mon épouse montée après midi doit m'attendre depuis quelque temps déjà. Une heure plus tard, quand nous avons terminé le pique-nique dans cette ambiance de kermesse joyeuse du dimanche après-midi de nombreuses familles italiennes installées n'importe où et n'importe comment, le ciel s'est dégagé complètement.

Le lendemain matin, encouragé par le beau temps, je me lance avec un véritable mépris de la mort sur la strada n°20 vers Borgo San Dalmazzo où les voitures italiennes me dépassent, s'obstinent à me raser. Puis sur la strada n°21 vers Vinadio ou les voitures venant en sens inverse, si du moins elles sont immatriculées en France, font tout leur possible pour m'envoyer aux champs élysées. Mais certainement pas à ceux de Paris ! De temps en temps, surtout quand au dernier moment et dans un soubresaut de civilisation, ils freinent quand même, ils prolifèrent des bribes de phrases qui feraient rougir San Antonio et que je tiens à ne pas faire imprimer dans notre revue. A mon plus grand étonnement, j'arrive vivant à Demonte où je prends la toute petite route de la Vallone Dell'Arma vers le col di Valcavera. Une très belle montée qui surtout après San Giacomo devient presque déserte. Une laiterie avec une table à l'extérieur qui sert de buvette où des promeneurs se reposent. Il fait beau et la température est agréable. Entre les rochers où passe la route du col, il fait du vent. Je me mets à l'abri et je consulte encore ma carte IGN et la photocopie de la page 36 du guide cyclomuletier n°1. Devant moi la piste blanche descend et je discerne au loin les

bâtisses de l'une de ces anciennes casernes. A l'horizon, je constate qu'une légère brume tapisse la montagne. Une voiture 4x4 demande discrètement de pouvoir me dépasser. Le passager me salue et désigne du doigt les brumes en faisant une grimace qui n'exprime pas la confiance. Au colle di Salsas Blancias situé un peu à côté de la piste je fais pourtant demi-tour. Le colle Osserot et le passo de la gardetta seront eux aussi pour une autre fois. De retour au col di Valcavera, sur le goudron je remets la descente à plus tard et je suis la route pentue comme un balcon au fond de la montagne.

Je traverse un spectaculaire éboulement des deux côtés de la route et dans un virage à droite, je me trouve devant un poteau avec le panneau colle di Fauniera 2511 m» qui n'est pas indiqué dans notre guide. Pour être certain de me trouver sur la bonne route je continue d'abord pour chercher le colle del Vallonetto bel et bien indiqué dans le guide à 2447m. Je le trouve avec le panneau et vue l'heure avancée, je retourne. En remontant je constate que le ciel s'assombrit d'un coup et qu'un épais brouillard monte de la vallée. C'est tout juste si j'arrive à prendre une photo du colle di Fauniera, puis je ne vois plus rien. Tout doucement je descends, me demandant comment je vais faire si j'entends arriver une voiture. A peine 2 km plus loin et passé les 2 ou 3 lacets de Valcavera je plonge littéralement dans un four. La Vallone dell'Arma rayonne de lumière!

Vous pouvez me croire ou pas: le surlendemain et suivant les conseils de ces aimables italiens toujours disposés à vous aider, nous allons vers Elva et le col di San peyre. Là-haut je roule vers l'ouest jusqu'au colle di Bicocca. Il fait très beau et très clair. Aussi, retourné au col et après le casse-croûte, je ne prête pas trop d'attention au vent froid et désagréable qui se lève. Vers l'ouest, il y a encore quelques cols sur la crête. Il faut donc y aller visiblement. Et tout d'un coup, mais oui : un virage abrupt et je me trouve entouré de brouillard. Cette fois cependant je m'obstine; je n'aurais pas fait tout le trajet pour rien ! A pied et le VTT à la main, je continue tant bien que mal sur les gros cailloux. Ce col sans nom indiqué dans le catalogue de Georges Rossini comme colle 2976 ne peut plus être très loin selon mon compteur. Je dois à tout moment essuyer mes lunettes et je suis sur le point de déclarer forfait quand le brouillard s'éclaircit. Quelques instants plus tard je me trouve en plein soleil. Mais où est le col ? Eh bien en me retournant je constate que je viens de le passer. Dans le brouillard je ne l'avais même pas remarqué.

Pour toute sûreté je retourne au colle di Sanpeyre et j'entame la descente vers Stroppo. Le soleil brille autant qu'il peut briller. Quand je me retourne pour contempler une dernière fois la crête du col di Sanpeyre celle-ci se dessine en toute beauté sur un ciel bleu. Dans les nombreux virages, je dois faire attention pour ne pas tomber: l'asphalte suinte sous la chaleur.

Qui a dit: «jamais deux sans trois» ?

Constant VAN WATERSCHOOT
Oostburg (Pays-Bas)

POURQUOI UN TOUR DE FRANCE DES 100 COLS ?

Je n'ignore pas les avantages techniques des parcours en étoile mais ma préférence va aux voyages itinérants. Tracer une boucle sinueuse dans toutes les régions montagneuses de France correspond au désir d'en ignorer aucune. Je compte sur la force mythique du Tour pour aider quelques uns d'entre nous à surmonter leurs contraintes et réaliser le rêve d'avoir une connaissance globale de nos cols et massifs nationaux.

Tel que je l'ai tracé, le tour peut se réaliser par tranches successives de 6 jours, ce qui est la formule la moins contraignante dans le cadre d'une vie professionnelle et familiale. Je le pense respectueux de l'éthique de la confrérie qui n'existerait pas sans un mélange de persévérance, d'opiniâtreté et de douce folie.

L'adaptation du tracé aux besoins et aux connaissances particulières de chaque participant est une innovation par rapport aux autres randonnées permanentes. Je suis persuadé que nous allons mutuellement beaucoup nous apporter. Lorsque nous découvrirons un parcours, nous aurons un regard plus aiguisé pour en faire profiter les autres. Vous savez que c'est là l'une de nos contradictions: ne pas détester être seul dans la découverte mais aimer partager.

Un tel Tour peut plaire aux anciens qui sauront mettre tout leur savoir pour synthétiser leurs meilleurs moments, aux plus jeunes comme moi, venus tard au cyclotourisme et pour lequel le temps de la ballade est compté. Il n'exclut pas la participation parallèle ou ultérieure à des randonnées en étoile. Celles-ci peuvent s'avérer complémentaires, une fois posé le canevas d'un regard hexagonal.

Je crois que cette idée peut être source de fraternité anonyme, de créativité et de liberté; qu'elle peut contribuer à augmenter l'impact populaire de notre activité préférée. C'est pourquoi, je vous la propose. Je n'entamerai ce Tour qu'en 95 pour l'achever en 97 ou 98, si tout va bien. A qui le premier TOUR ?

Henri GOMEZ N°3318
Toulouse (Haute-Garonne)

[1]

REGLEMENT DU TOUR DE FRANCE DES 100 COLS

Article 1. : Conditions générales d'inscription Le postulant doit donner la preuve de son appartenance à un club cyclotouriste (photocopie de la carte d'adhérent). Il s'engage à respecter au cours de sa randonnée le règlement de la confrérie. Selon ses possibilités, il verse 50 à 100 frs pour les frais de dossier.

Article 2. : Conditions générales d'homologation Le postulant a un délai de trois à cinq ans pour réaliser son tour de France. Celui-ci devra comporter au minimum 300 cols différents dont: un minimum de 15 à plus de 2000 m, une distance totale comprise entre 6000 et 8000 kilomètres et un nombre total d'étapes journalières compris entre 50 et 60.

Article 3. : Le tracé du postulant Le postulant s'inspirera du tracé officiel pour dessiner le sien propre (1). Les différents massifs : Alpes, Pyrénées, Massif Central, Jura et Vosges devront être traversés avec un souci d'éclectisme. Le parcours devra comporter des cols de quatre pays frontières différents. Avant chaque année, il devra établir son parcours et fixer ses villes étapes, les cols à franchir avec leur localisation et leur altitude, la distance kilométrique. Ces éléments seront communiqués à l'organisateur lors de l'inscription annuelle et consignés dans un carnet de route lors de la réalisation (2). L'envoi du carnet sera le moyen d'obtenir l'homologation définitive. Le sens de la rotation et le point de départ sont laissés à la discrétion du postulant sous réserve que la boucle soit réalisée dans la continuité et qu'elle passe par Annecy, siège de la confrérie (3).

(1) La personnalisation du tracé a comme objectifs de laisser libre cours à l'imagination et aux désirs du postulant, de l'inciter à tracer des parcours optionnels dont profiteront les postulants ultérieurs. (2) Il va de soi que ce carnet de route peut s'enrichir de notes de voyage, de récits, de photographies qui pourront faire l'objet de publication dans les revues cyclotouristes, et particulièrement dans la revue des 100 cols. (3) Lors de son passage ; le gîte lui sera gratuitement assuré.

Article 4. : Le maillot « Tour de France des 100 cols » Un maillot spécial sera attribué lors de l'inscription. Un numéro d'homologation pourra être ajouté lors de l'homologation finale.

Chaque inscription sera communiquée au siège de la Confrérie. Le suivi de chaque dossier est assuré par Henri Gomez à l'adresse suivante : 53, rue de Cugnaux, 31300 Toulouse. Tél. 61.42.72.67.